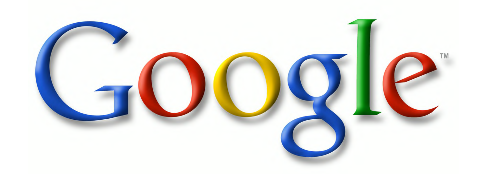
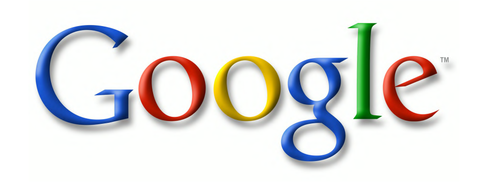
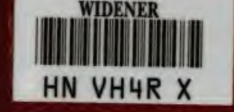
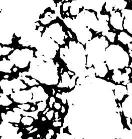
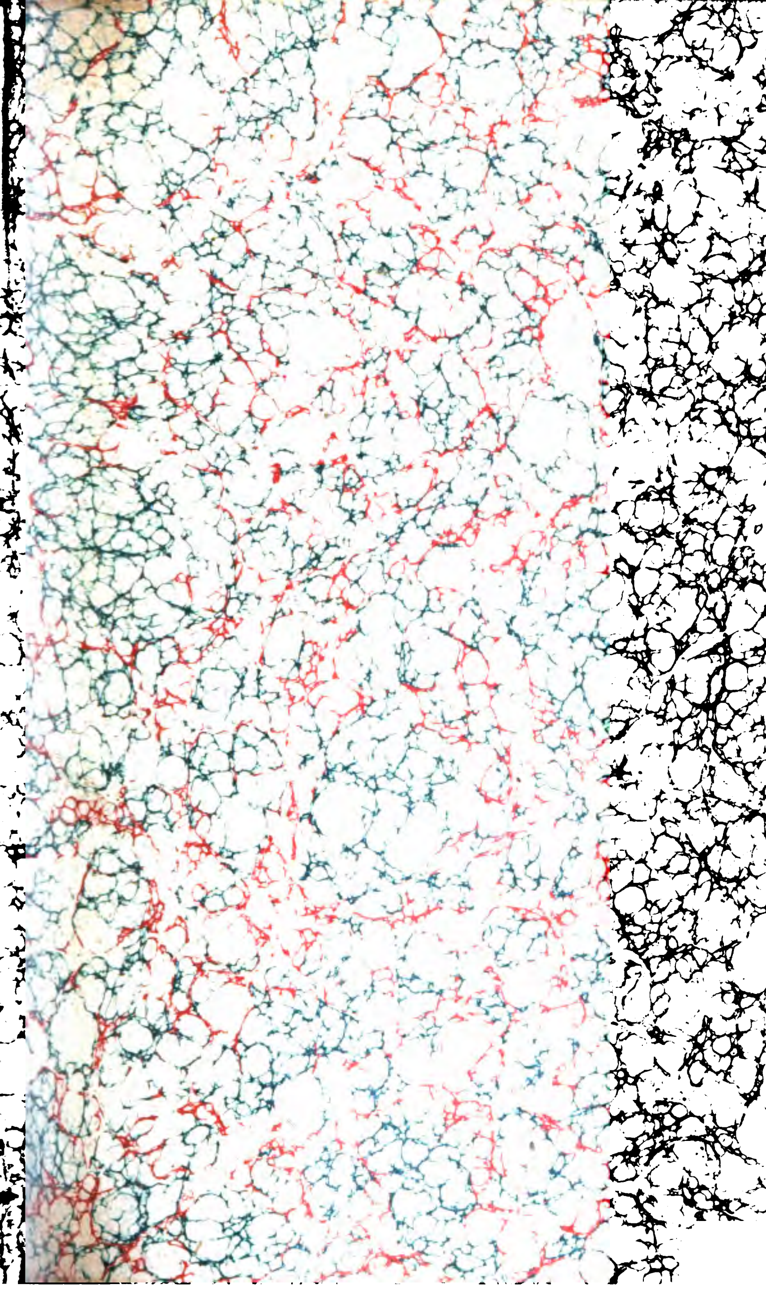





WIDENER
HN VH4R X







E. G. Stillman
1913

HISTOIRE

DE

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 5, ligne 1, *au lieu de :* prêt, *lisez :* prêts.
— 46, ligne 29, *au lieu de :* et, *lisez :* il.
— 49, ligne 1 de la note, *au lieu de :* 1540, *lisez :* 1549.
— 94, lignes 9-10, *au lieu de :* la règle du jeu, *lisez :* les règles.
— 103, ligne 21, *au lieu de :* rendre la charge, *lisez :* vendre.
— 203, ligne 29, *au lieu de :* il se rend, *lisez :* il s'entend.
— 204, ligne 19, *au lieu de :* réunis, *lisez :* réuni.
— 207, ligne 5, *au lieu de :* Nous portons, *lisez :* Nous partons.
— 210, ligne 8, *au lieu de :* Père Bassée, *lisez :* Père Barzée.
— 264, ligne 19, *au lieu de :* l'apôtre, *lisez :* apôtre.
— 292, ligne 9, *au lieu de :* Coulon, *lisez :* Coulan.

HISTOIRE

DE

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

Apôtre des Indes et du Japon, Protecteur de l'Orient,

Accompagnée de nouveaux documents et d'un rapport

DU R. P. ARTOLA, S. J.,

Sur l'état actuel du château et du crucifix miraculeux de la chapelle de Xavier.

Par J.-M.-S. DAURIGNAC,

Auteur de l'HISTOIRE DU B. P. CLAVER.

TOME SECOND.

PARIS.

AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

1857

Cochin, 20 janvier 1548.

« ... Mon retour de Malacca aux Indes a été accompagné des plus grands périls. Pendant trois jours et trois nuits notre vaisseau a été ballotté par la tempête la plus violente et la plus opiniâtre. Je ne me rappelle pas en avoir jamais vu d'aussi affreuse. La plupart des passagers, saisis d'épouvante devant la mort qui se présentait à chaque instant sous les formes les plus horribles, juraient de ne se plus exposer aux caprices du perfide élément, s'ils échappaient au danger présent. Les marchands se virent réduits à jeter leurs richesses à la mer. Au milieu de cet effroyable vacarme j'étais en prière, implorant devant Dieu l'intercession de l'Église militante, de tous les religieux et amis de notre Compagnie et de tous les chrétiens; j'invoquais l'amour de Jésus-Christ pour l'Église; j'implorais les mérites de tous les bienheureux, et nommément du Père Pierre Lefèvre [1] et des autres saints de notre Compagnie, pour apaiser le courroux du Père céleste. Puis, pour obtenir de force, pour ainsi dire, le pardon de mes innombrables péchés, je m'adressais à la très-sainte Mère de Dieu, qui obtient de son divin Fils tout ce qu'elle demande, et, mettant toute mon espé-

1. Pierre Lefèvre était mort à Rome, le 1er août 1546. C'est la première fois que nous trouvons son nom dans les lettres de Xavier; tel était l'esprit d'abnégation de notre saint, qu'il ne donnait pas même un témoignage de souvenir particulier à ceux de ses Frères qu'il avait le plus aimés.

rance dans les mérites infinis de Jésus-Christ, notre Rédempteur, notre Sauveur, je jouissais, ainsi appuyé durant cette épouvantable tourmente, d'une paix dont je ne jouis certes pas maintenant que le péril est passé. Je suis vraiment tout confus, lorsque je pense que moi, le plus vil des hommes, j'ai été inondé de délices telles, que je répandais des larmes de bonheur, tandis que le danger que nous courions faisait jeter aux uns des cris de douleur, et pousser aux autres des rugissements de désespoir. Je demandais à Notre-Seigneur de ne me pas délivrer de ce danger, s'il ne m'en réservait de semblables, ou même de plus grands encore, s'il est possible, dans la voie où je me suis engagé pour la gloire de son saint nom !

« Dieu m'a fait connaître que je dois aux prières et aux saints sacrifices de nos Pères combattant encore sur la terre ou triomphants déjà dans le ciel, d'avoir été délivré de plusieurs peines qui assiégeaient mon esprit, et de plusieurs dangers qui menaçaient mon corps. Je vous le dis pour rendre à Dieu et à vous, mes Frères bien-aimés, le tribut d'action de grâces que je vous dois, et pour vous supplier d'unir les vôtres aux miennes, car je ne me dissimule pas mon insuffisance !

« Lorsque ma pensée se porte vers vous, vers ma Compagnie qui est ma mère, je ne tarirais plus ! Mais le départ des vaisseaux me presse et me force à clore ma lettre ; je la terminerai par cette protestation :

« *Si jamais je t'oublie, ô Compagnie de Jésus, ô ma*

mère! que j'oublie ma main droite et que j'en perde l'usage! »

Le danger qui valut à notre grand apôtre de si sensibles consolations, s'était présenté dans le détroit de Ceylan; le capitaine n'en avait jamais vu d'aussi désespéré. Xavier, comme il le faisait toujours à l'approche de la tempête, avait entendu les confessions et préparé l'équipage à la mort; puis, il s'était retiré dans une chambre, seul avec Dieu, et il y jouissait de toutes les consolations célestes, lorsque Francisco Pereira, voyant le péril augmenter, vient le trouver pour recueillir encore une de ses saintes paroles et recevoir sa dernière bénédiction. Il voit le saint Père à genoux, le regard attaché sur son crucifix, et si loin de ce monde, qu'il semble ne rien voir, ne rien entendre, et ne pas se douter que le navire porte, dans le moment, sur un banc de sable, et que sa perte est inévitable, aussi bien que celle de l'équipage. Pereira n'ose lui rien dire et se retire respectueusement. Un instant après, Xavier, sorti de sa contemplation, vient demander au pilote la corde et le plomb du sondage; il fait descendre le plomb jusqu'au fond, en disant:

« Grand Dieu! Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de nous! »

Au moment même le vaisseau s'arrête, la mer se calme, on est remis au large, et on gagne heureusement le port de Cochin. Peu après son arrivée en cette ville, le grand Xavier reçoit la visite de plu-

sieurs capitaines qui, prêt à faire voile pour Lisbonne, viennent mettre leurs navires à sa disposition; il en profite pour écrire en Europe.

Saint François de Xavier au roi de Portugal.

« Cochin, 20 janvier 1548.

« Senhor,

« Les lettres adressées à notre Société en Europe, et dans lesquelles je rends compte de l'état de la religion dans les contrées de Malacca et aux Moluques, vous auront été communiquées, sans doute, et auront satisfait votre désir de connaître ces détails. Le même paquet contenait ma réponse aux lettres dont vous avez daigné nous honorer, vous, Senhor, à qui l'affection et les bienfaits dont vous nous comblez ont acquis le titre de principal protecteur de notre Société sur la terre.

« Je laisse à ceux que le zèle de la religion porte d'ici au pied de votre trône, le soin de satisfaire Votre Altesse sur ce qui regarde la chrétienté dans les Indes en général. Outre les renseignements qu'ils vous donneront, Votre Altesse recevra sur l'île de Ceylan un mémoire de Pedro Joam de Villa de Conde, fidèle ministre de l'Évangile, qui connaît parfaitement cette île. Il a rédigé ce mémoire avec la clarté, l'exactitude et l'étendue suffisantes pour l'allégement de sa conscience et de la vôtre, car il est aussi important

pour lui de vous exposer la vérité, qu'il est important pour vous de la connaître. Ce mémoire est accompagné d'une lettre à votre adresse et de divers documents dont j'ai pris une entière connaissance. Votre Altesse agira selon sa prudence habituelle, si, dans les ordres qu'elle va donner, et dans la distribution d'emplois qu'elle va faire, elle profite de ces documents qui sont certains et fidèles. Je pense que nos Frères auront rendu à Votre Altesse un compte exact et détaillé de la situation des Églises de Comorin, de Goa et des autres, répandues dans les diverses parties des Indes et qui s'y étendent chaque jour.

« Quant à moi personnellement, après avoir mûrement pesé et examiné l'état des choses, je me suis demandé si j'exposerais à Votre Altesse ce qui me paraît indispensable pour la propagation de l'Évangile et pour l'affermissement de la foi. Tous les jours mon ardeur pour la gloire et le service de Dieu me faisait prendre la plume, et tous les jours le découragement la faisait tomber de mes mains. « Hélas! me disais-je, à quoi bon? Jamais, non, jamais mes projets ne seront accueillis!.... » Senhor, à cette triste pensée, ma conscience se soulevait aussitôt; elle me demandait si c'était sans motif que le ciel m'inspirait ce dessein et m'y ramenait chaque jour? Alors je n'y pouvais voir que l'effet de sa volonté. « Mais, me disais-je encore, si je dépose aux pieds de Son Altesse le sujet de mes douleurs, cette lettre ne sera-t-elle pas un acte d'accusation contre mon Prince à l'heure

de sa mort? et n'aggravera-t-elle pas la rigueur de ce dernier jugement, en lui ôtant le prétexte de l'ignorance ? »

« Ah! Senhor, croyez-moi, je vous en supplie! ma perplexité a été grande! car ma conscience me rend le témoignage que si je désire mourir ici sous le poids du jour et de la chaleur, c'est dans la vue de soulager Votre Altesse, autant que je le puis, de l'accablant fardeau qui pèse sur elle, et de la rassurer ainsi contre les chances terribles du jugement dernier. L'affection que vous avez pour notre Société est à mes yeux d'un si grand prix, que je ne crois pas acheter trop cher votre bonheur futur, en souffrant toute espèce de tribulations et de contradictions. Entre mon devoir et le péril que vous courez, Senhor, telles sont les anxiétés qui ont déchiré mon âme, jusqu'au moment où j'ai pris le parti de remplir le devoir que m'impose ma conscience, en épanchant devant vous des sentiments trop longtemps comprimés.

« Senhor, voici ce qui me fait saigner le cœur et sécher de douleur :

« Tous vos officiers, tous ceux qui sont à la tête des affaires, sont en proie à de sourdes jalousies, trop souvent dissimulées par des dehors de piété, et toujours coupables, toujours pernicieuses, elles les mettent en opposition perpétuelle; voilà pourquoi plusieurs choses essentielles au service de Dieu sont négligées. L'un dit : *Mon droit est de faire cela, je n'en laisserai pas la gloire à un tel;* un second : *Ce que je ne fais*

pas, je ne souffre pas que d'autres le fassent; et un troisième se plaint que les autres ne font rien, tandis qu'il est surchargé. Au milieu de ces altercations, les passions fomentent; chacun écrit dans son intérêt, ne visant qu'à son avancement; l'égoïsme domine; le temps fuit et nul ne s'occupe des intérêts de la religion. Les mêmes causes produisent les mêmes effets dans le service de Votre Altesse: tout ce qui devrait contribuer à sa gloire et à ses intérêts est un accessoire de la plus faible importance.

« A ce mal je ne vois qu'un remède. Si on l'appliquait, l'Évangile ferait bientôt d'immenses progrès; les chrétiens indigènes, aujourd'hui méprisés, seraient protégés; nul Indien, nul Portugais n'oserait ni les persécuter ni les dépouiller de leurs biens.

« Il faudrait que Votre Altesse fît savoir, par des lettres de jussion, au vice-roi, aux gouverneurs qui habitent les Indes, et de vive voix à ceux qu'elle envoie ici pour y commander, que sa volonté expresse est de procurer, par tous les moyens possibles, l'établissement et l'extension de l'Évangile; qu'elle fera rendre à chacun un compte sévère de cette partie essentielle de ses devoirs, et qu'il sera puni ou récompensé selon qu'il l'aura bien ou mal remplie. Il serait à désirer que les lettres de jussion fussent assez claires pour n'avoir pas besoin de commentaire; que, tout en faisant mention de nous nominativement, Votre Altesse déclarât que ce n'est ni sur aucun de nous en particulier, ni sur nous tous en général que

sa conscience se repose, mais sur ceux qu'elle a investis de l'autorité, en quelque lieu que ce soit, et que tous les magistrats sont dans l'obligation de faire instruire des éléments de la religion tous les infidèles soumis à son empire.

« Il faudrait que le vice-roi et chaque gouverneur en particulier, en vous rendant compte de leur administration, vous exposassent avec détail la situation de la religion, chacun dans l'étendue de son ressort. Vous leur déclareriez que vous n'ajouterez foi qu'à leurs seuls renseignements. Vous engageriez votre parole royale, dans les brevets qui leur sont délivrés pour entrer en fonction, de punir sévèrement celui qui n'aura à présenter qu'un petit nombre de néophytes après sa gestion, puisque leur nombre peut s'accroître partout, chaque jour, si les magistrats y prêtent la main.

« Je voudrais que ces ordonnances portassent le serment solennel de punir dans sa personne et dans ses biens, à son retour en Portugal, tout fonctionnaire qui aurait mis obstacle à la publication de l'Évangile; sa fortune devrait être confisquée au profit de la confrérie de la Miséricorde, et sa personne devrait subir quelques années de détention. Pour éviter tout prétexte d'erreur et ne laisser à personne l'idée de pouvoir se soustraire à la sévérité de la loi, vous déclareriez, en termes positifs, que nulle excuse ne sera admise, de quelque nature qu'elle puisse être.

« Je pourrais rendre palpable à Votre Altesse la

nécessité de cette mesure par des faits qui tombent sous les sens, mais ce serait la fatiguer et faire en pure perte l'histoire de mes douleurs les plus cuisantes. Je vous dirai seulement que si le vice-roi ou les magistrats étaient bien persuadés de la volonté de Votre Altesse, dans un an, oui, Senhor, dans un an l'île de Ceylan tout entière, tous les rois de la côte de Malabar, tout le vaste promontoire de Comorin se jetteraient dans les bras de la sainte Église.

« Mais j'ai si peu d'espoir de voir jamais en vigueur une telle mesure, que je regrette presque de l'avoir proposée à Votre Altesse, d'autant plus que je tremble dans la crainte que cette lettre et les avertissements qu'elle renferme ne rendent un jour plus inexorable le tribunal du Dieu vivant ! Senhor, j'ignore si vous pourrez alléguer alors que vous n'étiez pas tenu d'ajouter foi à mes lettres ; ce que je sais, ce que je vous proteste, c'est que j'aurais gardé le silence, si j'eusse cru pouvoir le faire sans crime.

« Je n'ai pas arrêté définitivement mon voyage au Japon, mais un des motifs qui me font pencher pour ce parti est que je désespère d'obtenir jamais de vos fonctionnaires l'appui nécessaire à la propagation et à la conservation de la foi.

« Je vous conjure, Senhor, par l'amour que vous portez au Seigneur notre Dieu, par le zèle qui vous anime pour sa gloire, de venir au secours de vos fidèles sujets qui habitent les Indes, et au mien en particulier, en nous envoyant plusieurs prédicateurs de

notre Compagnie ! Je puis attester à Votre Altesse que toutes ses villes et ses forteresses des Indes ont un extrême besoin de ce secours.

« Pendant mon séjour à Malacca et aux Moluques, je prêchais deux fois tous les dimanches et toutes les fêtes, et j'y étais contraint en voyant combien le peuple et la garnison en avaient besoin. Je faisais le prône à la messe pour les Portugais ; l'après-midi, j'instruisais leurs enfants, leurs esclaves et les chrétiens indigènes; j'expliquais le catéchisme chapitre par chapitre. Une fois dans la semaine je réunissais toutes les femmes et leur expliquais les articles du Symbole ou les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. L'œuvre de Dieu jetterait de profondes racines dans ces contrées si on observait partout et toujours cette méthode. Dans les villes de garnison, je faisais tous les jours le catéchisme aux enfants des Portugais, aux domestiques, aux esclaves et aux chrétiens indigènes. L'effet de ces instructions a été de faire disparaître les superstitions païennes auxquelles se livraient auparavant les néophytes ignorants.

« Je descends dans ces détails avec Votre Altesse, afin qu'elle puisse juger, dans sa prudence, la nécessité de nous envoyer des prédicateurs, et je la supplie d'en envoyer un grand nombre. Sans cela les chrétiens, abandonnés forcément à eux-mêmes, retourneraient à leurs idoles, et la plupart des Portugais, oubliant les pratiques du christianisme, ne seraient plus chrétiens que de nom.

« A mon retour de Malacca, j'abordai à Cochin le 13 janvier[1] de cette année, et j'y rencontrai le senhor évêque. Je puisai de grandes consolations dans mes entretiens avec lui ; j'admirai la charité avec laquelle il supporte les plus grandes fatigues, visitant toutes les villes de guerre et tous les chrétiens des environs de Méliapour, remplissant tous les devoirs d'un véritable et bon pasteur. Pour tant et de si pénibles travaux, il n'a d'autre récompense ici-bas que celle que le monde accorde d'ordinaire aux saints ; du moins c'est la seule que lui décernent certaines gens de ces contrées. Sa patience, mise aux cruelles épreuves que je connais, fait pour moi, de sa grandeur, un objet d'admiration et de respect.

« Je sais que quelques-uns cherchent à noircir sa réputation au sujet de la mort de don Miguel Vaz[2], et je ne doute pas qu'ils n'aient fait arriver leur calomnie jusqu'au pied du trône. Sur cela, ma conscience doit au senhor évêque un témoignage vrai et sincère. Je puis affirmer, — bien que je ne puisse dire

1. Le P. Bouhours fixe la date de cette arrivée à Cochin au 21 janvier. Le traducteur des lettres de saint François de Xavier, A. F., la reproduit en faisant observer qu'elle ne peut être que fautive. La lettre du saint apôtre au roi de Portugal tranche la difficulté très-nettement en disant qu'il est débarqué le 13. Il est surprenant que le traducteur ne se soit pas appuyé sur une indication aussi positive, et n'ait considéré que les dates des lettres écrites à Cochin en janvier 1548 ; encore sont-elles du 20.

2. On avait répandu le bruit qu'il avait été empoisonné par les païens.

ni écrire ce que je sais et d'où je le tiens — je puis affirmer qu'il est aussi étranger à ce fait que moi qui étais aux Moluques lorsqu'il s'est passé.

« Ah! Senhor, je vous en conjure par votre amour pour Dieu, par la crainte que vous avez de souiller votre conscience, ne décidez rien sur cette affaire qui puisse attrister le moins possible ce vénérable prélat! Si Votre Altesse paraissait ajouter foi à cette calomnie, elle armerait le courage de tous les sycophantes des Indes.

« La générosité de don Pedro Gonzalvo, vicaire général à Cochin, à l'égard de notre Société, est telle, que je regarde comme un bienfait personnel sa promotion au titre de recteur de votre chapelle royale, et l'admission de son neveu au nombre de vos pages. Nos frères, et moi en particulier, nous vous en offrons nos sincères remercîments. Vous comprendrez notre reconnaisance, lorsque vous saurez que la maison du vicaire général est l'hospice de la Compagnie de Jésus; qu'il nous y prodigue les témoignages d'une amitié peu commune, que son hospitalité excède les bornes de la charité vulgaire, au point que, non content de nous donner tout ce qu'il a, il met ses amis à contribution pour subvenir à nos besoins. Je prie Votre Altesse, au nom de notre Compagnie, de lui faire expédier, ainsi qu'à son frère, les brevets nécessaires pour toucher ici leurs honoraires. L'un et l'autre sont dignes de cette faveur. L'un se recommande par son zèle infatigable pour le salut des âmes de vos su-

jets, l'autre par l'exactitude et l'activité de son fils au service de Votre Altesse.

« Senhor, je demande à Dieu qu'il daigne vous pénétrer des devoirs attachés à votre dignité, et vous donner la force de les remplir comme vous voudriez l'avoir fait à l'heure de la mort.

« De Votre Altesse, le serviteur,

« FRANÇOIS DE XAVIER. »

Notre admirable saint devait avoir une haute opinion du prince auquel il écrivait ainsi ; car si cette lettre est digne du grand Xavier, elle honore le souverain qui savait accueillir avec reconnaissance ce langage de la liberté apostolique, et faire droit à toutes les demandes que le zèle de Xavier lui adressait avec tant de noblesse et de dignité.

Le même vaisseau qui portait cette lettre au roi, en portait aussi une pour saint Ignace, où nous trouvons la mesure de l'humilité si profonde de notre saint, et des tendres sentiments qu'il conservait pour son Père bien-aimé, malgré la grande distance qui l'en séparait.

« ... Dieu connaît, lui mandait-il, mon très-cher Père, le désir dont je brûle de vous voir encore une fois en cette vie, pour soumettre à votre sagesse mille choses qui ont besoin de votre pénétration et de vo-

tre secours. Au reste, l'obéissance ne connaît point de distance.... Je vois déjà, dans les Indes, bien des membres épars de notre Société; mais je ne vois parmi eux aucun médecin pour nos maux spirituels!

« Je vous conjure, mon très-bon Père, par vos entrailles paternelles, je vous supplie par Jésus-Christ votre Seigneur et le mien, de jeter un regard de pitié sur ceux de vos enfants que la Providence a appelés aux extrémités de la terre! Je vous conjure de nous envoyer un homme d'une haute vertu et d'une rare sainteté, dont la vigilance et la vigueur réveillent mon esprit qui se laisse quelquefois engourdir! J'espère que l'Esprit de Dieu qui vous manifeste notre intérieur et vous découvre les dispositions de nos cœurs, vous suggèrera les moyens de raviver notre vertu languissante...... »

Xavier écrivit encore le même jour au Père Rodriguez, à Lisbonne, pour lui demander des prédicateurs de la Compagnie, et l'engager à appuyer de son crédit les demandes qu'il adresse au roi:

« ... Il est temps, lui mande-t-il, de dessiller les yeux à Son Altesse, parce qu'elle est plus près qu'elle ne pense du moment où le Roi des rois la citera à son tribunal et lui fera entendre ces paroles redoutables: *Rendez compte de votre administration*[1]. Faites donc

1. Le roi Jean III mourut peu d'années après.

en sorte qu'il nous envoie du secours pour propager la foi pendant qu'il en a le temps..... »

Le grand apôtre des Indes, nous l'avons dit, ne connaissait plus le repos. Après avoir écrit toutes ces lettres, il s'embarqua pour Comorin, afin de visiter de nouveau ses chers Palawars, ses premiers enfants en Jésus-Christ, qu'il aimait avec une tendresse de père.

II

« Une voile! une voile! » s'écriaient en battant des mains plusieurs Indiens placés en observation depuis l'aurore sur la falaise la plus avancée des côtes du Comorin.

— Une voile! une voile! répétaient des milliers de voix sur toute l'étendue de la plage; c'est lui! c'est le grand Père! *O sanctissima Trinitas!* Le grand Père arrive! — Comme il sera content de nous entendre chanter la doctrine chrétienne pour le recevoir! — et de voir que nous n'avons rien oublié! — Et comme il embrassera Francisco!

Bientôt la joie des bons Palawars éclata plus vive encore. Ce navire, qui n'était d'abord qu'un point noir à l'horizon, se dessinait nettement, et, poussé par le vent le plus favorable, il avançait avec rapidité. Toute la population des côtes s'était portée

à l'arrivée du *grand Père :* les maisons, les villages, les champs, les travaux, tout était abandonné; chrétiens et païens voulaient voir le grand Père bien-aimé dont ils étaient privés depuis deux ans. Les Pères Criminale, Henriquez et Cypriano, avaient continué parmi eux les travaux du grand apôtre, et ils avaient gagné les cœurs et la confiance des Palawars; mais rien n'était pour ces bons Indiens le *grand Père* tant aimé.

Enfin le vaisseau qui porte le saint vénéré a jeté l'ancre; Xavier paraît, un immense cri de joie sort de ces milliers de poitrines et arrive jusqu'à son cœur. Il fait des signes d'affection à cette masse de peuple qui couvre le rivage; il lui témoigne aussi sa joie de revoir son cher troupeau, et dès qu'il pose le pied sur la plage, les cris de bonheur font place aux chants de la doctrine chrétienne, auxquels notre aimable saint mêle sa touchante voix. C'était prouver le plaisir que lui faisait l'accueil de ses premiers enfants en Jésus-Christ. Ils le comprirent ainsi et accompagnèrent leur Père chéri jusqu'au premier village sans discontinuer les chants. Xavier s'arrêta à l'entrée du village pour parler à cette immense foule; il témoigna sa joie de revoir ses Palawars et le plaisir que lui faisait leur accueil; il les félicita d'être restés fidèles en son absence, et il allait les encourager pour l'avenir, lorsqu'un Indien lui dit avec une fierté qu'il ne cherchait pas à dissimuler :

— Oh! ce n'est pas tout, grand Père.

— Ce n'est pas tout, mon enfant? Eh! qu'y a-t-il donc?

— Il y a, grand Père, que Francisco, que vous avez baptisé et à qui vous avez donné votre nom, a voulu mourir pour la doctrine: le voilà; qu'il dise au grand Père ce qu'on lui a fait.

— Voyons, mon cher Francisco, dit Xavier au jeune Indien en l'embrassant avec des larmes de bonheur, dites-moi cela; que vous est-il arrivé, mon enfant?

— Grand Père, lui répondit Francisco, j'étais sur un vaisseau portugais que la tempête jeta dans un port de musulmans; le vaisseau fut pris, les Portugais furent tués, et moi, comme j'étais Indien, on voulut me faire musulman; alors, je dis que j'étais chrétien, et je chantai la doctrine du grand Père. On me promit de me faire très-riche si je voulais renoncer à mon baptême. Je ne voulus pas, et je chantai encore la doctrine chrétienne du grand Père. Ils voulurent me tuer, et je dis: « Tuez-moi, je chanterai toujours la doctrine chrétienne! *O sanctissima Trinitas!* comme dit le grand Père. » Alors, on me priva de nourriture, on m'enferma dans une prison, et toujours je chantais la doctrine pour mourir chrétien! Oh! je voulais mourir chrétien, grand Père! *O sanctissima Trinitas!*

— Et comment la Providence vous a-t-elle délivré, mon bien cher enfant? lui demanda Xavier en l'embrassant de nouveau.

— Grand Père, c'est un vaisseau portugais qui vint avec beaucoup de soldats; ils tuèrent tous les musulmans qui se battirent avec eux, et lorsqu'on leur dit que j'étais enfermé, ils vinrent me chercher et ils me ramenèrent ici.

Le saint apôtre remercia Dieu de ce triomphe de la foi dans ce jeune cœur; c'était pour son âme une bien douce consolation ! Il embrassa plusieurs fois le fidèle Francisco, et il le félicitait encore d'avoir souffert pour Jésus-Christ, lorsqu'on vint ajouter à sa joie en lui disant que plusieurs Palawars avaient également résisté à toutes les promesses et à toutes les menaces des infidèles.

— Oui, grand Père, lui dirent les confesseurs de la foi qu'on venait de lui signaler, nous répondions à tout en chantant la doctrine chrétienne ! Et nous la chanterons jusqu'à la mort ! *O sanctissima Trinitas !*

Cette parole : *O sanctissima Trinitas !* les sauvages Indiens n'en comprenaient pas le sens, mais ils l'avaient entendu répéter souvent à leur apôtre vénéré; ils avaient remarqué qu'elle était un élan de son cœur, qu'il la prononçait avec un accent brûlant, un regard qui semblait se perdre dans les cieux, et une ardeur qui se trahissait par la vive coloration de son visage. Ils aimaient tant à le contempler dans le moment où ce cri d'amour s'échappait de son âme, que leur ingrate mémoire l'avait retenu comme une parole mystérieuse et puissante, et ils en avaient fait leur plus expressive exclamation; ils s'en servaient pour

exprimer leurs sentiments les plus vifs. Quelquefois ils s'étaient aperçus qu'en prononçant ces paroles leur saint apôtre, brûlé par le feu divin dont il était rempli, entr'ouvrait son vêtement et qu'il sortait de sa poitrine et de son visage des rayons lumineux dont leurs yeux ne pouvaient soutenir l'éclat. Du reste, ce prodige se renouvelait souvent pour notre saint.

Plusieurs esclaves coupables de fuite vinrent trouver l'indulgent Xavier pour implorer son doux appui, dès qu'ils apprirent son retour :

— Grand Père, lui dirent-ils en pleurant, nous étions bien malheureux chez les Portugais! nous nous sommes enfuis et nous sommes plus malheureux encore! Nous n'osons pas retourner chez les maîtres, ils nous puniraient; et nous mourons de faim! Grand Père, si vous demandez grâce pour nous, nous ne serons pas battus!

Et Xavier, dont le tendre cœur se laissait toucher par toutes les souffrances, plaida pour ses chers enfants esclaves qui purent rentrer chez leurs maîtres en toute sécurité.

Après avoir visité toute la côte de la Pêcherie, notre saint se rendit à Manapar où il réunit tous les Pères employés dans ces chrétientés, afin de juger par lui-même des vertus, des talents, de la capacité de chacun, et de les employer de la manière la plus avantageuse pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Il nomma supérieur le Père Criminale, il ordonna à tous d'ap-

prendre la langue malabare [1], la plus répandue, et chargea le Père Henriquez de chercher les principes de cette langue, d'en établir les règles, d'en faire une grammaire propre à rendre cette étude facile à ceux qui seraient destinés à l'apostolat des Indes.

Le Père Henriquez ignorait encore le malais; ce travail paraissait impossible, et il n'eût jamais pensé à l'entreprendre; mais son supérieur le lui avait ordonné, il l'entreprit sans calculer les difficultés, et chacun s'étonna de la promptitude avec laquelle il l'exécuta. L'obéissance avait fait un prodige.

Xavier fit traduire en cette langue, par un prêtre indigène, l'explication de la doctrine chrétienne qu'il avait employée aux Moluques avec tant de succès; il laissa des instructions écrites et détaillées sur la manière dont les Pères devaient exercer le saint ministère dans les diverses chrétientés qui leur étaient confiées, et sur celles dont ils devaient traiter avec les Portugais pour le plus grand bien des néophytes; puis il partit pour l'île de Ceylan. Après son départ, le Père Vallez mandait à ses frères de Portugal :

« ..... Je ne saurais exprimer le bonheur que j'ai éprouvé en voyant le *saint Père*. C'est un serviteur de Dieu auquel personne ne peut être comparé. Son langage, sa seule présence, tout en lui fait aimer Dieu et donne le plus grand désir de le servir. Il dit sou-

1 Ou Malais.

vent : *Loué soit Jésus-Christ!* et il le dit avec tant d'amour, que ceux qui l'entendent en sont enflammés..... »

Le frère et le fils du roi de Jafanapatam étaient morts à Goa, et le tyran ne se voyait pas sans inquiétude en hostilité sourde avec les Portugais. François de Xavier, entrevoyant de précieux avantages pour l'Église et pour la couronne de Portugal dans un traité qui garantirait la liberté de la religion chrétienne dans le Jafanapatam, en même temps qu'il rendrait ce pays tributaire du Portugal, voulait proposer au roi ce moyen de rétablir et de consolider la paix entre les deux peuples. Il part, arrive à Jafanapatam, se fait présenter au roi et lui communique son plan :

— Vous êtes entouré d'ennemis, lui dit-il, vous en avez au dedans, vous en avez au dehors; votre trône ébranlé est prêt à se briser, et il va crouler à la première secousse qui lui sera donnée par vos sujets révoltés ou par les armes des Portugais. Ne vaut-il pas mieux affermir votre puissance par les moyens que je vous propose ? Faites une alliance solide avec le Portugal; payez-lui un tribut, et il s'engagera à vous maintenir.

— Grand Père du Travancor, votre parole est sage, mais les Portugais sont chrétiens.

— Voilà pourquoi je pose la condition que vous rendrez un édit par lequel vous permettrez aux missionnaires de prêcher Jésus-Christ dans vos États, et

à vos sujets de se soumettre à sa loi sans avoir à redouter de nouvelles persécutions.

François de Xavier se voyant écouté, expliqua les principaux dogmes du christianisme à ce prince, et en obtint la promesse qu'il renoncerait un jour à ses idoles et à ses passions; en attendant, il acceptait toutes les conditions proposées, et un de ses ministres, chargé d'aller négocier le traité avec le vice-roi, accompagnerait le grand Père du Travancor afin d'être mieux accueilli sous sa protection.

Cette affaire terminée, notre infatigable apôtre avança dans l'intérieur de l'île, et eut le bonheur de convertir le roi de Candi et un grand nombre de ses sujets; puis il s'embarqua avec l'envoyé du roi de Jafanapatam. Arrivé à Goa, il apprend que le vice-roi est à Baçaïm, dont la distance est de soixante lieues; il se rembarque et part pour Baçaïm.

Le vice-roi avait été changé pendant l'absence de notre saint : don Joam de Castro remplaçait en cette qualité don Alfonso de Souza et n'avait jamais vu François de Xavier; mais il avait entendu parler, à la cour de Jean III, de son éminente sainteté, de ses éclatants miracles, du charme de sa personne, et il était venu dans les Indes avec un vif désir de le connaître. Il se félicita de la nouvelle de son arrivée à Baçaïm, le reçut avec tous les honneurs qu'il aurait rendus à l'ambassadeur du monarque le plus puissant, et s'empressa de ratifier le traité préparé par le saint *diplomate*.

Pendant qu'il était à Baçaïm, le Père de Xavier, sortant un jour du palais du gouvernement, aperçoit un jeune homme qui traverse la place, vient droit à lui, prend sa main et la porte à ses lèvres. Xavier la retire, regarde sévèrement le jeune Portugais et lui dit avec l'accent du reproche et de l'autorité :

— Comment, Rodrigo ! je vous retrouve ici ?... En quittant Malacca ne m'aviez-vous pas promis de vous rendre de sûite en Portugal ?

— Mon Père, le vice-roi m'a donné la charge de receveur des deniers royaux.... et je suis resté.

— Vous a-t-il fait quitter Malacca pour cela ?

— Mon Père, je me suis arrêté à Goa, je suis allé voir le gouverneur qui m'a retenu...

— Est-ce le gouverneur qui vous a ordonné de passer deux ans sans vous confesser ? est-ce le gouverneur qui vous oblige de vivre à la merci de toutes vos passions ? Je vois avec douleur que vous êtes retombé au fond de l'abîme !

— Mon Père ! mon cher Père !...

— Nous ne pourrons être bien ensemble, mon pauvre Rodrigo, tant que vous serez mal avec Dieu !

— Eh bien ! mon bon Père, je ferai tout ce que vous voudrez ; je partirai, je vous obéirai ! Confessez-moi !...

Les yeux de Rodrigo de Sigueira étaient pleins de larmes ; il reprit la main du *saint Père*, il la baisa avec amour et vénération, et le suivit pour se confesser sans retard.

Rodrigo appartenait à une noble famille portugaise et habitait Malacca où, ayant tué son adversaire en duel, il encourait toute la sévérité des lois; pour s'en mettre à l'abri, il s'était retiré à l'hôpital; c'était là que le Père de Xavier l'avait connu et avait gagné son affection et sa confiance. Rodrigo, revenu à des sentiments chrétiens et réconcilié avec Dieu, avait promis au *saint Père* de quitter les Indes où son âme serait toujours exposée à de graves dangers, et de retourner en Portugal. Alors le charitable saint, si délicatement aimable pour ceux qu'il obligeait, lui avait dit :

— Eh bien! mon ami, puisque j'ai votre promesse de quitter ce pays et de retourner en Europe, je vous dirai que vous pouvez reparaître, même à Malacca, en toute sécurité, car j'ai été assez heureux pour arranger votre mauvaise affaire. Vous ne serez point inquiété par la famille que vous avez privée d'un de ses membres, et le gouverneur m'a accordé votre grâce. Partez donc; retournez dans votre famille, et vivez toujours chrétiennement.

Rodrigo avait promis... puis il avait manqué de fidélité à sa parole! Mais cette fois, après être rentré en grâce avec Dieu par le ministère de Xavier, il porta sa démission au gouverneur :

— Senhor, lui dit-il, j'ai promis au *saint Père* de rentrer dans ma famille, et c'est assez, c'est beaucoup trop de lui avoir manqué de parole une fois! On ne connaît pas le regard du Père de Xavier lorsqu'on

a encouru son mécontentement! Je ne m'y exposerai plus! J'ai cru sentir sur moi l'œil de la justice divine, quand je l'ai rencontré l'autre jour! Je pars avec lui pour Goa, où je profiterai du premier navire qui fera voile pour Lisbonne.

Rodrigo partit en effet, et, recommandé par François de Xavier aux Pères de la Compagnie de Jésus, à Lisbonne, il vécut en excellent chrétien.

Le vice-roi, dont le Père de Xavier avait déjà conquis l'affection, le vit partir avec regret; il éprouvait le désir de réformer sa vie par ses conseils, et voulait suivre sa direction pendant quelques mois. Xavier ne pouvant rester à Baçaïm dans le moment, il fut convenu qu'il passerait l'hiver à Goa, où don Joam de Castro se rendrait aussitôt que les affaires qui le retenaient seraient terminées; alors il ferait une confession générale et se conformerait, pour l'avenir, aux avis spirituels du saint Père. Ces arrangements pris, Xavier donna sa bénédiction au vice-roi, et s'embarqua.

III

On se rappelle l'héroïque dévouement de François de Xavier pour les malades d'une flotte espagnole, forcée de relâcher à Amboine au moment où il y ar-

rivait; on se souvient des prodiges de sa douce charité, de son énergique mortification, de son entier oubli de lui-même pour le soulagement de tous les équipages attaqués du scorbut.

Parmi ces malades, se trouvait don Côme de Torrez, prêtre espagnol, un des hommes les plus savants de l'époque, et que son goût pour les sciences avait entraîné dans les Indes, sur la flotte de Charles-Quint. Il avait reçu une large part des soins tendres et délicats de notre aimable saint, et cette vie de sublime abnégation lui avait paru une merveille qu'il n'aurait pu croire s'il ne lui eût été donné de la voir et de l'admirer durant quatre mois entiers, sans le moindre affaiblissement de courage. De son côté, François de Xavier avait été touché des vertus et de la piété de don Côme de Torrez, dont il connaissait depuis longtemps la réputation de science et de sainte vie, et l'un et l'autre s'étaient liés d'une sincère amitié. Au départ de la flotte, l'apôtre des Indes avait remis à son nouvel ami une lettre de recommandation pour le Père recteur du collége de Goa, où il avait été reçu à bras ouverts. La vie si parfaite des Pères de ce collége avait excité l'admiration du prêtre espagnol, au point de lui faire désirer ardemment d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Le Père Lamcilotti lui avait fait faire les *exercices spirituels ;* son désir en était devenu plus vif, mais il redoutait les vœux, il voulait attendre encore. Il flottait dans cette pénible incertitude, lorsque le grand apôtre ar-

rivant à Goa pour y passer l'hiver, et le trouvant au collége, l'accueille comme un de ses frères, l'embrasse et le presse sur son cœur en s'écriant :

— Côme de Torrez! que je suis heureux de vous voir ici, mon bien cher Frère!

— Oui, mon très-cher Père, si vous voulez de moi, je suis des vôtres; j'étais incertain tout à l'heure encore; mais en vous voyant, en vous embrassant, la lumière s'est faite en moi; Dieu me veut ici.

François de Xavier était sûr de cet appel. Il remercia Dieu d'une telle acquisition, et réservant pour la conquête du Japon, qu'il méditait sérieusement, la science du nouveau missionnaire, il le chargea d'instruire trois Japonais, afin de le familiariser avec les difficultés de leur langue. Ces trois Japonais, que notre saint avait embarqués sur le bâtiment de Jorge Alvarez, au moment de quitter Malacca, étaient un jeune homme de famille noble et fort riche, nommé Anger, et deux de ses domestiques; l'apôtre de l'Orient espérait pénétrer dans l'empire du Japon, par leur moyen, avec plus de facilité et de plus grands éléments de succès. Anger va nous raconter lui-même les voies par lesquelles la divine Providence l'amena à la connaissance du christianisme et au désir de l'embrasser.

Paul Anger, premier chrétien japonais, aux Pères et Frères de la Compagnie de Jésus à Rome.

Goa, 27 novembre 1548.

« Que la paix et la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient avec vous! Ainsi soit-il.

« Puisqu'il a plu à Celui qui m'a créé de me chercher comme une brebis errante au milieu des ténèbres, pour m'amener à la lumière de son Évangile, m'arracher des prisons de la mort et me donner la liberté et la vie, je suis forcé de recourir à vous tous pour rendre à sa divine Majesté des actions de grâces proportionnées aux grandes faveurs dont sa miséricorde infinie a daigné me combler. Pénétré et confus de mon impuissance, je vous demande, mes très-chers Frères, de suppléer à mon indignité, et, pour vous y exciter, je vais vous exposer ici les voies extraordinaires par lesquelles le Père céleste m'a conduit au bercail de son Fils unique et bien-aimé.

« Étant encore au Japon, il y a quelques années, et poursuivi par des ennemis personnels qui en voulaient à ma vie, je me réfugiai dans un couvent de bonzes. Un navire portugais vint en même temps jeter l'ancre dans la rade devant laquelle est situé ce couvent. C'était précisément le navire de don Alvarez Vaz que j'avais connu autrefois, et qui s'empressa de m'offrir un asile sur son vaisseau; mais ses affaires

devant le retenir en rade trop longtemps pour ma sûreté, il eut la bonté d'écrire à un de ses amis qui était dans un port assez éloigné, en le priant de me recevoir à son bord. Muni de cette lettre, je pris congé de don Alvarez, et me rendis en hâte au port où je devais trouver Ferdinando Alvarez, à qui était adressée la recommandation dont j'étais porteur. J'arrivai de nuit, je me trompai, je remis la lettre à don Jorge Alvarez, capitaine d'un autre navire, et qui m'accueillit avec amitié, en me disant qu'il m'emmènerait avec lui et me présenterait au révérend Père Francisco de Xavier, son ami intime. J'y consentis. Pendant la traversée, soit pour me familiariser avec l'idée de voir le révérend Père et m'inspirer d'avance de l'estime et de l'affection pour lui, soit pour me donner quelques notions du christianisme, don Jorge amenait toujours la conversation sur le révérend Père, sur ses vertus, sur ses grandes actions, sur les effets merveilleux de sa parole. Il en résulta que je conçus deux vifs désirs : l'un de connaître par moi-même l'illustre et saint personnage dont on me vantait en termes si magnifiques les vertus et le charme ; l'autre d'étudier sérieusement une religion qui produit des hommes d'une telle perfection. J'étais déjà si convaincu de la vérité de cette religion, que je me serais fait baptiser en arrivant à Malacca, si le senhor vicaire général n'eût vu dans mon mariage un obstacle à cette grâce, car il ne devait plus m'être permis, après le baptême, de vivre avec une femme idolâtre.

J'en fus vivement affligé; mais à ce chagrin s'en joignit un autre non moins cuisant. J'étais venu pour voir le révérend Père de Xavier, et il était absent! La porte de l'église m'était fermée, et celui qui aurait pu calmer et adoucir ma douleur n'était pas là! Désolé, découragé, je voulus retourner au Japon : les vents étaient favorables, je m'embarquai sur un vaisseau qui devait me laisser à un port de la Chine, éloigné de ma patrie seulement de deux cents lieues. J'arrivai à ce port où je trouvai un navire partant pour le Japon; j'y montai; nous levons l'ancre, et je compte revoir mon pays après six ou sept jours de navigation.

« Mais Celui qui gouverne toutes choses et les fait tourner à l'accomplissement de ses desseins, me ramena au point d'où j'étais parti par des voies qui ne sont connues que de lui seul. A vingt lieues des côtes du Japon, une tempête des plus violentes nous menace des plus grands périls pendant quatre jours, et finit par nous rejeter sur les côtes de la Chine, que nous venions de quitter.

« Le danger que je venais de courir me fit réfléchir sérieusement. J'étais fatigué, inquiet, déchiré de remords, lorsque je vois venir à moi don Alvarez Vaz. Sa surprise fut grande en me rencontrant en Chine, tandis qu'il me croyait à Malacca. Je lui racontai mes aventures et le péril auquel je venais d'échapper; j'étais encore tout mouillé et couvert de l'écume de la mer. Il m'offrit de nouveau son bord et m'engagea à

tenter encore le voyage de Malacca. Don Lorenzo Botelli se joignit à lui, tous deux m'assurèrent que j'y trouverais le révérend Père Francisco de Xavier, qu'il me consolerait de tout, qu'il m'instruirait, me baptiserait, me mettrait au séminaire de Goa et me ferait ramener ensuite au Japon avec des Pères de sa Compagnie.

« Je suivis leurs conseils et revins avec eux à Malacca. La première personne que je vis en sortant du vaisseau fut don Jorge Alvarez ! Nous fûmes ravis de nous revoir, et, à l'instant même, il me mena à la cathédrale, où le révérend Père de Xavier bénissait un mariage. Après la cérémonie, le capitaine me présenta à lui et lui dit qui j'étais, et pourquoi je venais.

« Attentif et les yeux fixés sur le Père de Xavier, je vis son doux visage s'épanouir d'une grande et sainte joie ; puis, se tournant vers moi, il me regarda si tendrement, il me parla avec tant de douceur et me témoigna tant d'affection, que mon cœur s'éprit pour lui, et je fus assez heureux pour voir mon extrême tendresse payée d'un retour délicieux ! A sa touchante voix, à son doux langage, je reconnus la divine Providence, j'admirai ses ressorts, j'adorai ses décrets impénétrables !

« Le Père de Xavier me destina aussitôt pour le séminaire de Goa ; mais son plan de visite aux chrétiens du Comorin ne lui permettant pas de venir avec moi, il m'envoya devant lui sur le vaisseau de Jorge

Alvarez. Il nous suivit de près, car nous arrivâmes le 1er mars, et lui le 4 ou le 5 du même mois [1]. On eût dit que les vents et l'eau s'accordaient pour seconder mes désirs. Je soupirais après lui, je soupirais après le baptême, et mes vœux furent bientôt comblés. Il arriva; mon instruction s'acheva dans le collége, et je fus baptisé le lendemain de la Pentecôte, avec les deux domestiques que j'avais amenés du Japon.

« Telle est mon histoire. J'espère qu'avec la grâce de Jésus-Christ, Seigneur et Créateur de toutes choses, notre Rédempteur, qui a daigné souffrir et mourir sur la croix pour nous, elle tournera non-seulement à mon profit personnel, mais encore à la gloire de Dieu, à la propagation de la foi, à l'honneur de toute l'Église. Quant à moi, je suis bien dédommagé de toutes mes peines! Je jouis de plus de bien que je n'osais l'espérer. Chaque jour la foi jette dans mon âme de nouveaux rayons; la vérité, la sainteté de l'Évangile se développent de plus en plus à mes yeux; les bienfaits dont j'ai été comblé, ceux que je reçois sans cesse, les joies, les consolations dont mon âme

1. Il doit y avoir erreur dans cette date. La visite aux chrétiens des côtes de la Pêcherie, le séjour à Manapar, le voyage à l'île de Ceylan, où le saint négocie un traité avec le roi de Jafanapatam et convertit celui de Candi, au centre de l'île, le voyage de l'île de Ceylan à Goa et à Baçaïm, tout cela ne pouvait s'être fait en quatre ou cinq jours. Nous avons préféré la date indiquée par le P. Bouhours et reproduite par le traducteur des lettres, qui fixe cette arrivée au 20 mars. D'ailleurs nous trouvons également celle du 20 mars dans une lettre de Côme de Torrez à la Compagnie de Jésus.

est remplie, me rendent palpable, pour ainsi dire, ce que je ne faisais qu'entrevoir. Il me semble que j'ai reçu une nouvelle vie, de nouvelles facultés, et que Dieu m'a créé de nouveau. J'apprends tout ce qu'on m'enseigne avec une rapidité qui m'étonne et me confond. Il m'a fallu si peu de jours pour lire et écrire en langue européenne, que mon intelligence est un prodige qui m'étourdit. J'ai retenu exactement par cœur, mot à mot, toute l'explication de l'Évangile de saint Matthieu, que le Père Côme de Torrez m'a faite deux fois, et je l'ai traduite en japonais.

« Le Père de Xavier se propose d'aller au Japon et de m'associer à ses travaux.

« Priez, mes Frères! priez, afin que Dieu daigne nous bénir. Demandez pour moi une reconnaissance proportionnée aux bienfaits que j'ai reçus! ils sont si grands que Dieu s'est, pour ainsi dire, obligé de me donner la force de souffrir la mort en confessant son saint nom, pour ne me pas laisser dans la nécessité d'être ingrat.

« Mon cœur me dit que je ne mourrai pas sans avoir vu au Japon un collége de votre Compagnie pour l'avancement de la foi et la gloire de Dieu, pour lequel je suis, mes Pères, votre serviteur,

« Paul DE SAINTE-FOI. »

Après son baptême, Paul Anger avait demandé à Xavier la permission de prendre le nom de *Sainte-*

Foi, en souvenir du collége où il avait trouvé le bonheur; autorisé par le saint apôtre, il adopta ce nom et ne le quitta plus. L'un de ses domestiques fut nommé Jean, et l'autre Antoine; ils ne cédaient en rien à leur maître pour la ferveur de leur piété et la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

IV

La ville d'Aden, souvent inquiétée par les Turcs, venait de se mettre sous la protection des Portugais, qui depuis longtemps ambitionnaient ce poste voisin de la mer Rouge. Le vice-roi faisait équiper à Baçaïm une flotte dont le commandement était confié à son fils, Alvarez de Castro, et il avait donné ordre au gouverneur de Goa de lui envoyer huit vaisseaux armés et équipés, qui devaient joindre la flotte à Baçaïm pour prendre part à l'expédition.

Au moment où les huit vaisseaux de Goa allaient lever l'ancre, François de Xavier apprend que Fernando Alvar, officier dont la valeur et les brillants faits d'armes ont toujours mérité les plus grands éloges, fait partie de l'expédition et qu'il vient d'embarquer sur la *Santa-Fe*. Au même instant, le saint apôtre saisit son bréviaire, court au port, entre dans une embarcation, se fait conduire à la *Santa-Fe* et y

monte au moment même où le commandement se fait entendre. On lève l'ancre; et voilà notre saint gagnant la haute mer avec l'assurance d'un passager qui entreprend un voyage mûrement réfléchi et longuement préparé.

— Mon cher Père, lui dit le capitaine, quelle bonne fortune pour nous! J'ignorais que vous suivriez la flotte, et surtout que j'aurais le bonheur de vous posséder à mon bord!

— Je l'ignorais moi-même il n'y a qu'un instant, lui répondit Xavier en souriant.

Après quelques moments de causerie avec le capitaine, notre saint joignit Fernando qui ne pouvait plus le fuir comme il avait fait jusque-là.

Fernando Alvar était l'homme le plus dur et le plus vicieux. Ses talents militaires et sa grande valeur étaient reconnus; mais c'était tout ce qu'on pouvait estimer en lui. Plusieurs fois déjà François de Xavier avait tenté d'approcher de ce pécheur endurci; toujours il avait été repoussé avec une violence qui tenait de la brutalité. Le zèle de l'apôtre, que rien ne décourageait, se retranchait alors dans la prière, et il attendait une occasion nouvelle. Celle qui se présentait lui paraissant toute providentielle, il ne doutait plus du succès, il était sûr que le moment de la grâce était arrivé, et qu'avant peu il aurait fait la difficile conquête qu'il ambitionnait.

Nous savons tout ce que François de Xavier possédait de ressources pour subjuguer les esprits et atti-

rer les cœurs; il les mit toutes en œuvre se gardant bien d'attaquer la place ouvertement, avant d'avoir affaibli ses moyens de défense. Il parut se plaire dans la société de Fernando, au point que les pharisiens de l'équipage se regardaient avec étonnement et se disaient :

« Comment se fait-il que le saint Père, qui est prophète et qui sait tout ce qu'on ne lui dit pas, ne sache pas ce que c'est que Fernando Alvar? S'il le savait, nous ne le verrions pas, assurément, dans une telle intimité avec cet homme dont tout le monde s'éloigne comme d'un pestiféré. »

Le *saint Père* s'apercevait très-bien de l'étonnement qu'il excitait; mais il n'en persistait pas moins dans le plan qu'il s'était tracé et dont il espérait le succès, car déjà Fernando recherchait notre saint et paraissait préférer sa société à toute autre :

— Je n'aurais jamais cru, disait-il au capitaine, que le Père Francisco fût aussi aimable! C'est, en vérité, le plus charmant gentilhomme que j'aie jamais rencontré! Il est fâcheux qu'il soit prêtre.

Fernando était joueur effréné; Xavier paraissait s'intéresser vivement à son jeu, et, l'entendant jurer et blasphémer dans un moment où il perdait considérablement, il lui dit de sa plus douce voix :

— Le jeu demande du calme, senhor Alvar; je crains que vous ne perdiez jusqu'au bout, en vous emportant ainsi.

— Que voulez-vous, mon Père, je ne suis pas maî-

tre de moi, répondit le fougueux soldat dont la brutalité était devenue proverbiale.

Le lendemain, notre saint se voyant déjà aimé de Fernando Alvar, jugea le moment venu. Il passa son bras sous celui de l'homme de guerre, et, du ton le plus insinuant, il lui dit à voix basse, en l'entraînant sur le pont :

—Senhor Fernando, je suis assez curieux et je désire fort savoir une chose que vous seul pouvez me dire.

— Parlez, mon Père.

— Eh bien! dites-moi si vous vous êtes confessé avant de partir?

— Oh! il y a longtemps que je ne me suis occupé de cela, mon Père.

— Comment! brave comme vous l'êtes, toujours le premier sur la brèche, toujours exposé à être le premier tué, vous voulez paraître devant Dieu avec une conscience ainsi chargée? A quoi pensez-vous donc?

— Mon cher Père, il paraît que je ne suis pas de bonne prise, car je voulus me confesser une fois avant d'aller à l'ennemi, et le vicaire me renvoya sous prétexte que je n'étais pas préparé; je crois qu'il avait peur de moi...

— Eh bien! moi qui n'en ai pas peur, je veux vous confesser, senhor Fernando; je ne veux pas, si un Turc vous atteint mortellement, qu'il envoie votre âme en enfer.

— Vous ne savez pas à quoi vous vous engagez, mon Père!... L'affaire est trop difficile...

— Pas du tout, senhor; laissez-moi vous préparer à faire une bonne confession, et vous verrez que ce ne sera pas plus difficile pour vous que pour tant d'autres.

Fernando ne résista plus; il écouta notre apôtre, il se laissa toucher par sa douce et puissante parole, et lui promit de se confesser au mouillage de Coulan, dont on approchait. En y arrivant, François de Xavier descendit à terre avec lui, et le confessa dans une forêt qui bordait le rivage.

— Mon Père, lui dit Fernando, vous m'avez inspiré un tel regret de ma vie de désordres, que vous pouvez m'imposer la plus rigoureuse pénitence; je vous promets de faire tout ce que vous voudrez en expiation de mes péchés.

Le saint apôtre lui imposa seulement la récitation d'un *Pater* et d'un *Ave*. Grand fut l'étonnement de Fernando :

— Eh quoi! mon Père, un *Pater* et un *Ave* pour cette confession de soldat? Et que voulez-vous donc que je devienne, après avoir tant offensé Dieu, si je ne fais une pénitence aussi proportionnée que possible?

— La miséricorde de Dieu est infinie, mon ami, ayez confiance; quant à sa justice, nous l'apaiserons, j'espère, lui répondit Xavier avec l'ineffable douceur qui le faisait tant aimer.

Puis il s'enfonce dans la forêt, pendant que Fernando accomplit sa pénitence, et là, comme à Cranganor, il se déchire vivement avec la discipline

qu'il portait toujours sur lui. Fernando l'entend et devine sa pensée; il court à lui, arrache la discipline de ses mains, se dépouille lui-même jusqu'à la ceinture et se frappe jusqu'au sang, car il a vu couler le sang du saint Père.

— Mon Père, mon cher Père, c'est moi qui ai péché, et c'est vous que vous punissez! lui dit-il avec larmes.

François de Xavier l'embrassa plusieurs fois, heureux de le voir dans une disposition dont il prévoyait la persévérance.

— Je vous avoue maintenant, lui dit-il, que je ne me suis embarqué que pour vous. Je voulais donner votre âme à Dieu, j'ai eu cette consolation, je vous quitte avec l'espérance que vous serez fidèle à la grâce que vous avez reçue. Continuez votre voyage; je retourne à Goa et ne vous oublierai pas devant Notre-Seigneur!

Fernando, après l'expédition d'Aden, entra dans un Ordre religieux où il vécut et mourut saintement.

De retour à Goa, notre saint se livra avec plus d'ardeur que jamais à tous les exercices de la vie spirituelle et à des austérités effrayantes, afin de renouveler ses forces et d'attirer les bénédictions célestes sur la nouvelle conquête qu'il méditait. Toutefois, il ne retrancha rien de ses travaux extérieurs. Toujours dévoré de zèle et toujours infatigable, il reprit les prédications, les confessions, les instructions pour les

enfants et les esclaves, le soin des prisons et des hôpitaux; il semblait se multiplier. Dirigeant tous les intérêts de la Compagnie de Jésus dans les Indes, et l'administration des colléges qu'il y avait fondés, il veillait à tout, il prévoyait tout, il surmontait toutes les difficultés et ne reculait devant aucun obstacle. Chacun se disait qu'il ne pouvait sans miracle suffire à tant et de si pénibles labeurs. Il avait un collége à Goa, un autre à Cranganor; il fallait en établir un troisième à Malacca et un quatrième aux Moluques. Pour cela, il fallait correspondre avec Rome et Lisbonne, en Europe; avec Malacca, distante de Goa, de sept cents lieues, et avec les Moluques qui en sont éloignées de plus de mille. Dans ce siècle, la navigation était loin d'avoir acquis les moyens de rapidité et les chances de sûreté que la science lui a donnés depuis; le travail de la correspondance en était d'autant plus considérable pour le saint apôtre. Si plusieurs bâtiments partaient ensemble, ou à de courts intervalles l'un de l'autre pour ces diverses destinations, il écrivait jusqu'à trois fois les mêmes lettres, afin que si un navire se perdait en mer, l'autre pût y suppléer. Quand on considère les immenses et magnifiques travaux de son admirable apostolat, on ne peut comprendre qu'il ait pu suffire à cette volumineuse correspondance. C'est un prodige des plus étonnants, surtout quand on voit avec quel soin et quel détail il dirigeait par lettres tous les missionnaires dont il était le supérieur, et tous les Pères chargés des colléges qu'il avait

solidement établis à travers tant d'obstacles et de difficultés.

Toutes ces occupations ne l'empêchaient pas de consacrer chaque jour, après le dîner, deux heures entières à l'oraison. Il se retirait dans le clocher, afin de n'être point dérangé, et un jeune séminariste du collége, nommé André, avait la charge de l'avertir lorsque les deux heures étaient expirées; sans cela, notre saint s'oubliait en Dieu.

Un jour, André va l'avertir avec d'autant plus d'exactitude, que le vice-roi lui avait donné rendez-vous; mais François de Xavier n'entend pas; il est assis sur un banc de bois, ses mains sont croisées sur sa poitrine, ses yeux sont fixés vers le ciel, il est immobile : André le contemple un instant avec admiration; jamais il n'avait rien vu de comparable à cette belle et extatique figure. Des larmes s'échappent de ses yeux, il voudrait demeurer là, à genoux devant ce *saïnt Père* qui lui semble une vision céleste; mais le Père de Xavier est attendu par le vice-roi, et lui a donné l'ordre d'interrompre cette contemplation, il faut qu'il obéisse.

— Mon Père! reprend-il enfin, mon Père! vous devez aller chez le vice-roi qui vous attend.

François de Xavier ne bouge pas; ses yeux restent dans la même fixité, dans la même expression de béatitude ; son corps seul touche à la terre, toute son âme est perdue en Dieu! André n'ose plus insister, il se retire respectueusement, pénétré de vénération.

Deux heures après, il retourne auprès du saint apôtre, rien n'est changé ni dans son attitude ni dans son regard. André se croit obligé cette fois de le forcer en quelque sorte à revenir à la terre, et, après l'avoir appelé en vain plusieurs fois, il se permet de prendre son bras et de le secouer assez fortement :

— Comment, lui dit doucement le Père de Xavier, il y a déjà deux heures ?

— Il y en a quatre, mon Père.

— Allons donc tout de suite chez le vice-roi.

Il sort à l'instant emmenant André avec lui, mais à la porte du collége il est ravi de nouveau, et, forcé de rentrer, il lui dit :

— Dieu veut que cette journée soit pour lui seul ; nous irons demain chez le vice-roi.

Nous avons vu, dans le cours de cette histoire, que ces ravissements se renouvelaient souvent pour l'illustre apôtre des Indes, et que les plus violentes tempêtes et les cris de désespoir des passagers ne pouvaient le distraire, même un seul instant, de ses communications avec Dieu. Les marins avaient coutume de dire :

« Il faudra bien que la tourmente cesse, le Père Francisco est avec Dieu ! »

Pendant ce séjour à Goa, notre saint se retirait fréquemment dans un petit oratoire placé au fond du jardin du collége, et là, Dieu l'inondait de telles délices, que souvent on l'entendit le supplier de modérer ses faveurs :

« C'est assez ! Seigneur, c'est assez ! s'écriait-il. »

Et il entr'ouvrait sa soutane, il sortait de l'oratoire, se promenait dans le jardin, et cherchait à donner de l'air à sa poitrine brûlée par le feu divin qui le remplissait ! Il se croyait seul, ou plutôt il avait oublié la terre au point de ne pas penser qu'on pût le voir ainsi, et il laissait échapper de son cœur ce cri d'amour qui lui était habituel et qu'il répétait même pendant son court sommeil :

« O Jésus ! l'amour de mon cœur ! »

Le grand Xavier, nous l'avons dit, voulait conquérir le Japon, il voulait conquérir la Chine, il aurait voulu conquérir le monde entier pour le donner à l'Église de Jésus-Christ, et il éprouvait le besoin d'être sans cesse avec Dieu pour puiser à pleines mains, dans les trésors de sa miséricorde, toutes les bénédictions qu'il désirait sur ses magnifiques entreprises. Il avait également besoin d'être sans cesse avec lui afin de lui témoigner son ardent amour et son immense reconnaissance pour les faveurs si extraordinaires dont il était comblé. Aussi, la journée lui paraissant insuffisante, le soir, quand venait pour tous l'heure du repos, François de Xavier qui ne voulait plus d'autre repos que celui du ciel, et à qui Dieu donnait des forces surhumaines, sortait furtivement de sa cellule, descendait à l'église, et là, s'oubliait quelquefois jusqu'au jour. D'autres fois il arrivait que, Dieu permettant à la nature de réclamer ses droits, un impérieux besoin de sommeil s'emparait du saint apôtre; souvent il se retirait tristement, déplorant sa fai-

blesse ; mais, souvent aussi, il ne pouvait se résigner à s'éloigner de la sainte humanité du divin Sauveur. Alors, avec l'amour et l'abandon de l'enfant bien-aimé qui s'endort dans les bras maternels, il se laissait aller au repos sur les degrés de l'autel et le plus près possible de Celui qu'il aimait. Après quelques instants de sommeil il reprenait son oraison et, plusieurs fois, le matin, les Pères qui entraient dans l'église le trouvaient en extase, le visage lumineux, le corps élevé au-dessus du sol et se soutenant, par une vertu divine, à une grande élévation. Toujours il distribuait la sainte communion en fléchissant les genoux, et souvent on le vit communier ainsi les fidèles, les genoux ployés, mais ne touchant pas la terre ; il était même assez élevé pour que le prodige ne pût être contesté par aucun des assistants ; alors son visage rayonnait d'une lumière éblouissante. Ce double prodige fut constaté plusieurs fois à Goa.

On comprend l'empressement de chacun pour assister à la messe du *saint Père*, et la consolation qu'on goûtait à communier de sa main ; on comprend la confiance et l'amour qu'il inspirait ; son arrivée était toujours une fête, son départ était toujours un deuil.

Un jour, on le voit paraître à l'entrée d'une rue au moment où chacun prenait la fuite en présence d'un éléphant emporté et furieux :

— Mon Dieu ! le *saint Père !* s'écria-t-on de tous les points à la fois ; sauvez le *saint Père !* Père Francisco ! prenez donc garde !... mon Père ! saint Père !...

L'éléphant est déjà loin, le Père bien-aimé est entouré, questionné, pressé avec l'anxiété du cœur effrayé... Il ne comprend pas :

— Comment! mon Père, il ne vous a pas fait de mal?

— Qui donc, mes enfants?

— L'éléphant!

— L'éléphant? je n'ai pas vu d'éléphant.

— Est-il possible? Quel miracle, mon Père! Il allait sur vous, Antonio et Rafaëlo couraient vous sauver au risque de se faire tuer, quand il s'est jeté entre vous et eux, et il s'est enfui par là...

— Je ne l'ai pas vu et il ne m'a fait aucun mal, reprit l'humble Père.

Et il accompagna ces paroles d'un si doux regard, que tous ceux qui l'entouraient se disaient lorsqu'il se fut éloigné :

— Comme son regard d'ange nous remerciait de notre inquiétude! Comme on voit qu'il sait bien que nous l'aimons, ce saint Père!

Cependant, don Joam de Castro, qui était venu rejoindre notre saint à Goa, comme ils en étaient convenus, dépérissait chaque jour et se préparait sous sa direction à une mort qu'il prévoyait très-prochaine. Il avait remis l'administration de la province entre les mains d'un de ses ministres, don Garcia de Sà, en attendant l'arrivée de don Joam de Mascarenhas, le nouveau vice-roi, et ne s'occupait plus que de

ses intérêts spirituels et ne recevait que le Père de Xavier. Bientôt il lui donna la consolation de mourir dans ses bras avec les sentiments d'une si vive foi et d'une si douce confiance en Dieu, que François de Xavier disait à ce sujet :

— J'ai eu la consolation de voir mourir un grand de la terre comme meurent les saints religieux.

Libre désormais de quitter Goa, où le vice-roi ne le retenait plus, l'illustre apôtre allait s'embarquer pour le cap Comorin, afin de revoir ses chers Palawars une fois encore avant de partir pour le Japon; mais en ce moment arriva un vaisseau portugais d'où débarquèrent cinq missionnaires de sa Compagnie venant d'Europe. Ce renfort d'ouvriers évangéliques remplit son cœur d'une grande joie, et lui fit retarder son voyage sur les côtes de la Pêcherie. Il fit prêcher de suite le Père Gaspardo Barzée, qu'il savait être célèbre en Europe par son éloquence, et dont tout l'équipage, avec lequel il arrivait, lui faisait l'éloge le plus complet. Après l'avoir entendu, il le destina au poste qui demandait le plus de talent. L'arrivée des Pères ne fut pas la seule joie qui consola notre saint. Plusieurs gentilshommes portugais, passagers sur le bâtiment qui venait de porter les missionnaires, profondément impressionnés par l'exemple de leurs vertus et par l'éloquente parole du Père Barzée, vinrent supplier Xavier de les recevoir dans la Compagnie de Jésus. Le capitaine du vaisseau et le gouverneur d'une des plus importantes places étaient au nombre des aspi-

rants. Notre saint les reçut avec bonheur dans le collége; il chargea un des Pères de leur faire faire les *exercices spirituels* de saint Ignace; il remercia Dieu de toutes ces consolations, et il s'embarqua le 2 septembre pour le cap Comorin.

Les chrétiens des côtes étaient toujours persécutés par les Badages; François de Xavier les consola, les fortifia et encouragea les missionnaires chargés de ces chrétientés, et qui se voyaient si souvent exposés à la mort. Après cette laborieuse tournée, il se remit en mer, le 22 octobre, et se rendit à Cochin, d'où il écrivit à saint Ignace et au Père Simon Rodriguez, les conjurant l'un et l'autre d'envoyer des ouvriers pour cultiver ses chères et nombreuses chrétientés des Indes qui se multipliaient si rapidement. Il écrivit au roi de Portugal pour lui demander d'employer des mesures propres à faire cesser les exactions dont les officiers royaux accablaient les chrétiens de la Pêcherie; et ayant obtenu que l'évêque de Goa envoyât don Joam de Villa de Conde, son vicaire général, porter au pied du trône les plaintes de son âme, il rédigea le plan du mémoire qui devait être présenté au souverain, et que sa lettre appuyait et recommandait à l'attention du monarque. Notre saint joignit à ce plan, et sur la même feuille, des recommandations adressées au vicaire général et relatives à la mission qu'il allait remplir en Portugal[1].

1. Ces instructions, écrites et signées de la main de l'illustre Xavier, ne portent point de date; mais la lettre au roi étant du

Le saint apôtre passa deux mois à Cochin, travaillant sans relâche, ne prenant pas un seul instant de repos, passant une grande partie de la nuit en oraison, et, comme toujours, se nourrissant à peine.

De Cochin, il se rendit à Baçaïm et demanda à don Garcia de Sà une lettre pour le gouverneur de Malacca, afin qu'il lui facilitât le passage au Japon; puis il revint à Goa, et prit ses mesures pour le voyage après lequel il soupirait si ardemment.

La ville d'Ormuz, habitée par des peuples de tous les pays et de toutes les religions, avait besoin d'un missionnaire aussi savant que vertueux. Xavier n'envoyait d'ordinaire les Pères de la Compagnie que dans les lieux évangélisés d'abord par lui-même, et dont il connaissait les dispositions et les ressources pour le succès de la religion; mais ne pouvant aller à Ormuz, sans remettre à l'année suivante son voyage au Japon, il désigna le Père Barzée pour cette difficile mission, et lui adjoignit le frère Ramon Pereira, qui n'était pas encore prêtre. Il envoya les Pères Lancilotti à Coulan, Gonzalez à Baçaïm, et Cypriano à Socotora; enfin, il nomma Paul de Camerini supérieur général de la Compagnie dans les Indes, en son absence, et Antonio Gomez recteur du collége de Goa. Il donna à Gaspardo Barzée des instructions écrites si remarquables, que nous ne pouvons les omettre ici; elles font trop bien apprécier toute la sagesse, toute la

20 janvier 1540 indique la date approximative de ce précieux autographe conservé à la maison professe de Paris.

prudence de notre saint, en même temps que la profonde et patiente étude qu'il avait faite du cœur humain et des pays qu'il avait si rapidement parcourus. Il fallait un tel génie pour arriver si promptement à de tels résultats.

Nous avons abrégé les instructions qui font le sujet de la section suivante, en raison de leur grande étendue. On les trouve complètes dans le deuxième volume des admirables lettres de notre saint.

V

Instructions de saint François de Xavier au Père Gaspard Barzée partant pour la mission d'Ormuz.

Goa, 1549.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient avec vous ! Ainsi soit-il.

« Ma tendresse pour vous ne vous laissera pas partir pour l'importante mission d'Ormuz, sans vous donner des instructions que je crois d'une grande utilité pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et votre avancement spirituel.

« Votre soin principal doit être celui de votre propre perfection. Acquittez-vous d'abord de ce que

vous devez à Dieu et à votre conscience; c'est le plus sûr moyen de faire beaucoup de fruit dans les âmes.

« Attachez-vous à l'exercice des plus humbles fonctions de votre ministère, afin d'avancer davantage dans l'humilité. Enseignez vous-même le catéchisme aux enfants des Portugais, à leurs esclaves et aux enfants indigènes; ne vous déchargez de ce soin sur personne. Faites-leur répéter, mot à mot, les prières que tout chrétien doit savoir par cœur; vous vous exercerez ainsi à la patience; vous édifierez le prochain, et l'estime que vous attirera votre modestie vous fera juger plus propre à enseigner, à tous, les mystères de la religion chrétienne.

« Visitez les pauvres et les malades dans les hôpitaux; exhortez-les à recourir au sacrement de Pénitence qui efface les péchés, et à celui de l'Eucharistie qui est un préservatif contre les rechutes. Lorsqu'ils voudront se confesser, entendez leur confession sans retard si vous le pouvez. Après les soins donnés à l'âme, soignez le corps; recommandez ces pauvres malheureux aux administrateurs, et tâchez de leur procurer d'ailleurs tous les secours, tous les adoucissements possibles.

« Visitez les prisonniers, engagez-les à faire une confession générale; plus que d'autres ils ont besoin d'être pressés là-dessus, car on en trouve peu parmi eux qui aient jamais fait une confession exacte. Priez les confrères de la Miséricorde de s'employer auprès

des magistrats, afin d'obtenir leur élargissement et d'aider les plus pauvres.

« Servez, autant que vous le pourrez, la confrérie de la Miséricorde, et travaillez à la développer. Vous rencontrerez de riches négociants qui, après s'être confessés, auront à restituer du bien mal acquis, et vous confieront l'argent destiné à cette restitution, ne sachant plus à qui elle est due. Versez la somme tout entière dans les mains du trésorier de la Miséricorde, afin de n'être point trompé dans l'usage que vous en ferez ; car souvent des personnes qui vous paraîtraient mériter cette aumône par la misère qu'elles vous accuseraient, ne seraient que des imposteurs qui ne surprendraient pas ainsi la bonne foi des confrères de la Miséricorde, dont la principale application est de distinguer les véritables pauvres de ceux qui n'en ont que l'apparence. Vous en serez d'ailleurs plus libre pour l'exercice de votre ministère tout dévoué à la conversion des âmes, car la distribution des aumônes prend beaucoup de temps et donne beaucoup de distractions et d'embarras. Enfin, par ce moyen, vous préviendrez les plaintes et les soupçons de ceux qui, disposés à de mauvaises interprétations, penseraient peut-être que, sous prétexte d'acquitter les dettes de vos pénitents, vous détournez à votre usage une partie de l'argent qui vous a été confié.

« Agissez avec les personnes du monde qui se diront vos amis, ou avec lesquelles vous aurez des relations habituelles, comme si elles devaient un jour devenir

vos ennemis. De cette manière vous ne ferez et ne direz jamais rien qu'on puisse tourner contre vous dans un moment de colère. On est obligé de prendre ces précautions avec les enfants du siècle qui, en général, observent les enfants de lumière avec défiance et malignité.

« N'ayez pas moins de circonspection pour tout ce qui regarde votre avancement spirituel. Tenez pour certain que vous ferez de grands progrès dans le mépris de vous-même et dans l'union avec Dieu, si vous réglez toutes vos paroles et toutes vos actions selon la prudence. L'examen particulier vous y aidera beaucoup; ne manquez jamais de le faire deux fois par jour, ou tout au moins une fois, suivant notre méthode, quelles que soient vos occupations.

« La prédication est un bien général; de toutes les fonctions du ministère évangélique, c'est celle dont on retire le plus de fruit. Prêchez donc le plus souvent que vous le pourrez; mais gardez-vous d'avancer des propositions douteuses; ne prenez pour sujet de vos sermons que des vérités certaines, claires et qui amènent d'elles-mêmes à la réforme des mœurs. Faites ressortir la majesté infinie de Dieu, et l'énormité du péché qui l'outrage. Imprimez dans les esprits la crainte de la redoutable sentence qui sera fulminée contre les réprouvés au jour du dernier jugement. Représentez, avec toutes les ressources de l'éloquence, les supplices éternels auxquels ils seront condamnés. Enfin, parlez de la mort, et de la mort subite, à ceux

qui vivent dans l'indifférence et l'oubli de leur salut, avec une conscience chargée de crimes. A toutes ces considérations, ajoutez celle de la Passion et de la mort du Sauveur des hommes, mais faites-le d'une manière touchante, pathétique, propre à exciter dans les cœurs une vive douleur des péchés commis, et à les émouvoir jusqu'aux larmes. Voilà ce que je souhaite que vous vous proposiez en prêchant.

« N'avertissez jamais en public les magistrats, les principaux officiers dont la conduite vous paraît blâmable. S'ils viennent se confesser à vous, faites-leur vos observations dans le secret du tribunal de la pénitence, et, dans le cas contraire, allez leur faire une visite et parlez-leur en particulier. Ils sont d'ordinaire fiers et délicats : un avertissement public, au lieu de leur être utile, les rendrait furieux et intraitables, comme le taureau piqué par le taon. Mais ne donnez ces sortes d'avis qu'après avoir gagné la confiance et l'affection de ceux que vous aurez à reprendre, et employez la douceur ou la force, selon le degré d'influence que vous aurez pu acquérir. Tempérez toujours vos observations par la douceur de la voix, la bienveillance du regard, le choix des expressions, et qu'un sourire aimable accompagne vos paroles; du reste, protestez qu'un sentiment de tendre charité est le seul qui vous inspire. Et si vous voyez que, malgré ces protestations, vous avez froissé leur susceptibilité, embrassez-les, pressez-les dans vos bras, témoignez-leur le plus vif intérêt. La réprimande est fâcheuse

et amère par elle-même ; si elle est accompagnée de paroles dures et d'un visage sévère, des hommes habitués à la flatterie la rejetteront et s'emporteront contre le censeur de leur conduite.

« Pour la confession, dans ces contrées de l'Orient où la liberté de pécher est très-grande et l'usage de la pénitence très-rare, voici la méthode que je crois la meilleure : quand un pécheur, habitué au vice depuis longtemps, voudra se confesser à vous, engagez-le à prendre deux ou trois jours pour examiner sérieusement sa conscience, en repassant sur toute sa vie depuis son enfance, et faites-lui écrire ses péchés pour aider sa mémoire. Il ne faudra pas toujours l'absoudre après cette confession ; quand vous le pourrez, il faudra le faire éloigner du monde pendant deux ou trois jours, et l'exciter à la douleur de ses péchés et à l'amour de Dieu, afin de lui rendre plus utile l'absolution sacramentelle. Pendant cette courte retraite, vous l'enseignerez à méditer ; vous lui ferez faire quelques *exercices* de la première semaine ; vous lui conseillerez quelque mortification corporelle, comme le jeûne ou la discipline, pour s'aider à concevoir un plus grand regret de ses péchés. Et si le pénitent s'est enrichi par des voies injustes, s'il a flétri la réputation de son prochain, faites-lui restituer le bien mal acquis, et réparer le tort fait à l'honneur de ses frères ; et s'il est engagé dans des occasions de péché, qu'il les quitte et s'en éloigne. Il doit faire tout cela pen-

dant la retraite; c'est le temps le plus propre à exiger des pécheurs ces devoirs aussi difficiles qu'indispensables. Si vous vous contentiez de ses promesses, la ferveur passée, vous auriez la douleur de le voir retomber dans le précipice dont vous ne l'auriez pas suffisamment éloigné.

« Prenez garde de rebuter, par une sévérité précipitée, ceux qui ont commencé à vous découvrir les plaies de leur âme. Quelque grands que soient leurs crimes, écoutez-les avec patience et douceur; venez-leur en aide, soulagez leur honte en leur témoignant une grande compassion, et ne paraissez étonné d'aucun de leurs aveux, quelque énormes qu'ils soient. Persuadez-les, au contraire, que vous avez eu souvent l'occasion d'entendre ces sortes de confessions, et afin qu'ils ne désespèrent pas du pardon de leurs péchés, parlez-leur des miséricordes infinies de Dieu; dites-leur que, par sa grâce, vous avez le pouvoir de guérir toutes les plaies mortelles de l'âme; encouragez-les enfin par tous les moyens en votre pouvoir. Vous en trouverez quelquefois dont la langue est liée par la honte. Dans ces occasions, nous devons briser ce lien, et, pour cela, aller, s'il le faut, jusqu'à leur découvrir les faiblesses de notre vie passée; cette confidence ouvrira leur cœur et amènera des aveux complets. Ah! que pourrait refuser une véritable et ardente charité pour sauver des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ! Mais quand, comment et

jusqu'à quel point ce moyen doit-il être employé? C'est ce que la prudence, l'expérience, l'esprit de Dieu, vous inspireront au moment même.

« Vous rencontrerez des chrétiens qui ne croient pas à la présence réelle de Jésus-Christ dans le très-saint sacrement de l'autel. Cette incrédulité vient de leur éloignement des sacrements, ou de leur contact habituel avec les païens, les mahométans et les hérétiques ; souvent, par le scandale que donnent d'autres chrétiens, et, je le dis avec autant de regret que de honte, par des prêtres dont la vie déshonore le ministère ! Le peuple les voyant monter à l'autel sans préparation et sans respect, suppose qu'ils n'ont pas foi eux-mêmes dans la présence de Jésus-Christ au sacrifice de la messe. Faites en sorte que ces chrétiens vous exposent franchement tous leurs doutes ; prouvez-leur ensuite la vérité de la présence réelle de Jésus-Christ, et tâchez de leur faire comprendre que le moyen le plus sûr d'être éclairés et de sortir de l'abîme de leurs vices et de leurs erreurs, est de faire une bonne confession générale et de s'approcher du divin sacrement de l'autel. Vous les amènerez ensuite facilement à y recourir souvent avec les dispositions requises.

« Ne pensez pas que tout soit fini quand le pénitent a fait une confession à laquelle il s'est pourtant préparé. Il faut encore creuser dans sa conscience et en retirer ce qu'il n'a pas vu. Interrogez tous ces marchands sur l'origine de leur fortune, sur la manière dont

ils ont opéré leurs échanges, sur la nature de leurs livraisons, sur leurs contrats de vente et de prêt, et vous trouverez l'usure partout; vous reconnaîtrez que la plus grande partie de leur fortune est injustement acquise. Ils ont presque tous une telle habitude de ce genre de fraude et de rapine, qu'ils n'en ont point de scrupule, ou en ont si peu, qu'ils ne s'en préoccupent pas. Insistez sur ce point à l'égard des gouverneurs, des trésoriers, des receveurs, de tous les officiers des finances. Lorsqu'ils se présenteront à vous, au saint tribunal, interrogez-les sur les moyens qui les enrichissent si promptement; sachez par quel secret leurs charges leur procurent de si grands revenus. S'ils font difficulté de l'avouer, insistez doucement de toutes les manières afin de les faire parler malgré eux, et vous découvrirez les pratiques secrètes par lesquelles les gens d'affaires détournent à leur profit ce qui devrait être employé pour l'utilité publique. Ils achètent les marchandises avec les deniers du roi et les revendent pour leur compte personnel; ils enlèvent tout sur le port, il forcent le peuple à acheter au prix qu'ils ont fixé, et ce prix est toujours excessif. Quelquefois ils font attendre et languir dans le besoin ceux à qui le trésor est redevable, et ils les obligent de composer avec eux et de leur laisser une partie de la somme qui leur est due; et ce vol manifeste, ce hideux brigandage, ils le décorent du nom d'industrie. Ce n'est que par le moyen que je vous signale que vous parviendrez à savoir ce qu'ils doivent resti-

tuer au prochain pour se réconcilier avec Dieu; car si vous leur demandez en général s'ils ont fait du tort au prochain, ils vous répondront que leur mémoire ne leur reproche rien à cet égard. L'usage leur tenant lieu de loi, ils se persuadent que ce qu'ils voient faire tous les jours ils peuvent le faire sans crime, comme si la coutume pouvait autoriser ce qui, de soi-même, est criminel et vicieux. Vous ne reconnaîtrez jamais un tel droit, et vous déclarerez à ces pécheurs que, pour mettre leur conscience en sûreté, ils doivent commencer par se défaire de leur bien mal acquis.

« Dès votre arrivée à Ormuz, allez vous présenter au grand vicaire, mettez-vous à genoux devant lui, baisez humblement ses mains. Vous ne prêcherez point, vous n'exercerez aucune des fonctions de notre Institut sans lui en avoir demandé la permission ; vous lui obéirez en tout. N'ayez jamais de difficulté avec lui pour quelque chose que ce soit ; tâchez, au contraire, de lui être agréable par vos services et de gagner son amitié par votre déférence et votre disposition à lui céder toujours; amenez-le à désirer de faire les *exercices spirituels*, et faites-lui faire au moins ceux de la première semaine. Tâchez d'y amener aussi les autres prêtres, et si vous ne pouvez obtenir qu'ils fassent la retraite d'un mois, suivant notre coutume, engagez-les à la faire de quelques jours, et ne manquez pas de les visiter chaque jour pendant ce temps-là, et de leur développer vous-même les sujets des méditations.

« Témoignez au gouverneur le respect et la soumis-

sion due à sa dignité; ne vous mettez pas mal avec lui sous aucun prétexte, manquât-il à son devoir d'une manière grave. Attendez d'avoir acquis sa confiance et sa bienveillance par votre conduite et vos relations avec lui; alors, allez le voir sans crainte, témoignez-lui l'intérêt que vous attachez à son salut, et déclarez-lui, avec douceur et modestie, le chagrin que vous cause le danger auquel il expose son âme et sa réputation. Faites-lui connaître l'opinion des peuples, la possibilité de la faire arriver au pied du trône, et l'avantage qu'il y aurait pour lui à satisfaire au plus tôt le public; mais n'entreprenez cela qu'autant que vous serez sûr d'être écouté. Ne vous chargez jamais de lui porter les plaintes des particuliers; refusez-le absolument. Excusez-vous sur vos fonctions évangéliques qui ne vous permettent pas d'attendre des journées entières le moment d'une audience toujours difficile à obtenir. Ajoutez qu'eussiez-vous le temps de faire votre cour, et toutes les portes du palais fussent-elles ouvertes pour vous, à toute heure, vous auriez peu de succès dans vos démarches, si le gouverneur est tel qu'on le peint; s'il n'est touché ni de la crainte de Dieu ni du cri de sa conscience il ferait peu de cas de vos avis.

« Après les travaux ordinaires et indispensables pour les chrétiens, employez tous les moments qui vous resteront à la conversion des infidèles. Donnez toujours la préférence aux travaux dont le fruit s'étend plus loin. N'omettez jamais une prédication pour

une confession ; ne laissez pas le catéchisme, qui doit se faire tous les jours à heure fixe, pour une visite particulière ou autre bonne œuvre. Une heure avant le catéchisme, ne négligez pas de parcourir la ville avec votre compagnon, et d'inviter tout le monde, à haute voix, à venir entendre l'explication de la doctrine chrétienne.

« Vous écrirez de temps en temps au collége de Goa pour rendre compte de vos travaux, de la manière dont vous exercez les fonctions évangéliques, du fruit que vous en avez retiré jusque-là, et pour consulter sur les meilleurs moyens d'avancer la gloire de Dieu. Que vos lettres soient exactes, afin que nos Pères de Goa puissent les envoyer en Europe comme des preuves authentiques de nos travaux dans l'Orient, et des bénédictions que Dieu daigne répandre sur les efforts de notre petite Compagnie. Qu'il ne se glisse rien dans ces lettres dont personne ait lieu de s'offenser; rien qui ne paraisse vraisemblable, et qui ne porte à louer Dieu et à le servir.

« A votre arrivée à Ormuz, voyez les habitants notables dont on vous dira le plus de bien, et qui seront le mieux instruits des mœurs et des usages du pays. Informez-vous auprès d'eux des vices dominants et des fraudes les plus généralement pratiquées dans le commerce, afin de vous préparer à éclairer les consciences à cet égard, soit au tribunal de la pénitence, soit dans les relations extérieures.

« Toutes les nuits vous parcourrez les rues de la

ville, en recommandant à haute voix de prier pour les morts, et pour les vivants qui sont en état de péché mortel. Vous conformerez le ton de votre voix à la recommandation que vous ferez.

« Ayez, en tout temps, le visage serein, la physionomie gaie, le regard doux et bienveillant, l'humeur agréable. Ne laissez jamais paraître ni tristesse, ni impatience; vous éloigneriez ceux qui se sentiraient portés à vous ouvrir leur cœur. Parlez toujours avec douceur, soyez toujours aimable, même lorsque vous reprenez quelqu'un; votre charité doit témoigner que la faute vous déplaît, mais non celui qui l'a commise.

« Les dimanches et fêtes, vous prêcherez, vers deux heures après midi, dans l'église de la Miséricorde, ou dans une des principales églises de la ville, après avoir envoyé Ramon Pereira parcourir les rues, avec une clochette, pour inviter le peuple à venir au sermon, à moins que vous ne préfériez aller faire vous-même cette invitation. Vous porterez à l'église l'*explication du symbole des apôtres* et le *règlement de vie* que j'ai rédigés. Vous donnerez une copie de ce *règlement* à ceux dont vous entendrez la confession, et vous leur imposerez, pour pénitence, la pratique de ce qui y est contenu, pendant quelques jours. Ils s'accoutumeront ainsi à une vie chrétienne, et feront bientôt d'eux-mêmes, habituellement, ce qu'ils n'avaient fait d'abord que par exception et sur l'ordre du confesseur. Mais comme vous n'aurez pas le temps

de faire un assez grand nombre de ces copies, je vous conseille d'en faire faire une en très-gros caractère; vous l'exposerez dans un lieu public, et ceux qui voudront s'en servir pourront la lire ou la copier sans difficulté.

« Il viendra à vous des jeunes gens qui désireront entrer dans notre Compagnie. Examinez-les, et ceux que vous jugerez y être propres, envoyez-les à Goa avec une lettre qui exprime leur désir et vos observations sur leurs talents. Vous pourrez, si vous le préférez, les retenir auprès de vous; dans ce dernier cas, après leur avoir fait faire, pendant un mois, les *exercices spirituels*, vous les éprouverez de manière à édifier le peuple sans les rendre ridicules eux-mêmes. Ainsi, ordonnez-leur de servir les malades dans les hôpitaux et de leur rendre les services les plus abjects, les plus rebutants. Faites-leur visiter les prisonniers, et qu'ils apprennent à les consoler. Enfin, exercez vos novices dans toutes les pratiques de l'humilité et de la mortification; mais ne souffrez pas qu'ils paraissent en public sous des vêtements ridicules qui attirent les moqueries du peuple. Je dis, bien loin de le commander, *ne le souffrez pas*. N'engagez pas indifféremment tous les novices aux épreuves que la nature abhorre le plus; examinez la force de chacun, et proportionnez les mortifications au tempérament, à l'éducation, à l'avancement spirituel, de manière à ce que vous puissiez espérer que l'é-

preuve ne sera pas inutile, et qu'elle fructifiera selon la mesure de grâce qui leur sera donnée.

« Si celui qui dirige les novices néglige ces ménagements, il arrivera que ceux qui auraient pu faire de grands progrès dans la vertu, s'ils eussent été conduits prudemment, perdront courage et retourneront en arrière. D'ailleurs, ces épreuves, trop fortes pour des âmes qui commencent, éloignent les cœurs du maître des novices, et lui font perdre la confiance de ses disciples. Celui qui forme les jeunes gens à la vie religieuse doit employer tous les moyens de gagner leur confiance, afin que, s'ouvrant à lui avec candeur et simplicité, ils lui découvrent leurs inclinations et les tentations qui les assiégent. Si les novices n'ont cette ouverture de cœur, ils ne se dégageront jamais des piéges du démon, ils n'arriveront jamais à la perfection religieuse. Ces premières semences du mal germent et se développent par le silence; insensiblement le novice se dégoûte, il se fatigue de la discipline religieuse, il finit par secouer le joug de Jésus-Christ, et il retourne au monde et souvent à tous ses désordres.

« Parmi les novices, les uns seront portés à la vaine gloire, d'autres au plaisir des sens ou à d'autres vices. La meilleure manière de les guérir est de leur faire composer des discours contre ces vices; vous leur ferez chercher tous les motifs et tous les moyens de les combattre et de les détruire, et vous leur ferez

prêcher ces discours au peuple, dans l'église ou dans l'hôpital, aux convalescents, ou ailleurs. Il y a lieu d'espérer que cette étude et cette application leur seront plus utiles qu'à leurs auditeurs. Ils prendront pour eux-mêmes les remèdes qu'ils auront indiqués aux autres, et ne voudront pas rester dans la voie d'où ils auront cherché à éloigner leurs frères.

« Vous userez, à proportion, de la même industrie pour les pécheurs qui ne peuvent se décider à s'éloigner des occasions du péché, ni à restituer le bien d'autrui. Quand vous aurez gagné leur bienveillance, conseillez-leur de se dire à eux-mêmes ce qu'ils diraient à leurs amis en pareil cas, et engagez-les à chercher tous les motifs qui peuvent appuyer la condamnation de leurs délais ou de leur résistance.

« Avant de parler de la grande affaire du salut, assurez-vous de la disposition d'esprit de celui que vous voulez sauver. Tâchez de découvrir s'il est calme ou agité par une passion violente; s'il se perd volontairement, ou s'il est assez droit pour reconnaître la vérité lorsqu'on la lui présentera; s'il est entraîné au mal par la violence de la tentation ou par sa mauvaise nature; s'il est docile, de manière à espérer qu'il profitera d'un bon conseil, ou s'il est d'une humeur difficile et peu traitable. Tout cela doit être examiné, afin de parler à chacun d'après la disposition que vous aurez remarquée en lui. Usez de ménagement avec les esprits durs et difficiles; mais ne flattez jamais le

malade; ne dites jamais rien qui puisse affaiblir la vertu du remède, ou en empêcher l'effet.

« En quelque lieu que vous soyez, n'y fussiez-vous qu'en passant, tâchez de savoir, par les habitants les plus honorables, non-seulement quels sont les crimes qui se commettent le plus ordinairement dans la ville et les fraudes les plus usitées dans le commerce, ainsi que je vous l'ai recommandé pour Ormuz, mais encore les inclinations du peuple, les coutumes du pays, la forme du gouvernement, les opinions, tout ce qui touche à la vie civile. Croyez-moi, la connaissance de ces choses est de la plus grande utilité au missionnaire pour remédier promptement aux maladies spirituelles, et être toujours prêt à faire du bien à tous ceux qui se présenteront à vous. Cette connaissance acquise, rien ne vous surprendra, rien ne vous étonnera; vous manierez plus facilement les esprits, vous aurez plus d'autorité sur eux, vous saurez sur quels points vous devez le plus appuyer dans la prédication, et ce que vous devez recommander avec le plus d'instance dans la confession.

« On méprise souvent les avis des religieux, sous prétexte qu'ils ignorent le monde et manquent d'usage; mais lorsqu'on en rencontre un qui sait vivre et qui a l'expérience des choses humaines, on l'admire comme un homme extraordinaire, on s'abandonne à lui, on se fait violence bien volontiers sous sa direction, ses conseils les plus difficiles sont mis en pratique. Tel est le fruit merveilleux de la science

du monde. Vous devez donc maintenant travailler à l'acquérir, avec autant de zèle que vous en aviez autrefois pour apprendre la doctrine des philosophes et des théologiens. Seulement, ce n'est pas dans les manuscrits, ce n'est pas dans les livres imprimés qu'on acquiert cette science; c'est dans les livres vivants, c'est dans les relations avec des personnes sûres et intelligentes. Avec cette science, vous ferez plus de fruit qu'avec tous les raisonnements des docteurs, et toutes les subtilités de l'école.

« Vous prendrez un jour de la semaine pour travailler à réconcilier les ennemis ou ceux qui, divisés par des questions d'intérêt, sont sur le point de plaider. Écoutez les plaintes de chacun, proposez-leur des arrangements, tâchez de leur faire comprendre qu'il y a plus d'avantage à s'accommoder qu'à s'engager dans des procès interminables qui ruinent la conscience, la réputation et la fortune. Les avocats, procureurs et greffiers, que la chicane enrichit, en seront peu satisfaits ; mais faites-leur comprendre à eux-mêmes, qu'en prolongeant ou en provoquant les procès, ils s'exposent à une damnation éternelle. Et si vous pouvez même les engager dans une retraite de quelques jours, faites-le, afin que les *exercices spirituels* les éclairent et changent leurs dispositions.

« N'attendez pas d'être à Ormuz pour prêcher; commencez sur mer, dès que vous serez embarqué. Ne cherchez à faire preuve ni d'érudition ni de mémoire en citant beaucoup de passages des anciens

auteurs; citez peu et choisissez convenablement. Attachez-vous surtout à peindre l'état des âmes livrées au monde et au péché, de manière à ce qu'elles puissent reconnaître dans vos sermons, comme dans un miroir, leurs inquiétudes, leurs artifices, leurs frivoles projets, leurs vaines espérances. Vous leur montrerez l'abîme qu'elles se sont ainsi creusé; vous leur découvririez les piéges qui leur sont tendus par l'esprit du mal; vous leur enseignerez les moyens de les éviter, et vous ajouterez qu'ils ont tout à redouter s'ils s'y laissent prendre. Par là, vous captiverez l'attention; car on se fait toujours écouter quand on parle des intérêts de l'auditeur.

« Évitez les spéculations élevées, les questions embarrassées et controversées; ces choses, au-dessus de la portée des personnes du monde, ne font que du bruit sans résultat pour l'amélioration des consciences. Vous n'attacherez vos auditeurs qu'en les représentant eux-mêmes; mais pour cela, il faut les avoir observés et approfondis; il faut les bien connaître. Étudiez donc ces livres vivants, et vous y trouverez les moyens de vous rendre maître des cœurs et de les diriger ensuite du côté où ils doivent aller.

« Je ne vous défends pas néanmoins de consulter l'Écriture sainte, les Pères de l'Église, les saints canons, les livres de piété, les traités de morale, à Dieu ne plaise! Ils vous fourniront des preuves solides pour établir les vérités chrétiennes, des remèdes sou-

verains contre les tentations, des exemples héroïques de toutes les vertus. Mais tout cela est froid pour les esprits peu disposés à le recevoir, et ils ne peuvent l'être convenablement que par les voies que je vous ai signalées : connaître l'homme par une étude approfondie de lui-même, le peindre fidèlement, et placer le tableau à un jour tel, que chacun puisse s'y reconnaître.

« Puisque le roi a donné l'ordre de fournir à vos besoins, usez de cette libéralité et ne demandez rien qu'à ses ministres. Refusez, même directement, ce que d'autres voudraient vous offrir; vous serez plus sûr de conserver votre liberté apostolique. En ce sens, *qui prend est pris*. Car si nous voyons la nécessité de donner un avis charitable à celui dont nous recevons l'aumône, nous sommes traités avec hauteur, comme si l'aumône que nous en recevons les faisait nos maîtres et leur donnait droit de nous mépriser. Ceci regarde certains pécheurs qui s'empresseront de vous rechercher, se feront honneur d'être de vos amis, et tâcheront de gagner votre amitié par toutes sortes d'attentions. Ne vous y trompez pas, s'ils recherchent votre société, ce n'est nullement dans le but d'en profiter pour l'amendement de leur vie : c'est pour vous fermer la bouche et s'éviter une censure qu'ils méritent. Sans repousser ces hommes-là, soyez en garde contre eux. S'ils vous invitent à leur table, ne leur refusez pas. Ne refusez pas non plus les présents de peu de valeur qui sont en usage

dans les Indes, tels que fruits et eau fraîche[1], qu'on ne peut refuser sans témoigner du mépris; mais déclarez-leur que vous ne les recevrez qu'à la condition qu'ils recevront bien vos conseils, et que si vous allez manger avec eux, ce n'est qu'autant qu'il vous sera permis de les préparer à faire une bonne confession et à s'approcher de la table sainte. Quant aux présents que vous serez forcés de recevoir, envoyez-les de suite aux malades, aux prisonniers, ou à d'autres pauvres. Le peuple en sera édifié et ne pourra vous taxer d'avarice, ni soupçonner votre délicatesse.

« Il me reste à vous parler de la prudence qu'un religieux doit apporter dans ses relations avec les femmes.

« De quelque condition qu'elles soient, vous ne leur parlerez jamais que dans un lieu public, comme l'église. Je ne puis vous permettre de les voir chez elles, hors le cas de nécessité, pour entendre leur confession, et en présence du mari ou de quelque parent ou voisin. Si vous êtes obligé de visiter une veuve ou une fille, faites-vous accompagner d'un homme honorable. Malgré ces précautions, vos visites doivent être rares et absolument nécessaires; car, avec les femmes, il y a toujours plus à perdre qu'à gagner. Leur légèreté donne aux confesseurs plus de travail qu'elle ne rapporte de fruit; aussi, conseillerai-je toujours de

1. Dans ces climats brûlants, il est d'usage d'offrir de l'eau fraîche à boire.

cultiver préférablement les maris. Il y a plus d'avantage à instruire les hommes, dont la nature est plus forte et plus constante. D'ailleurs, la piété des femmes et le bon ordre des familles dépendent très-ordinairement de la vertu des hommes.

« Quand vous serez arrivé à Ormuz, après avoir prudemment considéré l'état des choses, vous verrez où il conviendra que vous demeuriez, soit dans l'hôpital, soit dans la maison de la Miséricorde, ou dans un petit logement qui n'en soit pas éloigné.

« Si je vous appelle au Japon, vous écrirez aussitôt au recteur du collége de Goa par deux ou trois voies différentes, afin qu'il vous remplace par un de nos Pères, capable de consoler la ville d'Ormuz. Enfin, je vous recommande vous-même à vous-même, mon cher Gaspard; surtout, n'oubliez jamais que vous êtes membre de la Compagnie de Jésus!

« Dans les affaires particulières, l'expérience vous fera sentir ce qui sera le plus à la gloire de Dieu; car, en fait de prudence, l'usage est le meilleur maître.

« Souvenez-vous de moi dans vos prières et vos saints sacrifices, et recommandez à ceux que vous dirigerez de prier pour moi le Maître que nous servons.

« Lisez ces instructions toutes les semaines, afin de n'en rien oublier.

« Plaise au Seigneur de vous conduire, de vous garder dans votre voyage, et cependant d'être toujours avec nous!

« François. »

VI

François de Xavier allait ajouter dix-huit cents lieues à la distance immense qui le séparait, depuis sept ans, de ses plus chères, de ses plus saintes affections. Mais, au jour de son sacrifice, il s'était voué à la gloire de Dieu, et *à sa plus grande gloire,* il s'était voué au salut des âmes, il s'était voué à l'immolation continuelle de lui-même, et cela pour toujours. Et depuis ce moment, le généreux apôtre, dévoré du besoin de souffrir pour le Dieu qu'il aimait d'un si ardent amour, était insatiable de privations et de fatigues, de dangers et de travaux.

Ses amis de Goa renouvelèrent, en cette circonstance, les scènes d'opposition et de désolation que nous avons vues à Ternate pour l'empêcher de tenter l'abordage aux îles du More. On lui faisait les plus effrayantes peintures des dangers de la navigation dans ces mers semées d'écueils, surtout dans un moment où les vaisseaux portugais, expulsés de tous les ports de la Chine, et se tenant éloignés de ses eaux, ne pouvaient porter le moindre secours à celui dont le hardi courage affronterait ces périls. Mais l'intrépide Xavier repoussa les sollicitations de l'amitié avec

la même dignité et la même fermeté qu'à Ternate : il demeura inébranlable.

« Les capitaines Jorge Alvarez et Alvarez Vaz ont le courage de s'exposer à ces dangers dans l'intérêt de leur négoce, dit-il à plusieurs de ses amis venus dans le but de le retenir, pourquoi vous persuader que je serai plus malheureux qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent? Pourquoi voulez-vous croire que le vaisseau que je monterai sera pris par les pirates plutôt que les leurs? pourquoi le typhon me serait-il plus nuisible? Vous allez courir tous ces dangers pour un misérable intérêt de commerce, et vous voulez m'empêcher de m'y exposer pour le salut des âmes, pour la gloire de Dieu? Je vous avoue que je suis peiné de votre peu de foi, et que je suis confus d'avoir été prévenu; je suis affligé de voir que les missionnaires ont eu jusqu'ici moins de courage que des marchands. Je vous remercie néanmoins de votre sollicitude; votre amitié me touche, mais je suis forcé de lui résister. La divine Providence m'a toujours protégé, elle m'a toujours secouru, rien n'altérera ma confiance en elle! Ne m'a-t-elle pas déjà préservé de mille dangers sur mer? N'est-ce pas elle encore qui m'a préservé de l'épée des Badages et des poisons de l'île du More? Et vous voudriez me persuader maintenant que je dois m'en défier?

« D'ailleurs, ma mission n'est pas bornée aux Indes; j'y suis venu avec l'intention et le désir de porter la

foi jusqu'aux extrémités de la terre, s'il est possible ! J'irai donc au Japon ! »

Que pouvaient les amis de notre saint ? L'admirer et s'affliger : c'est ce qu'ils firent en priant ardemment pour sa conservation.

« ..... J'entreprends ce voyage avec joie, écrivait le saint apôtre à son bien-aimé Père Ignace ; l'avenir me sourit par les brillantes espérances qu'il me présente pour le succès de mes travaux au milieu de ces peuples. Les Japonais, tous païens, n'ont parmi eux ni juifs, ni mahométans, et ils sont très-curieux des sciences divines et naturelles. . . . .

« . . . . J'irai d'abord me présenter à l'empereur, puis, dans les académies et les universités, et là, j'espère faire triompher l'Évangile ! Paul de Sainte-Foi m'assure que, d'après une tradition de ce pays, les superstitions du Japon sont venues de Cénic, ville située au delà de la Chine et du Cattay[1].

« Lorsque je serai fixé au milieu de ce peuple, je vous instruirai de ses mœurs, de sa littérature, de son gouvernement. Je ferai plus, je donnerai ces détails à l'Université de Paris, afin qu'elle les communique aux autres Universités de l'Europe. J'emmènerai le Père Côme de Torrez et les trois Japonais dont je vous ai parlé.

1. Aujourd'hui le Thibet.

« On compte treize cents lieues[1] de Goa au Japon; il faut passer le détroit de Malacca, doubler ce cap, longer les côtes de la Chine. Je n'ai pas d'expressions pour vous peindre la joie que me donne la pensée de cette entreprise! Je serai exposé aux plus grands dangers que l'Océan puisse offrir : celui des tempêtes, qui sont fréquentes et terribles dans ces parages; celui des écueils, des bancs de sable, des brisants qui sont perfides dans ces mers inconnues, avec des pilotes inexpérimentés; enfin, celui des pirates dont ces dangereuses mers sont infestées. Les périls de cette traversée sont tels, que nos marins se trouvent très-heureux de sauver un navire sur trois.

« Tout cela ne peut que m'animer davantage. Dieu me donne une telle conviction que je planterai la Croix de Jésus-Christ sur ce sol païen, que je ne reculerais pas, les dangers fussent-ils plus grands encore! Vous pouvez juger des motifs de cette conviction, par les mémoires que je vous envoie sur ce pays.

. . . .

« Je pense que vous avez à Rome, et ailleurs, beaucoup de nos religieux qui n'ont de goût ni pour la prédication, ni pour l'enseignement dans les colléges. Ils seraient bien utiles ici pour nos missions, pourvu toutefois qu'ils soient exercés dans la pratique de toutes les vertus, d'une pureté angélique et d'une force de corps et d'esprit capable de suffire à de grands travaux et de supporter de grandes peines.

1. Il y en a plus de dix-sept cents.

« .... Ce n'est pas une petite besogne, je vous assure, que de faire ici des chrétiens et de les maintenir! Il est donc bien essentiel pour nous, qui sommes les enfants de votre cœur, et si éloignés de vous, que vous nous souteniez de la force de vos prières. Vous savez combien il y a de peine à former et à gouverner ceux qui jusqu'alors n'ont connu ni Dieu ni la raison, et qui regardent comme une véritable calamité la nécessité de changer des habitudes criminelles, devenues pour eux une seconde nature!...

« Le séjour en ces climats est très-pénible, soit à cause des chaleurs excessives de l'été, soit à cause des pluies et des orages qui y règnent tout l'hiver. A Socotora, aux Moluques, au cap Comorin, on trouve à peine de quoi vivre; et cependant, les travaux du corps et de l'esprit y sont immenses, incroyables! Il faut toujours combattre, toujours résister avec les Indiens; ajoutez à cela l'extrême difficulté de leurs différentes langues et de leurs nombreux dialectes. Enfin, les dangers pour la vie de l'âme et pour la vie du corps y sont aussi grands qu'ils y sont fréquents. Néanmoins, et pour que tous nos frères en rendent à Dieu d'immortelles actions de grâces, je puis vous assurer que tous ceux de vos enfants qui sont aux Indes sont aimés, et, je dirai même, tendrement chéris de tous les peuples: des païens, des chrétiens, des Portugais, des Indiens, des citoyens, des magistrats et des supérieurs ecclésiastiques. . . . .

. . . .

« Partout où il y a des chrétiens, on jouit de nos travaux. Aux Moluques, on compte quatre de nos ouvriers évangéliques ; à Malacca, deux ; au cap Comorin, six ; à Coulan, deux ; à Baçaïm, deux ; à Socotora, quatre ; et, malgré les énormes distances, tous sont sous la direction d'un seul. Goa est éloigné des Moluques de plus de mille lieues[1] ; Malacca, de cinq cents ; Comorin, de deux cents ; Coulan, de cent vingt-cinq ; Baçaïm, de soixante ; Socotora, de trois cents. Partout où sont nos frères, il y en a un qui a l'autorité sur les autres ; mais ceux qui commandent sont si vertueux et si prudents, que les subordonnés trouvent le bonheur dans l'obéissance.......

« .... Vous feriez une bien bonne œuvre, bien agréable à Dieu, et à nous tous qui sommes en exil si loin de vous, en nous écrivant une lettre d'instructions spirituelles ; une lettre qui serait comme votre testament, par lequel vous lègueriez à vos enfants des Indes les richesses spirituelles que vous avez reçues de Dieu si abondamment. Faites-nous, je vous prie, cette charité, si votre temps peut se prêter à nos désirs !

. . . .

« .... Pour moi, je ne vous demande qu'une grâce, c'est de désigner un de nos Pères pour célébrer, pendant un an, le saint sacrifice à Saint-Pierre

1. Il est probable que saint François de Xavier n'était renseigné sur ces distances qu'approximativement, car elles ont été reconnues depuis beaucoup plus considérables.

in Montorio, où le saint apôtre fut crucifié, et de me faire donner, par un des vôtres, des détails sur la situation de notre Compagnie, le nombre de ses profès et de ses colléges, ses travaux, les fruits qu'elle produit; car j'ai donné ordre de faire passer les lettres venant de Rome, à Malacca, d'où on me les enverra au Japon, par diverses voies, après en avoir fait plusieurs copies.

« O vous, mon vénérable Père, qui êtes vraiment le père de mon âme! c'est à deux genoux que je vous écris, comme si j'étais sous vos yeux; c'est à deux genoux que je vous conjure de presser la divine Majesté, dans toutes vos saintes oraisons, dans toutes vos prières, dans tous vos saints sacrifices, de me faire connaître sa sainte volonté, tant que j'aurai un souffle de vie, et de me donner la force de l'accomplir! Je demande le même secours à tous nos Pères et Frères.

« Votre fils et serviteur en Notre-Seigneur,

« François de Xavier. »

Cette longue lettre, François de Xavier l'avait écrite à genoux; il n'écrivait jamais autrement à saint Ignace. Et c'est avec le cœur plein de cette vive et sainte tendresse pour le *Père de son âme*, son *unique Père dans les entrailles de Jésus-Christ*, que l'héroïque apôtre va mettre dix-huit cents lieues de plus entre

cette chère affection et lui ! Et cela, après avoir calculé que les lettres de Rome ne pourraient lui arriver au Japon qu'à deux ans de leur date!... Mais, nous l'avons vu, la grande âme de Xavier était altérée de travaux, de souffrances, de sacrifices de tout genre, et, il vient de nous le dire lui-même, eût-il dû sacrifier bien davantage encore, il n'aurait pas hésité : la gloire de Dieu l'appelait au Japon ! N'écrivait-il pas au Père Simon Rodriguez :

« Le chrétien préfère la croix au repos. »

Le Père Gaspard Barzée fit voile pour Ormuz dans les premiers jours d'avril 1549. Le Père de Xavier, devant partir huit jours après lui, écrivit, pour la direction du Père Paul de Camerini, des recommandations où l'on retrouve toute la sagesse, toute la prudence, toute la douce et tendre charité de notre saint. Leur peu d'étendue nous permet de les reproduire en entier.

Au Père Paul de Camerini.

Avril 1549.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous! Ainsi soit-il.

« En partant pour le Japon, je viens vous conjurer, par le zèle qui vous anime pour le service de Dieu, et par votre attachement à notre Père Ignace et à la Compagnie de Jésus, mon cher Paul, de conserver, dans vos rapports avec Antonio Gomez, une profonde hu-

milité et une grande circonspection, de manière à vivre avec lui dans une douce paix, et à mériter son amitié en conservant son estime. Agissez de même avec nos Pères dispersés dans les Indes. Bien que je les connaisse assez intimement pour être persuadé qu'ils n'ont pas absolument besoin d'un supérieur pour les diriger dans leur ministère, je dois leur en désigner un à qui ils soient tenus d'obéir, afin qu'ils ne perdent pas le mérite de l'obéissance; d'ailleurs, la règle le veut ainsi. C'est pour m'y conformer que je vous ai nommé supérieur de tous nos Pères et de tous nos novices résidant à Goa ou dans les Indes. Je vous investis de toute autorité sur eux, avec des modifications que je vous indiquerai, comptant sur vos connaissances, votre prudence et votre modestie. Vous exercerez ces pouvoirs jusqu'au moment où une autorité supérieure et légitime vous les retirera dans la forme prescrite par nos statuts.

« Voici maintenant les restrictions que je crois devoir mettre à vos pouvoirs. Écoutez-les :

« J'entends qu'Antonio Gomez exerce une autorité pleine et absolue sur tous les novices portugais ou indigènes qui ne font pas partie du séminaire. Je lui confère la libre administration des revenus et deniers du collége, tant pour les recouvrements à faire que pour les dépenses qu'il jugera convenables.

« Vous n'avez donc aucune inspection sur son administration, vous n'avez aucun compte à lui faire rendre. Vous laisserez également à sa discrétion l'ad-

mission ou le renvoi des élèves portugais ou indiens, n'interposant jamais votre autorité dans aucune de ses décisions. S'il arrive que vous voyiez les choses sous un point de vue différent du sien, faites-lui part de votre manière de voir, donnez-lui des conseils, accompagnez-les même de prières et d'instances; mais n'usez jamais d'autorité, ne la faites jamais sentir dans aucune de vos paroles. C'est à lui seul que je donne le droit de punir les enfants des deux nations. C'est lui seul qui est chargé de la discipline intérieure, de la distribution des offices, de l'admission ou du renvoi des domestiques. J'entends qu'il jouisse, dans l'exercice de ses fonctions, de toute liberté, de toute sécurité, sans avoir à redouter d'interpellation ou de contradiction de la part de qui que ce soit.

« Au nom de l'obéissance que vous avez vouée en toute liberté à notre Père Ignace dont je ne suis que l'organe, je vous en conjure, et ceci est de la plus grande importance, évitez avec soin toute altercation, toute discussion, même toute apparence de froideur avec Antonio Gomez ! Donnez-vous au contraire des témoignages réciproques, et non équivoques, de la plus sincère cordialité, de la plus étroite union, travaillant, chacun de votre côté, et selon vos moyens, à la gloire de Dieu et au bien commun de la Société, de manière à ne donner prétexte à aucun murmure soit au dedans, soit au dehors.

« Lorsque nos Frères, qui sont en mission dans les villes ou bourgs du cap Comorin, — le Père Nicolas à

Coulan, le Frère Cyprien à Méliapour, Melchior Gonzalvo à Baçaïm, Francisco Perez à Méliapour, ou ceux qui sont aux Moluques, Joam Beira et ses compagnons, — lorsqu'ils vous écriront pour solliciter du préteur ou de l'évêque quelques grâces temporelles qui, dans certaines occasions, peuvent leur être de la plus grande nécessité, quittez tout pour vous occuper exclusivement de l'objet de leur demande, vous entendant avec Antonio Gomez, afin que, de son côté, il emploie généreusement et promptement tous ses moyens. Lorsque vous écrirez à ces chers ouvriers évangéliques, qui supportent le poids du jour et de la chaleur, qui sont toujours couverts de sueur et de poussière, gardez-vous bien de laisser couler jamais de votre plume la plus légère goutte de fiel! Encouragez-les au contraire par tout ce que vous trouverez de plus doux et de plus consolant dans la charité de votre cœur. Évitez scrupuleusement tout ce qui pourrait leur donner le plus léger prétexte de plainte ou de reproche, tout ce qui pourrait les offenser ou les attrister. Pourvoyez promptement et aussi abondamment que possible à leur nourriture, à leurs vêtements, à tout ce que leur santé exigera. Représentez-vous les immenses et continuelles fatigues qu'ils supportent si courageusement, jour et nuit, au service de Dieu, sans la moindre consolation humaine! Ceci regarde surtout ceux qui sont aux Moluques et au cap Comorin, car ils ont une lourde croix à porter! Ah! prenez garde, au nom de Dieu! de l'aggraver et de les

faire gémir sous le poids. C'est un devoir de justice si important pour vous qui gardez les bagages, de secourir ceux de vos Frères qui sont constamment sous les armes, que je vous conjure, au nom du Seigneur notre Dieu, au nom du Père Ignace, de ne rien négliger pour eux !

« Quant à vous, mon cher Frère, je vous recommande de continuer à marcher dans la voie de la vertu comme vous l'avez fait jusqu'à présent ; de répandre autour de vous la lumière de l'exemple, et de ne laisser échapper aucune occasion de m'écrire. J'attendrai de vous de nombreuses lettres, me donnant des détails sur ce qui vous concerne personnellement, sur la Société en général, sur la bonne intelligence qui règnera entre vous et Antonio Gomez, sur chacun de nos Frères qui travaillent au cap Comorin, sur le Frère Cyprien qui est à Méliapour, sur ceux de nos Frères qui arriveront d'Europe cette année. Vous me manderez le nombre de ceux qu'un talent distingué a fait destiner au ministère de la parole, celui des prêtres et celui de ceux qui ne sont pas dans les Ordres. Vous ne me laisserez rien ignorer de ce qui concerne leurs familles, leur nombre, leur nom, leur âge, leurs qualités, leurs forces physiques, leurs vertus. Pour cette correspondance deux voies, au moins, vous seront ouvertes : deux fois par an un vaisseau de la marine royale appareille à Goa, le premier pour arriver en septembre à Banda, le second part en avril pour les Moluques ; mais l'un et l'autre relâchent à

Malacca, où notre Frère Perez recevra les lettres à mon adresse, et sera chargé de me les faire passer au Japon.

« Vous me ferez bien plaisir, si toutes les semaines vous relisez ce précis de mes intentions que je vous laisse en partant pour rappeler à votre souvenir ma personne plus encore que mes volontés; j'espère par là vous engager, vous et tous nos fervents chrétiens, à attirer sur moi, par vos prières, toutes les bénédictions de Dieu.

« Je recommande à Antonio Gomez, s'il arrive de Portugal de bons prédicateurs, d'en envoyer quelques-uns dans les missions circonvoisines, par exemple à Cochin, où l'on désire ardemment un membre de notre Société; sur la côte de Cambaie, à Diu. Je vous fais, à vous, Paul, la même recommandation; agissez de concert, pour cela, avec Antonio Gomez.

« Si les soins multipliés que vous devez à votre administration ne vous laissent pas le temps suffisant pour satisfaire à tous mes désirs, ordonnez à un de nos serviteurs portugais de recueillir ce qui se dit de côté et d'autre sur nos missions, et surtout sur celle d'Ormuz où est le Père Gaspard; faites-vous renseigner également sur toutes les nouvelles importantes qu'on répand à Goa.

« Au départ de chaque navire pour Malacca, vous ferez du tout un paquet à mon adresse, auquel vous joindrez ce que vous aurez de particulier à me mander sur les différents établissements dépendants du collége

de Goa, et sur leurs localités, choses que vous ne pouvez connaître encore.

« L'expérience ne vous ayant rien appris sur les mœurs de la côte de Comorin, de Méliapour, de Coulan, des Moluques, de Malacca, d'Ormuz, vous ne dérangerez aucun des ouvriers évangéliques des postes qu'ils y occupent; car, sans le vouloir, vous pourriez, par un ordre inopportun, mettre la cognée à un arbre prêt à porter d'excellents fruits. Vous pourriez faire avorter les projets les mieux conçus et dont la réussite, objet de longs et pénibles travaux, serait sur le point d'éclore, et, avec les meilleures intentions, vous feriez un tort considérable à la religion et au salut des âmes. Je vais écrire au Père Antonio Criminale de ne pas bouger du poste qui lui est assigné, quelque réquisition qui lui soit faite, et de ne pas souffrir, qu'à la demande de qui que ce soit, on dérange aucun des ouvriers qui, sous ses ordres, travaillent dans le Comorin, à moins, toutefois, que les circonstances ne lui paraissent permettre la chose sans inconvénient. J'en écris autant à chacun de ceux qui dirigent ou occupent les différents postes, afin qu'ils ne laissent pas ruiner leur œuvre par le déplacement d'ouvriers nécessaires là, et qui, transportés inconsidérément ailleurs, feraient avorter les espérances les mieux fondées pour l'accroissement de l'empire de Jésus-Christ. N'interposez donc votre autorité dans aucune de ces mutations, et ne commandez rien qu'après un mûr examen.

« Je vous défends de jamais faire venir à Goa, malgré lui, aucun de nos Frères malades ou indisposés ; pressentez auparavant leur consentement : comme aussi je veux que ceux qui, pour des motifs graves, viendraient à vous sans ordre, soient bien accueillis et traités avec la plus tendre charité, et qu'il soit pourvu à leurs besoins. Si, travaillés d'un malaise d'esprit, ils sont venus d'eux-mêmes ou par le conseil de leurs frères, chercher un remède à leur maux spirituels dans la pénitence ou dans une retraite de quelques jours, vous leur procurerez tous ces secours avec une charité paternelle, afin de ne pas mettre leur âme en péril.

« Je finis en vous priant instamment d'apporter la plus rigoureuse exactitude dans l'accomplissement de tout ce que je viens de vous prescrire, ô mon cher Paul !

« Je suis tout à vous.

« FRANÇOIS. »

On comprend à quel degré devait porter la vertu d'obéissance, celui qui avait un tel sentiment de l'autorité et de l'ordre en toutes choses, et combien devait être douce et paternelle l'autorité qu'il exerçait lui-même sur ses Frères. C'est le plus admirable mélange de fermeté et de douceur que jamais homme ait possédé. Aussi, qui fut jamais plus aimé, plus tendrement vénéré que François de Xavier?

Le moment du départ était arrivé. Le 14 avril 1549, l'héroïque apôtre monta à bord d'une fuste qui le conduisit à Cochin où il devait trouver un navire en partance pour Malacca, et là, il en devait trouver un autre pour aller au Japon. Le Père Côme de Torrez, le Frère Juan Fernandez [1], Paul de Sainte-Foi et ses deux domestiques s'embarquèrent avec lui. Il emmenait aussi, mais pour les laisser, l'un à Malacca, l'autre aux Moluques, les Pères Manoël Moralez et Alfonso de Castro.

1. Espagnol de la province de Biscaye.

SIXIÈME PARTIE

JAPON

(Mai 1549 — Novembre 1551.)

-∞-

I

Diogo de Noronha ne connaissait le grand Xavier que de réputation; récemment arrivé dans les colonies portugaises, il avait témoigné à son jeune parent, don Pedro de Castro, le désir de voir le saint Père dont il avait entendu parler avec tant d'admiration à la cour, et Pedro l'avait engagé à faire la traversée de Goa à Cochin dans le même vaisseau que l'apôtre vénéré; il avait ajouté :

—Si tu laisses échapper cette occasion, tu peux ne la retrouver jamais; le Père de Xavier part pour le Japon, et Dieu seul sait s'il en reviendra.

— Je désire le voir à cause de sa célébrité, avait

répondu Diogo, mais je n'ai nulle envie d'en approcher; je craindrais d'être pris dans ses filets.

— Sois tranquille, Diogo, le saint Père est l'homme le plus aimable; il causera avec toi de tout ce qu'il croira t'intéresser, et ne te dira rien de ta conscience. Je t'accompagnerai et te présenterai à lui, tu en seras charmé.

Les deux amis s'étaient donc embarqués sur la fuste que montait le saint Père; Pedro se hâta de lui présenter son parent. François de Xavier accueillit le jeune Diogo avec sa bienveillance ordinaire; il l'entretint des familles de Noronha et de Castro qu'il avait connues intimement, de la cour de Portugal et de ses intérêts dans les Indes, et ce fut tout. Diogo était sous le charme et ne vit s'éloigner qu'à regret celui qu'il avait d'abord redouté d'approcher :

— Je m'étais persuadé, disait-il ensuite à Pedro, qu'un saint de cette force-là ne savait que prêcher l'enfer et faire des miracles...

— Et tu as vu qu'il est armé pour tous les genres de combats; quel que soit le sujet de la conversation, il a toujours la même supériorité.

— Est-il bien vrai, reprit don Diogo, qu'il ressuscite des morts? A Lisbonne toute la cour en est persuadée, et on dit la chose prouvée.

— Je n'en ai pas été témoin, répondit Pedro, mais à Goa, des hommes sérieux et peu crédules m'ont assuré l'avoir vu. Cosme Anez et Diogo de Borda, que tu connais, pressèrent un jour le saint Père de leur dire,

à la gloire de Dieu, s'il était vrai qu'il eût rendu la vie à un enfant qui s'était noyé en tombant dans un puits; le Père de Xavier rougit, et répondit avec embarras :

—Moi ! un pécheur comme moi, ressusciter un mort ! pouvez-vous le croire? On a mis cet enfant devant moi en m'assurant qu'il était mort : tout pécheur que je suis, j'ai dit à l'enfant de se lever au nom de Jésus-Christ, et il s'est levé; voilà tout. Dieu sait s'il était réellement mort.

— C'est fort ! dit don Diogo.

— Il est certain que nous n'en ferions pas autant, répondit Pedro.

Diogo soupira profondément et laissa échapper une parole qui ravit son ami :

— Toi, Pedro, tu te confesses !...

Le lendemain, il vit le Père de Xavier jouant aux échecs, et prenant aussitôt le bras de Pedro il l'entraîne sur le pont, et lui dit avec l'expression de l'étonnement :

— M'expliqueras-tu cette énigme, mon cher? comprends-tu un saint qui joue aux échecs ?

— Pour nous qui connaissons bien le saint Père, le mot de l'énigme est facile à trouver, il veut convertir celui avec lequel il joue.

— Tu crois?

— J'en suis certain; ce n'est pas la première fois qu'il emploie ce moyen de conversion, et il lui a toujours réussi.

On arrivait à un mouillage de la côte; tous les passagers descendirent à terre, et Pedro fit remarquer à son jeune parent que le Père de Xavier, tenant son joueur sous le bras, pénétrait avec lui dans la forêt du rivage; l'air de satisfaction qui animait le visage de l'apôtre était facile à interpréter. Quand le signal du rembarquement se fit entendre, les passagers se hâtèrent de se rendre à bord; François de Xavier ne reparut pas. On s'empressa d'aller à sa recherche, on l'appela de tous côtés; ce fut en vain, le Père bien-aimé ne parut pas! Pedro et Diogo pénètrent dans la forêt où ils l'avaient vu entrer en descendant; ils l'appellent à grands cris, toujours inutilement, et, découragés dans leurs recherches, ils reprenaient le chemin par lequel ils étaient venus, lorsque Diogo s'écrie qu'il voit à droite une lumière étrange au travers des arbres, et ils vont droit à ce phenomène qu'ils ont peine à croire, bien qu'il soit réel; ils avancent... Le saint apôtre était là en oraison, son visage éblouissant de lumière, ses mains croisées sur sa poitrine, ses genoux ployés, mais ne touchant pas la terre; il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait :

— Le crois-tu saint, maintenant, malgré le jeu d'échecs? demanda Pedro à son ami.

— J'en suis saisi, lui répondit Diogo.

Et il disait vrai. Diogo était mondain, il était jeune, il aimait le plaisir, et cette vue produisait sur lui l'effet du remords: il était pâle, il était ému, il était éclairé!

Les deux amis ramenèrent à la terre celui que tout le monde cherchait et appelait avec tant d'anxiété, et la simplicité de François de Xavier, à son retour aux choses d'ici-bas, la grâce avec laquelle il remercia ses amis de leur sollicitude et de leur obligeance, achevèrent la conquête de Diogo de Noronha, et firent un bon chrétien de plus. Du reste, le jeune Portugais n'avait pas tardé à savoir ce qui s'était passé entre le joueur et le *saint Père.*

François de Xavier n'entendait rien aux échecs; il y jouait assez mal. Voyant un des passagers, don Vincento Lopez, s'emporter à ce jeu et témoigner par ses jurements que sa conscience était en mauvais état, il l'avait engagé à se calmer dans l'intérêt même de la partie engagée, que trop d'émotion pouvait lui faire perdre. Après la partie, la conversation s'étant portée sur l'état de la religion dans les Indes, et le joueur ayant félicité le saint apôtre de ses succès miraculeux :

— Rien n'est impossible à Dieu, lui dit Xavier; il peut même d'un joueur effréné faire un chrétien exemplaire...

— Ah! je vous vois venir, saint Père! je vous devine;... mais le miracle serait trop grand, vous ne me convertirez pas.

— Rien n'est impossible à Dieu, senhor.

— Mon Père, je vous aime beaucoup, mais vous ne m'aurez pas; j'aime mieux faire encore une partie : voyons! ajouta-t-il en se tournant vers quelques

passagers portugais, qui veut entreprendre une partie d'échecs? don Henriquez ne veut plus lutter contre moi.

L'appel de Vincento resta sans effet; ses amis se refusèrent à seconder sa passion désordonnée pour le jeu et lui firent de nouvelles observations qu'il reçut avec sa gaieté et sa légèreté ordinaires. Le Père de Xavier s'empresse de s'offrir.

— Vous, mon Père, mais vous ne savez pas la règle du jeu!

— Qu'importe? seulement, comme vous êtes de première force et que je ne vaux pas même un écolier, que d'ailleurs je n'ai pas d'argent, convenons que l'enjeu sera votre conscience. Si je perds, vous la garderez telle qu'elle est, en attendant mieux; si je gagne, vous me la livrez et je la donne à Dieu!

— Pour la rareté de l'idée, j'accepte! Allons, saint Père, ma conscience pour enjeu!... La partie est à moi!

On s'empare des échecs, la partie s'engage. Vincento se trouble; il voit sur le visage du *saint Père* une expression plus céleste encore que d'ordinaire, on dirait qu'un joueur invisible lui indique la marche qu'il doit suivre, les coups qu'il doit exécuter. Les assistants sont émerveillés; chacun demande à son voisin s'il est bien vrai que le saint Père ne sache pas jouer aux échecs. Vincento, hors de lui, s'écrie enfin :

— Mon Père, vous dites que vous n'entendez rien au jeu, et vous êtes plus fort que moi!

— Il est très-vrai que je ne sais pas jouer, senhor Vincento; mais j'ai demandé à Dieu de me donner votre âme, et il veut bien me la faire gagner.

En effet, le *saint Père* gagna la partie, et Vincento, en homme d'honneur, dut payer son enjeu; il le fit avec des larmes de douleur pour sa vie passée, et d'admiration pour la sainteté du grand apôtre qui venait d'opérer sa conversion par un tel prodige.

Xavier ne s'arrêta que peu de jours à Cochin; mais ce peu de jours lui suffit pour arracher encore une proie au démon; chacun de ses pas était une conquête sur l'enfer.

Un Portugais qu'il savait être coupable de plusieurs crimes se rencontre sur son passage; il va droit à lui:

— Eh! senhor Marino, vous voilà à Cochin! Je suis charmé de vous voir! Comment vous portez-vous?

— A merveille, mon Père; et...

— A merveille? Oh! non...

— Comment! non? mais je vous assure que si, mon Père!

— Parce que vous pensez à la santé du corps seulement; mais je suis bien plus occupé de celle de votre âme, et je la sais en bien triste état! Maintenant même, vous méditez une très-mauvaise action; je vous veux trop de bien, je porte à votre salut un intérêt trop grand, pour vous donner le temps de la commettre. Venez vous confesser!

— Mon Père!... je ne suis pas prêt; j'étais loin d'y penser; je ne puis pas me confesser sans m'y être préparé.

— J'en fais mon affaire, je vous préparerai; venez avec moi.

Marino aurait bien voulu échapper au filet du *saint Père*, mais il était trop tard. L'impression produite sur lui par la révélation que venait de lui faire notre saint, était aussi forte que sa répugnance pour la confession, et, ne sachant ce qu'il faisait, il se laissa entraîner. Une fois aux pieds de l'irrésistible apôtre, il fut bientôt vaincu et sincèrement repentant.

Le Père de Castro ayant le plus grand succès à Cochin par l'éloquence de ses prédications, les Portugais supplièrent François de Xavier de le laisser dans cette ville; mais le saint apôtre l'avait destiné aux Moluques, où son talent était plus nécessaire encore, et il fut inébranlable. Alfonso de Castro s'embarqua donc le 25 avril avec notre saint, et partit pour Malacca, où il devait trouver un vaisseau faisant voile pour la mer des Moluques.

II

Saint François de Xavier aux Pères du Collége de Goa.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec nous ! Ainsi soit-il.

« Je me hâte de vous écrire, mes bien chers Frères, car je sais que ce sera une consolation pour vous d'apprendre les détails de notre voyage. Nous avons fait voile de Cochin le 25 avril, et nous sommes débarqués à Malacca dans la plus parfaite santé le 31 mai; en moins de quarante jours notre traversée s'est effectuée sans la moindre indisposition pour aucun de nous, le ciel et la mer nous ayant été constamment favorables. Nous n'avons couru aucun danger d'aucune sorte, grâces en soient rendues à Notre-Seigneur qui a visiblement protégé notre navigation.

« Le gouverneur, à la tête de tous les habitants de cette ville, du plus petit au plus grand, est venu nous recevoir au débarquement avec les témoignages d'une joie indicible. Dans notre première entrevue, je lui fis part de nos projets pour le Japon, et il me répondit par les offres les plus obligeantes, qu'il s'empressa de

réaliser. Nous et toute la Compagnie lui avons des obligations infinies. Il voulait absolument équiper à ses frais, et pour nous seulement, un vaisseau portugais pour nous conduire au Japon, et il l'eût fait s'il en eût trouvé un propre à cette destination. Ne pouvant faire ce qu'il désirait, il se détermina pour un vaisseau de construction chinoise, appelé *jonque*, dont le capitaine, nommé *le Voleur*, est établi à Malacca, quoique Chinois et idolâtre. Don Pedro de Silva[1] n'a pas cru devoir s'en rapporter à la simple promesse que lui faisait ce païen de nous déposer sur les côtes du Japon : il a passé avec lui un contrat par lequel il est convenu que *le Voleur* mettrait sa femme et ses enfants en ôtage, entre les mains de don de Silva, qui les confisquera, ainsi que tous les biens qu'il possède à Malacca et dans les Indes portugaises, s'il ne rapporte des lettres de nous, attestant notre arrivée au Japon. Ajoutez à cet important service que le gouverneur nous a pourvus abondamment, non-seulement pour notre route d'ici au Japon, mais encore pour notre débarquement et notre séjour. Sa générosité est allée plus loin : il nous a remis deux cents écus pour nous frayer le chemin jusqu'à l'empereur et nous faciliter la prédication de l'Évangile. Nous allons donc faire voile pour le Japon, sans relâcher dans aucun port de la Chine. Dieu favorisera, je l'espère, notre navigation et nous amènera sains

1. Don Pedro de Silva de Gama était le troisième fils de l'amiral Vasco de Gama, célèbre navigateur.

et saufs dans cet empire où son saint nom sera glorifié pour la première fois, et dont nous serons les premiers apôtres !

« Alfonso de Castro a célébré les saints mystères pou la première fois le jour de la très-sainte Trinité, avec diacre et sous-diacre. Un clergé nombreux, en surplis, est venu processionnellement chercher le nouveau célébrant à la Miséricorde, où nous demeurons. Nous suivions la procession qui nous a conduits à la cathédrale, et qui, après l'office, nous a ramenés chez nous. Il avait pour assistants le senhor vicaire général et Francisco Perez. Le Père Côme de Torrez remplissait les fonctions de diacre. Ce fut moi qui montai en chaire. Le peuple eut un plaisir infini à assister à une première messe célébrée avec une solennité dont il n'avait pas eu d'exemple. . . . . .

. . . .

« Ne m'oubliez pas, mes chers enfants, et rappelez-moi au souvenir de nos Pères et de nos Frères ; recommandez-leur de faire mémoire de moi au saint sacrifice et dans leurs prières quotidiennes; et qu'ils n'oublient pas le gouverneur de Malacca, dont les bienfaits pour notre Compagnie sont si importants, que nous sommes impuissants à nous acquitter envers lui, si nous n'appelons à notre secours la libéralité toute puissante de Dieu. Nous ne pouvons manquer à ce devoir sans nous rendre coupables du vice odieux d'ingratitude.

. . . .

« Mandez-moi, Père Balthazar, des nouvelles de mon ami Cosme Anez. De quelles grâces le Seigneur notre Dieu favorise-t-il sa famille et sa maison? Parlez-moi de vous-même, de votre santé, de vos progrès dans la vie spirituelle. Dites-moi si vous êtes travaillé du désir de faire de grandes choses, et de souffrir beaucoup pour la gloire de Jésus-Christ. Je suis persuadé que, par amitié pour moi, vous ferez tout ce que je vous demande; mais afin de ne vous pas soustraire au mérite de l'obéissance, je vous en donne l'ordre. Tenez-vous prêt à partir au premier signal, car je vous appellerai près de moi plutôt que vous ne pensez..... »

La sollicitude de François de Xavier pour toutes les contrées où il avait porté l'Évangile, lui fit écrire de nombreuses pages à ses Frères de Goa, pendant les trois semaines qu'il passa à Malacca, avant de s'embarquer pour le Japon. Il ne cesse dans toutes ses lettres de leur indiquer tout ce qu'il croit utile pour le maintien de la foi dans ces chrétientés; il leur donne des avis spirituels pour eux-mêmes; il leur fait d'innombrables recommandations relatives à l'administration de la Compagnie, entrant dans les moindres détails à ce sujet avec une prévoyance de toutes choses, une sagesse de conseil, une habileté qui tiennent du prodige. Après leur avoir rendu compte des travaux et des succès du Père Perez à Malacca, il ajoute, avec une humilité pénétrante :

« J'espère bien que ce ne sera pas à lui que le Seigneur adressera ces paroles : *Que faites-vous là tout le jour dans l'oisiveté?* lui qu'à toutes les heures du jour ou de la nuit on trouve occupé à retirer les âmes de la fange du péché, ou à leur inspirer l'amour du Dieu qui les a créées!... Les églises ne sont pas assez vastes pour contenir son auditoire. Sa conversation est d'une politesse et d'une affabilité exquises; son abord est attrayant pour tout le monde; également aimable, également gracieux pour les grands et pour les petits, il est obéi, il est chéri de toutes les classes de la société. Son zèle insatiable le fait considérer comme un apôtre favorisé de Dieu.

« En vérité, mes Frères, je vous l'avoue, cet homme m'a fait rougir à mes propres yeux! A la vue des riches et nombreuses dépouilles dont lui seul, faible et souffrant, enrichit incessamment l'Église, la conscience de ma propre lâcheté m'a couvert de confusion!.....

« ...... Envoyez ici, sans délai, un prêtre ayant l'expérience du confessionnal, pour soulager Francisco Perez, assez écrasé par d'autres travaux. Il n'y a peut-être pas, dans toutes les colonies portugaises des Indes, une ville qui ait un besoin plus urgent de bons confesseurs que la ville de Malacca. Le commerce y attire une multitude d'étrangers, dont la majeure partie sont chrétiens et ont besoin de chercher, dans le sacrement de pénitence, un remède contre la fragilité humaine, et si ce tribunal ne leur est

ouvert à propos, ils courent grand risque de se perdre...... »

Dans une autre lettre, en date du jour même de son embarquement, plein de ses pensées d'avenir pour le Japon, de ses préoccupations pour les immenses succès de la religion dans les Indes, de sollicitude pour ceux de ses Frères qu'il avait disséminés sur une étendue d'environ trois mille lieues, et dont les intérêts matériels l'occupaient jusque dans le plus petit détail, aussi bien que leurs intérêts spirituels, son cœur trouve encore le temps et les moyens de s'employer généreusement pour les amis auxquels il croit devoir sa reconnaissance. Son vaste génie, sa haute intelligence embrassent les affaires les plus diverses et les plus importantes, et les dirigent avec une sûreté de vue, une sagesse de prévoyance, une précision qu'on ne peut assez admirer, et qu'il n'est possible d'apprécier qu'en lisant sa correspondance. Mais cela ne suffit pas à sa grande âme, il faut encore que son cœur soit satisfait ! Il venait d'écrire au roi de Portugal en faveur de quelques officiers pour lesquels il demandait des récompenses méritées ; il va écrire aux Pères de Camerini et Gomez pour un bien autre sujet....

Il rencontre à Malacca, la veille même de son départ, un de ses anciens amis, Christophe de Carvalho, à qui il fait observer que sa vie agitée est contraire aux intérêts de son âme, et lui témoigne un vif désir

de le voir quitter son commerce et se poser enfin de manière à trouver le calme nécessaire à la vie de l'âme. Ses avis sont goûtés; don Carvalho, d'ailleurs bon chrétien, lui promet de se rendre à ses désirs. A l'instant, une idée se présente au cœur de notre saint; il la met à exécution. Dona Froëz est veuve, elle a rendu des services à la Compagnie de Jésus dans la personne des Pères du collége de Sainte-Foi, et elle habite Goa. Sa fille est bonne et vertueuse; Christophe de Carvalho n'est pas marié, le Père de Xavier lui propose de l'épouser et lui fait l'énumération de toutes ses qualités. Il n'en fallait pas davantage à Carvalho : sans témoigner même le désir de voir la jeune fille, il promet de s'unir à elle, bien certain que Dieu la lui propose par la voix du saint Père. François de Xavier écrit le lendemain aux Pères de Goa pour les charger de négocier ce mariage; non-seulement il n'omet rien de ce qui peut éclairer sur don Christophe que les Pères ne connaissent pas, mais il leur demande d'agir près du vice-roi pour obtenir l'autorisation, en faveur de dona Froëz, de rendre la charge de son mari, charge dont le brevet, — reversible sur le gendre et devant représenter la dot de la jeune fille, — serait au-dessous de la naissance de Christophe de Carvalho; il ajoute :

« Si l'on vous oppose des difficultés, remuez-vous, ne vous découragez pas; faites tous vos efforts, employez toutes vos ressources et celles de vos amis;

faites agir le trésorier et toute autre personne dont vous pourrez vous appuyer pour déterminer le vice-roi et son conseil à interpréter en faveur de cette veuve l'intention royale dans la concession de ce privilége. Qui ne voit, en effet, que Son Altesse n'a eu en vue que de faire la fille de Diogo Froëz héritière de la récompense que son père avait méritée? Vous gagnerez la cause; elle est trop juste pour que Dieu, protecteur des veuves et père des orphelins, ne vous seconde pas. Si je prends tant d'intérêt à cette affaire, si je mets tant de chaleur à mes instances, c'est que je suis persuadé que nous ne pouvons rien négliger pour sa réussite, sans nous rendre coupables d'ingratitude envers notre bienfaitrice, tache honteuse qui rejaillirait sur notre Compagnie. Faites donc tous vos efforts pour renverser tous les obstacles qui s'opposeront à ce mariage que je crois ratifié dans le ciel, et que j'ai projeté dans l'intérêt de la vénérable veuve que nous avons coutume d'appeler notre mère, et dans celui de sa modeste fille. Vous trouverez dans Carvalho un homme facile, rond en affaires, scrupuleux observateur de sa parole. Il a à cœur cette alliance qui lui procurera le repos après lequel, je le sais, il soupire depuis longtemps. C'est assez pour vous faire comprendre le vif intérêt que m'inspire cette affaire, et pour vous en faire apprécier les motifs. Si j'apprends que mes vœux sont remplis, je vous serai aussi reconnaissant que si vous m'aviez obligé personnellement.

« Que Dieu nous réunisse dans sa gloire! car il est douteux que nous nous revoyions jamais en ce monde.

« FRANÇOIS. »

Et maintenant, si l'on veut bien connaître la disposition intime de notre François de Xavier au moment de ce départ pour le Japon, il faut encore recourir à sa correspondance. Il mande à ses Frères de Rome, en date de Malacca, 22 juin :

« ... A peine débarqué, je reçus, de plusieurs négociants portugais, des lettres du Japon. Elles m'apprenaient qu'un prince japonais, désirant embrasser le christianisme, a envoyé des ambassadeurs au vice-roi des Indes pour lui demander des prédicateurs évangéliques. Ces lettres contiennent un fait assez remarquable que je vais vous raconter.

« Dans une ville du Japon, des marchands portugais logèrent, par ordre du roi, dans une maison inhabitée et que l'on disait être infestée de malins esprits. Bientôt, ignorant le motif qui leur avait fait assigner ce logement, ils sont surpris d'entendre un vacarme effroyable jusque dans leurs chambres, et de se sentir abîmés de coups, sans voir la main qui les frappait, sans découvrir, malgré les plus minutieuses perquisitions, la cause de cet étrange fait.

« Une nuit, s'étant éveillés aux cris d'un de leurs domestiques, et ayant couru précipitamment, et ar-

més, vers l'endroit d'où venait le bruit, ils trouvent le domestique tremblant de peur ; on lui demande pourquoi il crie, pourquoi il tremble. Il répond qu'il a vu le plus effroyable des spectres, que, saisi d'épouvante, il a fait le signe de la croix, et que le spectre a disparu à ce signe. Et remis de son trouble, le domestique se hâte de faire des croix partout dans la maison ; il en met sur les murs, sur les portes, aux fenêtres, partout ; et depuis ce moment, plus de bruit, plus de spectres ; ils furent parfaitement tranquilles. Les habitants étonnés de la constance des Portugais à habiter une maison dont on n'osait approcher parce qu'elle était le séjour des *lémures* ou démons, leur demandèrent ce qu'ils avaient fait pour les chasser. Ceux-ci leur répondirent qu'ils avaient un moyen certain : le signe de la croix. Aussitôt les habitants de cette ville placèrent des croix à l'entrée de toutes les maisons [1].

« Si nos péchés ne mettent pas obstacle à ce que Dieu veuille bien se servir de notre ministère, je crois que bon nombre de Japonais se soumettront à l'empire de la croix. Malgré cela, je ne me suis décidé à ce voyage qu'après mûre réflexion ; mais j'ai connu la volonté de Dieu par des signes d'une telle certitude, que je me regarderais comme plus misérable que le Japonais idolâtre, si je m'étais laissé détourner

1. C'est ce qui donna au prince le désir de connaître la religion chrétienne, et lui fit demander des prédicateurs au vice-roi des Indes.

de cette entreprise. L'ennemi du salut des hommes n'a rien épargné pour traverser mon départ; il nous redoute certainement.

« En arrivant, nous irons droit à la cour nous présenter au roi et lui faire connaître les ordres dont nous sommes chargés de la part du Roi des rois. Nous allons pleins de confiance en Dieu, espérant, sous sa conduite, triompher de ses ennemis. Nous ne redoutons point la lutte avec les lettrés japonais : quelle science peut avoir celui qui ne connaît pas Dieu et Jésus-Christ son Fils? et que peut avoir à redouter celui qui n'a d'autre ambition que la gloire de Dieu, d'autre désir que de sauver les âmes en prêchant l'Évangile? Il est vrai que nous allons nous trouver au milieu des barbares, dans l'empire du démon; mais que peuvent contre nous la rage des puissances infernales et la barbarie des hommes? Rien, sinon ce que Dieu permettra. Une seule chose est à redouter pour nous : c'est d'offenser Dieu. Si nous parvenons à éviter ce malheur, sûrs de sa protection, nous sommes également sûrs de la victoire. Jusqu'ici, Dieu nous a puissamment secourus dans les travaux entrepris pour sa gloire; il ne nous refusera pas, dans sa miséricorde, les secours qu'il nous a tant prodigués jusqu'à présent. L'important est que nous n'abusions pas des dons de la Providence; mais j'espère dans les prières de l'Église notre mère, l'Épouse de Jésus-Christ, surtout dans celles de notre Compagnie et de ses affiliés; avec ce secours, nous

ferons tourner à la gloire de Dieu les dons de Dieu même.

« Une pensée délicieuse nous pénètre d'ardeur et de force : c'est que Dieu nous voit et pénètre nos cœurs, c'est qu'il lit au fond de nos âmes que notre unique but est de le faire connaître et servir, d'étendre son empire, de procurer sa gloire..... Le voyage du Japon est périlleux, j'en conviens; mais notre excellent Père Ignace nous disait souvent que les hommes de notre Société doivent surmonter courageusement toutes les craintes qui les empêchent de mettre leur confiance en Dieu seul. Je ne crois pas avoir jamais oublié cette recommandation. . . . . .

« . . . Les Japonais que nous emmenons, nous disent que les bonzes, prêtres du pays, seraient scandalisés de nous voir manger de la viande ou du poisson; nous avons donc résolu de nous soumettre à une abstinence perpétuelle s'il le faut, plutôt que de scandaliser qui que ce soit.

« Que Dieu nous réunisse dans la céleste patrie, car je ne sais si nous nous reverrons jamais dans cet exil! Cependant, la sainte obéissance a tant de force, qu'elle rend facile ce qui paraît impossible.

« François. »

François de Xavier, avant de quitter Malacca, reçut les premiers vœux de don Joam de Bravo, jeune por-

tugais que la vie de sublime dévouement des Pères Perez et Oliveira avait séduit; il avait renoncé à une grande fortune, à une brillante position dans le monde, et s'était retiré à l'hôpital, où il vivait depuis trois mois sous la conduite des Pères, dans l'exercice des œuvres de pénitence et de charité, n'aspirant qu'au bonheur de devenir membre de la sainte Compagnie de Jésus. Xavier le reçut après l'avoir examiné, et lui laissa avant de partir un règlement de vie, daté de manière à révéler toute la sensibilité de son cœur :

De la chapelle de Sainte-Marie du Mont, près de Malacca, la veille et la nuit de Saint-Jean-Baptiste, sur le point de m'embarquer pour le Japon, 1549.

De ces instructions, nous citerons seulement un fragment qui nous semble l'abrégé des vertus de notre saint, et nous rappelle les sacrifices qu'il eut à faire pour les acquérir.

« Quelque chose que vous fassiez, en quelque situation que vous vous trouviez, travaillez toujours à vous vaincre vous-même. Domptez vos passions, embrassez ce que les sens abhorrent le plus; réprimez surtout le désir naturel de la gloire, et ne vous pardonnez rien là-dessus jusqu'à ce que vous ayez arraché de votre cœur jusqu'aux racines mêmes de l'orgueil, et que non-seulement vous supportiez vo-

lontiers qu'on vous rabaisse au-dessous de tout le monde, mais encore que vous ayez de la joie d'être méprisé. Sans cette humilité et cette mortification, tenez pour certain que vous ne pouvez ni croître en vertu, ni être utile au salut du prochain, ni plaire à Dieu, ni enfin persévérer dans la Compagnie de Jésus.

« Obéissez en tout au Père avec lequel vous demeurez, et, quelque pénibles ou difficiles que vous paraissent les choses qu'il vous ordonne, exécutez-les avec allégresse, ne lui résistant jamais et n'exceptant jamais rien pour quelque cause que ce soit. Enfin, écoutez-le, obéissez-lui, laissez-vous conduire par lui en toutes choses, comme si le Père Ignace vous parlait et vous dirigeait lui-même. »

Après avoir ainsi réglé toutes choses comme s'il allait à la mort, l'illustre apôtre de l'Orient s'embarqua dans la jonque de Nécéda, corsaire chinois que ses brigandages avaient fait surnommer *le Voleur*, et auquel personne n'eût osé confier sa vie en montant à son bord.

III

Saint François de Xavier aux Pères de la Compagnie de Jésus, résidant à Goa.

Cangoxima [1], 3 novembre 1549.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous ! Ainsi soit-il.

« Je vous ai donné à Malacca les détails sur notre voyage et notre séjour dans cette ville. Je vais reprendre la suite de mon récit.

« Nous fîmes voile de Malacca le jour de Saint-Jean-Baptiste, sur le soir, et nous abordâmes au Japon, par la grâce de Dieu, le 15 août suivant. Dieu nous a toujours donné le vent en poupe; mais comme les barbares sont plus perfides que les vents, notre patron, changeant de dessein, voulut changer de route, et s'arrêtait follement dans toutes les îles qu'il rencontrait, perdant ainsi beaucoup de temps.

« Deux choses nous affligeaient vivement : la première, c'est que nous ne profitions pas du bon vent que Dieu nous donnait, et que, s'il venait à nous manquer, nous étions contraints de relâcher et d'hiverner sur les côtes de Chine, et nous perdions la

1. Ou *Kagosima*, capitale du royaume de Saxuma.

possibilité d'arriver au Japon cette année ; la seconde cause de notre affliction, c'est que le patron et son équipage ne cessaient de faire d'exécrables sacrifices à une idole qu'ils traînaient sur la poupe du navire, malgré nos prières et nos instances pour les en détourner. Ils jetaient des sorts pour lui demander s'il était prudent d'aborder au Japon, ou si nous aurions une heureuse navigation ; ses réponses étaient tantôt bonnes, tantôt mauvaises, disaient-ils. A la moitié de notre course, nous relâchâmes dans une île pour y faire du bois et prendre du lest, afin de nous garantir contre les tourmentes qui rendent les mers de la Chine si périlleuses. Là, les gens de l'équipage recommencèrent leurs impies sacrifices pour savoir si nous devions profiter du bon vent ; l'idole promit une heureuse traversée, mais nous ne devions pas perdre de temps. Alors, nous levâmes l'ancre sur-le-champ, à notre grande satisfaction. Nous étions tous fort gais ; les païens se reposaient avec confiance sur la foi en leur idole placée sur la poupe entre des cierges, et au milieu de la fumée du bois de calambac[1] qu'ils brûlaient en son honneur, tandis que nous mettions toute notre confiance en Dieu et dans les mérites de Jésus-Christ son Fils, dont nous allions porter le nom inconnu parmi les nations païennes.

. . . .

« Pendant que nous voguions ainsi, au gré de nos

1. Bois d'aloès.

désirs, il prit encore fantaisie à nos païens de consulter l'idole pour savoir si, arrivés au Japon, ils pourraient retourner sains et saufs à Malacca. L'idole répondit qu'ils arriveraient au Japon, mais qu'ils ne reverraient pas Malacca. Les voilà consternés et incertains sur ce qu'ils doivent faire; puis, tout à coup, ils se décident à aller hiverner en Chine, pour n'aller au Japon que l'année prochaine! Vous devez juger de notre douleur en nous voyant ainsi à la merci du démon, devenu notre pilote! Nous allâmes mouiller à un port de la Cochinchine, et deux accidents nous arrivèrent le même jour, fête de Sainte-Madeleine.

« Vers le soir, la mer étant très-houleuse et le flots soulevés avec furie, notre navire à l'ancre était violemment agité. Manuel Sina, chrétien chinois, un de nos compagnons, surpris par le roulis, tomba la tête en avant dans la sentine, malheureusement ouverte, profonde et pleine d'eau. Nous le crûmes perdu! mais Dieu le sauva. Il resta quelque temps dans l'eau jusqu'à la ceinture, et nous eûmes beaucoup de peine à l'en retirer. Il était blessé à la tête et sans connaissance. Pendant que nous étions occupés à lui mettre le premier appareil, voilà qu'une nouvelle secousse jette dans la mer la fille du patron; mais ici, il n'y eut pas de remède: la mer était si agitée, que tous nos secours furent inutiles; nous eûmes, avec son père, la douleur de la voir périr sous nos yeux. Ce malheur jeta Nécéda dans le désespoir. C'était un spectacle déchirant que celui de ce mal-

heureux père, remplissant le vaisseau de ses cris et de ses sanglots ! L'équipage était dans l'abattement à la vue du danger prochain qui nous menaçait tous. Ne sachant où donner de la tête, ils vont au pied de leurs idoles, passent le reste du jour et toute la nuit à leur faire des sacrifices d'oiseaux et de toutes sortes de viandes, et ne cessent de se tourmenter pour apaiser leurs divinités. Dans un de ces moments de délire, Nécéda voulut savoir, par la voix des sorts, si sa fille eût également péri, dans le cas où Manuel fût mort ; la réponse fut affirmative.

« Vous pouvez vous faire une idée du danger que nous courions, placés ainsi à la merci du démon et de ses aveugles adorateurs, et ce qui serait résulté de ce voyage, si Dieu nous avait abandonnés à leur fureur. Poussé à bout, à la vue des outrages faits à Notre-Seigneur Jésus-Christ par ces abominables sacrifices, je demandai à Dieu de ne pas nous submerger avant d'avoir arraché aux ténèbres ces malheureux, créés à son image, et rachetés au prix de son sang ; ou, si sa volonté était de permettre qu'ils y restassent enfouis, d'aggraver au moins les supplices de notre ennemi commun, de l'auteur de toutes ces superstitions. . . . .

« .... Nos larmes n'étaient pas encore essuyées, que la mer se calma ; nous levâmes l'ancre et poursuivîmes notre route. En peu de jours, nous atteignîmes Canton, port de la Chine où notre patron voulait passer l'hiver. Il nous fallut employer tous les

moyens pour le forcer à reprendre la route du Japon; nos prières étant de nul effet, nous le menaçâmes de la colère du gouverneur de Malacca, et de celle de tous les Portugais. Dieu permit enfin qu'il se rendît, et nous remîmes à la voile. Bientôt nous découvrîmes Ting-Tcheou[1], autre port de la Chine, et déjà nos gens se disposaient à y entrer pour attendre le retour de la bonne saison et reprendre alors la route du Japon, lorsque nous vîmes sortir du port une barque se dirigeant vers nous à force de rames; elle venait nous prévenir que le port était occupé par un tel nombre de pirates, que nous serions perdus si nous avancions. En effet, de la hune on découvrait, à une lieue de distance seulement, les brigantins de ces écumeurs de mer. Notre patron n'hésita pas et gagna le large; mais le vent nous repoussait de Canton avec tant de force, qu'il nous fallut avancer vers le Japon, en dépit de Nécéda, de l'équipage et de l'enfer! Enfin, le jour même de l'Assomption de la Sainte-Vierge, 15 août 1549, nous touchions cette terre après laquelle nous avions tant soupiré!

« N'ayant pu aborder ailleurs, nous débarquâmes à Cangoxima, qui précisément est la patrie de Paul de Sainte-Foi; nous y fûmes parfaitement accueillis par ses parents, ses amis et ses concitoyens.

« Maintenant, voici quelques détails sur les îles japonaises, au moins sur ce que j'ai pu voir et apprendre par moi-même.

1. Dans la province de Fokien.

« De tous les peuples barbares que j'ai vus, nul ne peut être comparé à celui-ci pour la bonté de sa nature. Il est d'une probité parfaite, franc, loyal, ingénieux, avide d'honneurs et de dignités. L'honneur est pour lui le premier de tous les biens. Il est pauvre, mais chez lui la pauvreté n'est pas méprisée. La noblesse pauvre n'est pas moins considérée que si elle était riche, et jamais l'indigence ne déterminerait un gentilhomme à se mésallier pour relever son nom par le secours d'une opulence plébéienne : il croirait s'avilir. Les Japonais sont obligeants. Ils ont un goût excessif pour les armes, qu'ils considèrent comme une sauvegarde indispensable. Tout le monde est armé, les petits comme les grands : tous portent à la ceinture un poignard et une épée, même les enfants de quatorze ans, et ils ne comprennent pas qu'on supporte une parole offensante.

« Les plébéiens respectent la noblesse autant que celle-ci respecte les rois et les princes, et tient à honneur de les servir et de leur obéir. Cette soumission tient uniquement au respect ; ils croiraient se dégrader en obéissant par crainte.

« Le Japonais mange peu et boit beaucoup. Sa boisson est une liqueur produite par le riz fermenté, car la vigne est inconnue ici. Ils regardent comme infâmes toutes sortes de jeux, surtout ceux de hasard, parce que le joueur, disent-ils, convoite le bien d'autrui. S'ils jurent, ce qui est rare, c'est par le soleil. Presque tous savent lire, ce qui nous sera d'un grand

secours pour leur faire apprendre les prières et les principaux points de la doctrine chrétienne...........

« .... Ils écoutent avidement tout ce que nous leur disons de Dieu et de la religion. Les Japonais n'adorent point de figures d'animaux ; ils rendent les honneurs divins à d'anciens personnages dont la vie, autant que j'ai cru le comprendre, ressemblait à celle de nos anciens philosophes. Quelques-uns adorent le soleil, d'autres la lune. Tous entendent parler, avec plaisir, de ce qui se rapporte à l'histoire naturelle et à la philosophie morale. Bien que coupables de plusieurs crimes, ils se condamnent dès qu'on leur en découvre l'énormité à la seule lumière de la raison . . . .

« .... La vie des bonzes est plus criminelle que celle du peuple, et pourtant ils jouissent d'une grande considération...... J'ai eu plusieurs conférences avec quelques-uns des plus fameux, et notamment avec celui qui, en raison de son habileté, de son titre et de son grand âge, — il est octogénaire, — jouit du respect, de la vénération même de toute la contrée ; il est parmi les bonzes comme une sorte d'évêque ; il a le titre de *Ninchit*. Je l'ai toujours trouvé hésitant sur les questions les plus simples, quoique les plus importantes, comme par exemple : notre âme est-elle immortelle ? ou périt-elle avec le corps ? A cela, il répond tantôt affirmativement, tantôt négativement. Si ce fameux docteur est si peu solide, que puis-je penser des autres ? Cependant, ce qui vous paraîtra surpre-

nant, il m'aime beaucoup; et le peuple, comme les bonzes, recherche notre conversation avec avidité. Ce qui les étonne singulièrement, c'est que nous ayons fait six mille lieues dans l'unique but de leur annoncer l'Évangile.

« Le sol de ces îles est éminemment propre à recevoir la semence évangélique; rendez-en grâce à Dieu avec nous. Si nous possédions parfaitement la langue du pays, nous ferions ici une abondante récolte. Dieu veuille que nous la possédions bientôt! Déjà nous commençons à la parler, et en quarante jours nous avons fait des progrès suffisants pour pouvoir expliquer les dix Commandements de Dieu.

« Je n'entre dans ces détails que pour vous porter à remercier l'adorable Providence d'avoir ouvert à votre zèle ces nouvelles contrées. . . . .

« .... Tenez-vous donc prêts; d'ici à deux ans j'en appellerai peut-être plusieurs d'entre vous. Livrez-vous en attendant à la méditation et à la pratique de l'humilité. Exercez-vous à vous vaincre et à surmonter toutes les répugnances de la nature. Appliquez-vous à vous étudier, afin de vous connaître : la connaissance de soi-même est la mère de l'humilité et de la confiance en Dieu. . . . .

« .... Dépouillez-vous, mes chers enfants, de toute confiance dans vos propres forces, dans la sagesse humaine, dans l'estime des autres, pour vous reposer entièrement dans les bras de la Providence. Vous serez ainsi toujours debout, toujours armés et

prêts à combattre ou à supporter toutes les peines spirituelles et corporelles ; car Dieu fortifie les faibles et il élève les petits.

. . . .

« Je connais un homme qui a contracté l'habitude de ne mettre sa confiance qu'en Dieu seul, au milieu des dangers les plus effrayants ; Dieu l'en récompense par une effusion merveilleuse de grâces, qu'il serait trop long d'énumérer ici.

. . . .

« Mais reprenons notre relation.

« Les habitants de Cangoxima n'ont pas blâmé Paul d'avoir embrassé le christianisme, et semblent même l'en estimer davantage. Tous le félicitent d'avoir eu le bonheur de faire le voyage des Indes, et d'être le premier Japonais qui en a découvert les richesses. Le roi de Saxuma, d'où dépend Cangoxima, habite à six lieues d'ici ; Paul jugea de son devoir d'aller lui présenter ses hommages et en fut très-bien reçu[1]. Le roi, après lui avoir témoigné le plaisir qu'il avait à le revoir, lui fit beaucoup de questions sur les mœurs, les usages, les richesses, les forces et la puissance des Portugais, et il parut très-satisfait de ses réponses. Mais ce qui lui parut une merveille des plus surprenantes, ce fut un petit tableau que Paul lui montra, représentant la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Frappé d'admiration et de respect à

1. Paul allait solliciter sa grâce pour le motif qui l'avait forcé de quitter le Japon ; il l'obtint pleine et entière.

la vue de cette belle peinture, il se jeta à genoux et ordonna à ses courtisans de l'imiter. Ce tableau ayant été présenté ensuite à la reine mère, elle fut saisie du même respect et de la même admiration, et peu de jours après elle envoya demander à Paul une copie de cette image; mais il ne se trouva pas de peintre capable de la reproduire. Elle demanda alors qu'on lui écrivît un abrégé de la religion chrétienne; Paul s'empressa de la satisfaire. . . . .

« Paul, qui prêche jour et nuit l'Évangile à ses parents et amis, a déjà converti sa mère, sa femme, sa fille, et plusieurs de ses proches et de ses voisins. Personne ne les a désapprouvés. Puisse le ciel nous délier bientôt la langue, afin que nous puissions nous livrer sans réserve à la prédication; car nous sommes comme des statues : on nous parle, on nous fait des signes, et nous sommes muets ! Nous redevenons enfants; toute notre occupation est d'apprendre les premiers éléments de la grammaire japonaise. Dieu nous fasse la grâce d'imiter la simplicité des enfants, et d'en avoir l'innocence comme nous en pratiquons les exercices !

. . . .

« Lorsque nous vînmes dans ces contrées, entraînés par la soif des conquêtes, nous pensions faire une chose agréable à Dieu, et nous ne faisions qu'entrevoir les grâces dont il daignerait un jour nous favoriser. Mais aujourd'hui, nous voyons clairement que ce voyage est un bonheur pour nous-mêmes, et que

c'est dans notre propre intérêt qu'il nous a conduits dans ce pays; car, pour nous rendre plus aptes à son service, et nous tenir dans son unique dépendance, il a brisé tous les liens qui nous attachaient encore aux créatures, et qui auraient pu affaiblir notre confiance en lui seul. Ah! mes Frères, je vous en prie! joignez vos actions de grâces aux nôtres pour le remercier de tant de bienfaits, et que vos prières nous préservent du vice affreux d'ingratitude!

. . . .

« . . . . . Je regarde comme un bienfait signalé de la Providence de nous avoir amenés dans un pays où nous serons à l'abri des plaisirs de la table, et où la tentation même ne pourra nous atteindre. Le Japonais ignore l'usage de la viande, même celui de la volaille; il ne vit que d'herbages, de riz, de blé, de poissons et de fruits dont il fait ses délices : aussi ne connaît-il aucune des maladies résultant de l'intempérance; il jouit d'une excellente constitution.

. . . .

« On compte ici un grand nombre d'Académies. Si nous voyons partout les esprits disposés à recevoir l'Évangile, nous écrirons peut-être à toutes les Universités du monde chrétien pour réveiller leur foi, exciter leur zèle et satisfaire notre conscience; car elles pourraient aisément venir au secours de ces peuples environnés de ténèbres, et les amener à la connaissance de la vérité. Nous écrirons à leurs docteurs comme à nos maîtres et à nos supérieurs, les

priant de nous regarder comme le moindre d'entre eux; et s'ils ne peuvent eux-mêmes venir prendre part à nos travaux, nous les prierons de seconder au moins de tous leurs moyens ceux qui seraient assez zélés pour se vouer au salut des âmes pour la gloire de Dieu, et qui trouveraient ici des consolations spirituelles plus grandes et plus solides que celles qu'ils peuvent espérer là où ils sont. Enfin, si le travail est tel qu'il me paraît devoir être un jour, je n'hésiterai pas, je m'adresserai directement au Saint-Père et je l'instruirai de l'état des choses; car c'est à lui, vicaire de Jésus-Christ, père de toutes les nations, pasteur de tous les chrétiens, qu'appartiennent ceux qui sont prêts à baisser la tête sous le joug de l'Évangile et à entrer dans le sein de l'Église sous la domination du pontife souverain. Nous ferons encore un appel à toutes les communautés religieuses vouées au service de Dieu, et qui brûlent du désir de voir glorifier le nom de Jésus-Christ et s'étendre l'empire de la Croix. Nous les appellerons aux îles du Japon pour y étancher la soif qui les dévore ; et si ces vastes contrées sont trop étroites pour leur zèle, nous leur montrerons du doigt l'empire de la Chine, dont la population et l'étendue sont infiniment plus considérables, et dont l'entrée nous sera facile, sous la protection de l'empereur du Japon, comme je l'espère avec la grâce de Dieu.

« L'empereur du Japon est lié d'intérêts et d'amitié avec celui de la Chine, qui lui a donné son sceau

pour en contre-signer les passe-ports des sujets japonais qui voudraient pénétrer dans son empire. On dit que plusieurs navires ont fait ce trajet en dix ou douze jours. Nous espérons, si Dieu nous laisse encore dix ans sur cette terre, que nous verrons de grandes choses effectuées et par ceux qui viendront apporter ici la lumière évangélique, et par ceux qui en auront été éclairés et convertis.

« Le jour de Saint-Michel, 29 septembre, nous fûmes reçus en audience par le roi de Saxuma, qui nous accueillit très-bien : « Conservez précieuse-« ment, nous dit-il, tous les documents de votre re-« ligion, car si la vérité en est prouvée, je mettrai « le diable en fureur. » Peu de jours après, il rendit un édit qui donnait à ses sujets la liberté d'embrasser le christianisme. Heureuse nouvelle ! que j'ai réservée pour la fin de ma lettre, afin que le plaisir qu'elle vous fera soit augmenté par la surprise. Rendez-en grâces à Dieu ! . . . .

« . . . . Ma plume ne tarit pas lorsqu'elle vous parle de mon affection pour vous tous et pour chacun de vous. Si les âmes de ceux qui s'aiment pouvaient se rendre sensibles aux yeux du corps, vous vous verriez tous peints dans la mienne, mes bien chers Frères, comme dans un miroir, à moins que votre humilité ne vous permît pas de vous reconnaître ornés de toutes les vertus dont mon cœur se plaît à vous embellir. . . . .

. . . .

« Que le Seigneur éclaire nos esprits! qu'il nous fasse connaître sa sainte volonté et nous donne à tous la force de l'exécuter ponctuellement!

« Tout à vous en Jésus-Christ,

« FRANÇOIS. »

IV

Après les douloureuses angoisses d'une si longue et si pénible traversée, Dieu, nous l'avons vu, fit subir à l'héroïque François de Xavier une épreuve plus pénible, plus douloureuse encore, lorsqu'il eut touché le sol du Japon pour le salut duquel il venait de s'exposer à de si grands dangers. Lui qui possédait le don des langues depuis son arrivée dans les Indes, ne comprend pas un seul mot de celle du Japon qu'il brûle d'évangéliser. Il est, suivant son expression, *comme une statue;* et le zèle le dévore. Il ne voit que païens et idoles autour de lui; et il ne peut laisser échapper de son âme la moindre étincelle du feu qui l'anime pour la conversion des uns, pour le renversement des autres. Dieu semble lui retirer ses faveurs au moment où il vient de souffrir si amèrement pour procurer sa gloire, au moment où elles lui seraient plus nécessaires que jamais!

L'épreuve était grande pour ce cœur d'apôtre!

Mais François de Xavier dont l'humilité égale le zèle, ne se décourage pas un instant. Il *redevient enfant*, comme il le mandait à ses Frères, il s'applique à l'étude de cette langue si difficile pour un Européen, et il attribue à ses péchés la privation que Dieu lui impose. Il écrit à saint Ignace, sous cette admirable impression, ces lignes remarquables, et relatives certainement, dans sa pensée, à la cessation d'une faveur qui lui avait été si libéralement accordée jusqu'ici.

« Je ne pourrai jamais assez dire combien je suis redevable aux Japonais, puisque c'est à eux que je dois l'insigne faveur que Dieu m'a faite de connaître l'énormité et la multitude de mes péchés. Jusqu'ici, emporté hors de moi, je n'avais pas encore sondé toute la profondeur de l'abîme qu'ils ont creusé dans mon âme; je ne l'ai bien vu qu'au moment où Dieu, au milieu des angoisses et des misères par lesquelles il m'éprouvait au Japon, me dessilla les yeux et me fit toucher au doigt la nécessité où j'étais d'avoir près de moi un homme qui eût constamment les yeux sur ma personne. Que votre charité veuille donc ouvrir les siens sur les conséquences que peut avoir la direction des saintes âmes de nos Pères et de nos Frères qu'elle a confiées à ma sollicitude! La miséricorde de Dieu m'a fait connaître combien je suis dépourvu des qualités nécessaires à un tel emploi, et je suis si convaincu de mon incapacité, que je devrais

espérer de votre bonté la faveur d'être placé sous la direction de mes Frères, plutôt que celle d'avoir la charge rigoureuse de les conduire. »

Cependant, on l'a vu, quarante jours avaient suffi au prodigieux Xavier pour apprendre la langue si compliquée du Japon, de manière à pouvoir expliquer le Décalogue. Dès que le roi eut publié l'édit qui autorisait ses sujets à embrasser la religion chrétienne, le grand apôtre commença ses prédications; on les écouta avec avidité, et là, comme partout, il fut aimé et vénéré. Les bonzes eux-mêmes, qui ne voulaient pas de sa religion, voulaient de sa personne et la recherchaient sans cesse. La foi faisait de rapides progrès, on demandait le baptême avec empressement, et déjà une grande partie des habitants de Cangoxima étaient chrétiens, lorsque les bonzes, s'apercevant de cette immense défection, comprennent qu'ils trouveront leur ruine dans celle de leur religion, et conspirent la perte des prédicateurs étrangers qu'ils avaient tant admirés d'abord: ils travaillent à leur nuire de mille manières; ils tâchent surtout d'ameuter le peuple contre eux, même les enfants. François de Xavier prêchait un jour sur la place publique, un bonze l'interrompt, l'insulte, et s'adressant au peuple :

— Défiez-vous, lui dit-il, de cet imposteur ! c'est un démon qui a pris une figure d'homme pour vous séduire !

Le peuple hausse les épaules, il reproche à ce bonze sa mauvaise foi et lui dévoile le fond de sa pensée :

— C'est parce que vous perdez nos offrandes que vous voulez nous empêcher de sauver nos âmes! vous feriez mieux d'écouter le saint Père et de lui laisser sauver aussi la vôtre!

Mais deux seulement suivirent alors ce sage conseil; les autres, tenant trop à leurs vices pour les sacrifier au salut de leurs âmes, continuèrent à faire feu de toutes leurs batteries contre *le chef des bonzes chrétiens.* Alors Dieu vint appuyer de ses prodiges la parole de l'apôtre, qui devait ce semble renouveler tous les miracles opérés autrefois par le divin Sauveur.

Un jour, le saint bien-aimé des Japonais, se promenant sur le rivage de la mer, s'arrête à considérer de pauvres pêcheurs qui s'affligeaient de ne rien prendre; leur filet remontait toujours vide, et, découragés, ils allaient cesser leur inutile travail :

— Pourquoi vous décourager, mes enfants? leur dit Xavier de sa douce et compatissante voix.

— Saint Père, il n'y a pas de poisson aujourd'hui! La mer n'est jamais poissonneuse à Cangoxima, et il y a des jours où on ne prend pas un seul poisson.

— Voyons, un peu de courage! Rejetez le filet.

— Mais il y a si longtemps que nous le jetons inutilement, saint Père!

— N'importe; jetez-le encore une fois, et ayez confiance en Dieu.

Les pêcheurs obéissent... et voilà qu'ils peuvent à peine remonter le filet, tant il est plein; ils ne comprennent rien à une pêche qui produit non-seulement une quantité dont ils n'avaient pas d'exemple, mais encore une qualité qu'ils ignoraient. Le lendemain et les jours suivants, même succès! Depuis que notre saint avait prié, la mer de Cangoxima était devenue une des meilleures pour la pêche, et le miracle se continuait encore un grand nombre d'années après.

Une pauvre femme, dont l'enfant était enflé dans tout le corps, apprend que le Père de Xavier guérit tous les malades qu'il touche. Elle prend son petit moribond dans ses bras, elle court au *saint Père*, car au Japon comme dans les Indes, c'était ainsi qu'on le désignait :

— Mon Père, lui dit-elle, voilà mon pauvre petit enfant! vous voyez qu'il va mourir si vous ne le gué rissez pas de suite!

La pauvre mère pleurait abondamment. L'apôtre laissa tomber sur elle un regard où se peignait la plus consolante pitié et qui fut pour elle l'espérance. Aussitôt elle lui donne son enfant.

— Tenez! guérissez-le, mon Père!

Xavier prend dans ses bras l'enfant qu'on lui tendait ainsi; il le regarde avec émotion :

« Dieu te bénisse! lui dit-il. »

Et il répète deux fois encore cette parole; puis il remet l'enfant à sa mère dont les larmes sont deve-

nues en un instant des larmes de joie. Son enfant, désenflé, très-bien portant, paraissait plus beau qu'avant d'être malade.

Un lépreux, à la nouvelle de ce miracle, espère sa guérison s'il parvient à approcher du saint Père. Séparé de tout le monde, il ne lui est pas permis de l'aller trouver; mais on lui parle tant de sa charité, qu'il ose le faire prier de venir à lui. Notre saint ne pouvant s'y rendre dans le moment, y envoie un des siens, en lui disant :

« Vous demanderez trois fois à ce malade s'il croira en Jésus-Christ dans le cas où sa lèpre disparaîtrait, et, s'il le promet, vous ferez sur lui le signe de la croix après chacune de ses réponses. »

L'envoyé de l'apôtre exécute ponctuellement les ordres qu'il a reçus; le malade répond trois fois qu'il croira en Jésus-Christ, et après le dernier signe de la croix qui suit sa dernière réponse, la lèpre disparaît subitement! La foi de ce Japonais devint si vive, qu'on lui accorda bientôt la grâce du baptême.

Un seigneur encore idolâtre venait de perdre sa fille unique; il était fou de douleur. Deux néophytes de ses amis lui parlent des miracles de François de Xavier et l'engagent à lui demander la résurrection de sa fille. Le malheureux père s'emporte contre ses amis; il croit que leur foi chrétienne a altéré leur raison, car jamais au Japon nul n'entendit parler de

la résurrection des morts; jamais idole ne fit rien de semblable; jamais bonze ne lut dans les livres des savants une merveille de ce genre : les morts ne peuvent ressusciter. Cependant, les chrétiens parviennent à lui inspirer assez de confiance dans les prodiges du saint Père, et le païen va se jeter à ses pieds avec des cris de douleur à briser le cœur.

Xavier en est touché : il s'éloigne un moment avec Fernandez; puis, revenant au seigneur japonais :

— Allez, lui dit simplement le saint en comprimant l'émotion qu'il éprouve, allez, votre fille vit.

— Comment! elle ne peut vivre, puisque vous n'avez pas invoqué sur elle le Dieu des chrétiens!

— Elle est vivante, répète Xavier.

Le malheureux seigneur se retire furieux :

— Le bonze chrétien s'est moqué de moi, disait-il; il n'a pas invoqué son Dieu; il n'est pas venu toucher la tête de ma fille comme il fait aux malades, et il me dit qu'elle est vivante!

Il retournait chez lui, outré de colère contre le *chef des bonzes chrétiens*, lorsqu'il rencontre les gens de sa maison, venant lui annoncer que la jeune fille est revenue à la vie. Un peu plus loin, il voit sa fille elle-même courant au-devant de lui :

— Si vous saviez, mon père! lui dit-elle en l'embrassant, si vous saviez ce qui m'est arrivé! J'étais morte! deux horribles démons s'étaient saisis de moi; ils m'emportaient dans un abîme de feu! J'étais perdue; lorsque deux hommes, à l'air noble et au re-

gard doux et compatissant, m'ont arrachée de leurs mains, et, au même instant, je suis revenue à la vie, comme si je me réveillais, et je me sens dans l'état de santé le plus parfait !

— Ma fille ! ma chère fille ! tu étais bien morte, c'est vrai; mais le chef des bonzes chrétiens t'a ressuscitée par son Dieu, qui est plus fort et plus puissant que les nôtres; allons le remercier !

Et le père et la fille viennent trouver le Père de Xavier, qui était encore avec Fernandez. En les voyant, la jeune fille s'écrie :

— Les voilà ! voilà ceux qui m'ont délivrée des mains des démons ! Je les reconnais bien !

Elle se prosterne à leurs pieds, demandant instamment, ainsi que son père, la grâce du baptême, qui leur fut accordée dès que leur instruction le permit.

Ce miracle produisit un immense effet sur un peuple qui, jusqu'alors, n'avait jamais entendu parler de résurrection, et dont la langue n'avait pas même de mot qui répondît à cette idée. Xavier était pour les Cangoximains, encore païens, un véritable Dieu beaucoup plus puissant qu'*Amida* et *Chaca*, leurs plus grandes divinités. Plusieurs se convertirent, et les bonzes, d'autant plus irrités, jurèrent une haine implacable au célèbre apôtre, dont la réputation s'étendait déjà jusqu'aux extrémités de l'empire japonais.

Un homme du peuple, payé par eux, l'insultait et

le menaçait avec rage dans les rues de la ville, après une de ses instructions. Xavier supportait ses injures et ses menaces sans lui répondre et sans rien perdre de son inaltérable douceur, lorsque, subitement éclairé d'en haut, il voit la vengeance de Dieu prête à fondre sur ce malheureux. Il le regarde avec l'expression de la pitié, et lui dit tristement :

« Dieu veuille conserver votre langue ! »

Et à l'instant même la langue du païen est putréfiée ! Elle sort malgré lui de sa bouche, les vers y fourmillent !... La foule exalte la puissance du Dieu des chrétiens, les bonzes sont plus méprisés que jamais, et, quelques jours après, la femme d'un des premiers seigneurs de la cour, ayant abandonné *Chaca* et *Amida* qu'elle avait comblés jusqu'alors de ses libéralités, recevait le baptême solennellement, ainsi que toute sa famille. Les bonzes n'avaient plus aucun moyen de nuire au grand apôtre dans l'esprit des Cangoximains; leur faiblesse ne pouvait lutter contre sa puissance, et il fallait pourtant mettre un terme à ses conquêtes de chaque jour : *Amida* et *Chaca* les inspirèrent.

Des vaisseaux portugais, qui d'ordinaire mouillaient à Cangoxima, venaient de passer sans s'arrêter, et avaient gagné Firando où ils portaient leurs riches marchandises. Le commerce de Cangoxima et de tout le royaume de Saxuma souffrirait de l'absence des marchands portugais; le roi en serait irrité, l'occasion était trop précieuse pour la perdre.

Ce calcul fait, les principaux d'entre les bonzes vont se présenter au roi; ils lui disent qu'il a encouru la colère des dieux *Amida* et *Chaca*, à qui il doit son trône; que la postérité maudira son nom; que déjà les chrétiens montrent leur fourberie, car c'est sûrement le chef de leurs bonzes qui a envoyé les marchands portugais à Firando et les a empêchés de s'arrêter à Cangoxima. Les dieux l'ont ainsi voulu pour punir le peuple qui a déserté les pagodes, et surtout pour punir le roi, dont la faiblesse avait permis à ses sujets de changer de religion.

Le roi tremblait suffisamment; les bonzes profitèrent de la peur qu'ils venaient de faire à sa crédule majesté pour lui arracher un édit révoquant celui qu'elle avait accordé à Xavier, et portant peine de mort contre ceux de ses sujets qui embrasseraient désormais la religion prêchée par les bonzes européens.

A cette accablante nouvelle, François de Xavier ne songea plus qu'à fortifier les chrétiens dans la foi. Tous lui promirent de mourir plutôt que d'y renoncer, et l'apôtre, voyant qu'il ne pourrait gagner un plus grand nombre d'idolâtres, s'éloigna du royaume de Saxuma pour porter ailleurs la lumière de l'Évangile.

« Nous prîmes congé de nos néophytes, écrivait-il, mais ce ne fut pas sans regrets, ce ne fut pas sans larmes de part et d'autre! Ces pauvres gens s'épui-

saient en remercîments de ce que nous étions venus de si loin, et à travers de si grands dangers, pour leur enseigner le chemin du ciel. Je leur laissai Paul, qui achèvera de les instruire et de les fortifier. »

Notre saint s'éloigna de son cher Paul et de ses néophytes en septembre 1550. Il était resté un an à Cangoxima. Avant de partir, il donna des lettres de recommandation aux deux bonzes qu'il avait convertis, et qui désiraient visiter les Indes et l'Europe. Disons tout de suite que Paul de Sainte-Foi travailla si bien après le départ de Xavier, que l'édit contre le christianisme ne reçut point d'exécution, que le nombre des idolâtres diminua sensiblement, et que le roi de Saxuma, sollicité par les seigneurs de sa cour, et d'ailleurs édifié de toutes les vertus des chrétiens, écrivit au vice-roi des Indes, peu d'années après, pour lui demander des Pères de la religion de Xavier que les Japonais avaient surnommé : *Le Saint par excellence.*

Xavier avait pris la route de Firando avec le Père Côme de Torrez et le Frère Fernandez; il voyageait à pied, selon son usage, portant sa chapelle sur son dos, lorsque non loin de la forteresse du prince Hexandono, vassal du roi de Saxuma, il rencontra quelques-uns de ses gens qui le pressèrent vivement de monter au château et de faire une visite au prince, ou *tone*. Le saint apôtre, dans l'espoir de faire à Dieu une conquête de plus, céda à leurs instances. Hexan-

dono, ravi de voir le *bonze chrétien* dont la célébrité remplissait le Japon, le reçut avec les plus grands honneurs; il réunit tous les soldats de la garnison, sa famille, ses gens, et Xavier, se présentant au milieu de cette immense et imposante réunion, prêcha aussitôt la foi en Jésus-Christ. Il produisit une telle impression, que plusieurs s'empressèrent de lui soumettre leurs doutes, et dix-sept, suffisamment éclairés, demandèrent le baptême avec tant de foi, que l'apôtre le leur accorda; il les baptisa en présence de leur *tone*, qui, dans la crainte de déplaire au roi, ne permit pas à un plus grand nombre de recevoir cette faveur. Il promit seulement de se faire baptiser lui-même, et de laisser libres tous ses gens dès qu'il y serait autorisé par le souverain, qu'il pensait ne devoir pas soutenir longtemps l'édit arraché par les bonzes. Néanmoins ce prince, admirant la doctrine prêchée par François de Xavier, permit à sa femme de lui demander le baptême qu'elle reçut avec bonheur.

Notre saint ayant remarqué une grande solidité d'esprit dans l'intendant du prince, le chargea du soin d'entretenir la foi et la piété des néophytes. Il désigna le lieu qui lui parut le plus propre aux réunions et lui ordonna d'y présider, d'y lire à haute voix une partie de la doctrine chrétienne tous les dimanches, les psaumes de la pénitence tous les vendredis, et les litanies des saints tous les jours. En partant, il lui laissa une discipline dont il s'était

servi quelquefois. L'intendant attachait depuis un si grand prix à cet instrument de pénitence, qu'il permettait rarement aux chrétiens de s'en servir. Cette discipline fit une infinité de miracles, et les successeurs de François de Xavier dans l'apostolat du Japon, la trouvèrent en la possession de la princesse qui l'avait gardée précieusement, après la mort du vieil intendant, et qui s'en servait pour opérer des prodiges, ainsi que d'un petit livre écrit de la main de l'illustre Xavier, et qu'il lui avait donné en la quittant; ce petit livre contenait quelques prières et les litanies des saints.

V

Le bruit éclatant et soudain de nombreuses salves d'artillerie, auquel se mêlait celui de cris confus et prolongés, poussés par une multitude de voix, mettait en grand émoi toute la population de Firando et portait le trouble dans l'esprit de son roi Taquanombo. Brouillé depuis peu avec le petit souverain de Saxuma, il craignait que ce ne fût une surprise de cet ancien allié devenu son ennemi, et qu'il n'eût appelé à son aide les Portugais dont les vaisseaux mouillaient dans ses eaux. Comment se défendre du formidable canon des Européens ? La situation était

embarrassante, et il importait de l'éclairer au plus tôt.

Taquanombo, plein de ces sinistres pensées, avait dépêché un de ses courtisans, avec ordre de s'informer exactement de l'état des choses sur le port, et il attendait son retour dans la plus grande anxiété, lorsqu'enfin l'envoyé reparaît. Il dit au roi, et ceci le rassure complétement, que tout ce bruit n'est qu'une manifestation de joie de la part des équipages; que les Portugais, et en général les Européens, sont dans l'usage d'exprimer leur joie à coups de canon, de saluer leur souverain à coups de canon, et de tuer leurs ennemis à coups de canon :

— Or, ajoute l'envoyé, les Portugais en rade viennent d'avoir une surprise qui leur a fait tant de plaisir, qu'ils ont crié et tiré le canon comme s'ils voyaient l'ennemi ou le roi : voilà tout.

— Et sait-on ce qui leur a fait ce plaisir? demande Taquanombo.

— Ce qui réjouit leur cœur, c'est que le grand bonze d'Europe qui fait tomber la pluie sur la terre et fait venir le poisson dans la mer, ce bonze qui redonne la vie quand on est mort et la santé quand on est malade, ce bonze chrétien, dont le Dieu est si puissant, est arrivé au port dans une jonque du pays; les Portugais l'ont reconnu de loin, ils ont tiré le canon, ils ont poussé de grands cris de joie, ils ont sonné toutes les trompettes, hissé tous leurs pavillons, ils ont embrassé le bonze en pleurant et en riant. On croirait qu'ils n'ont pas toute leur raison, si on ne

savait que ce grand bonze est un Dieu, et qu'on ne peut trop faire pour lui.

Le roi, enchanté de savoir que le célèbre bonze chrétien était à Firando, témoigna le désir de le voir, et les Portugais, pour donner à ce prince une idée de la vénération que méritait leur saint apôtre, voulurent le conduire au palais en grande pompe. L'humble Xavier ne put se défendre de tant d'honneurs, qui d'ailleurs devaient rejaillir sur la religion dont il était le ministre. Escorté de tous les soldats des équipages, les drapeaux en tête, au son des trompettes et entouré des officiers et des capitaines en grand costume, notre saint traversa les rues de Firando et se rendit à la cour de Taquanombo, où il reçut un accueil proportionné à la pompe qui l'entourait. Les Portugais le présentèrent au roi comme le personnage le plus illustre et comme l'ami de leur souverain, auprès duquel nul n'était aussi puissant que Xavier, le grand apôtre des Indes. Et quand ils apprirent à Taquanombo que le roi de Saxuma l'avait forcé de sortir de ses États, ce prince, charmé de l'occasion de contrarier son ennemi en se rendant agréable au roi de Portugal, donna toute liberté au missionnaire de prêcher la religion chrétienne dans son royaume.

En sortant du palais, François de Xavier commença à parler d'un seul Dieu sur la place publique, et la foule vint aussitôt l'entourer et l'écouter. Vingt jours lui suffirent pour faire plus de chrétiens qu'il

n'en avait fait à Cangoxima durant plus d'une année. L'empressement et la docilité de ce peuple promettant les plus consolants succès, il n'hésita pas à lui laisser le Père Côme de Torrez, et à pousser plus loin ses conquêtes. Il partit à la fin d'octobre 1550, accompagné de Juan Fernandez et de deux chrétiens japonais, Bernard et Mathieu; il alla s'embarquer à Facata, pour se rendre de là à Amanguchi, capitale du petit royaume de Naugata, à plus de cent lieues de Firando. Son intention était de ne point séjourner à Amanguchi, et de continuer son voyage jusqu'à Meaco, capitale de l'empire; mais ayant appris le désordre de mœurs qui régnait dans la capitale du Naugata, il voulut y jeter en passant la semence évangélique. Il l'y répandit à pleines mains; son zèle, excité par la pensée des crimes dont cette ville était souillée, semblait plus ardent que jamais; la ferveur de sa prière continuelle pour toutes ces âmes perdues de vice répondait à son zèle; mais Dieu permit qu'il ne recueillît, en ce moment, que l'insulte et l'outrage. Le peuple, les enfants même le poursuivaient en lui jetant des pierres et en l'accablant d'injures! François de Xavier supporta ces humiliations avec une douceur inaltérable, et n'accusa que ses péchés de l'insuccès de ses prédications.

Oxindono, roi d'Amanguchi, voulant connaître par lui-même la doctrine européenne dont on ne cessait de parler, désira voir les bonzes d'Europe, et réunit les seigneurs de la cour pour les entendre :

— D'où êtes-vous? dit-il à Xavier.

— Je suis Européen.

— Pourquoi êtes-vous venu au Japon ?

— Pour prêcher la loi d'un Dieu unique; car nul ne peut être sauvé, s'il n'adore ce Dieu et Jésus-Christ son Fils avec un cœur pur de vices, s'il ne lui rend le culte religieux qui lui est dû, s'il n'accomplit, en un mot, la loi divine.

— Expliquez-nous cette loi.

Alors le saint apôtre expliqua les principales vérités de la foi, répondit aux objections de chacun, parla plus d'une heure, fit même verser quelques larmes à son auditoire....... et ce fut tout. Il ne gagna pas une seule âme à Jésus-Christ !

Après avoir ainsi semé sans recueillir pendant un mois entier, il prit la route de Meaco avec ses compagnons, vers la fin de décembre, par une pluie fine et glacée qui ne cessait que pour faire place à la neige la plus épaisse et la plus soutenue.

L'hiver est si rude au Japon, que, dans les villes, une galerie couverte règne devant les maisons, de manière à faire communiquer de l'une à l'autre sans sortir dans la rue. Mais le courage des quatre voyageurs est plus fort que la rigueur de la température; il surmontera généreusement tous les obstacles qu'elle opposera à l'ardeur de leur zèle.

Notre humble et intrépide Xavier, dont l'exemple animait ses compagnons, entreprend résolûment, à pied, sa chapelle sur son dos, et sans vêtement d'hi-

ver, un voyage de quinze jours de marche dans toute autre saison, mais dont il ne pouvait apprécier la durée probable par le temps des neiges, des glaces et du typhon aussi violent dans les terres que sur mer. Bernard servait de guide et portait sur son dos les provisions de bouche.......... un sac contenant du riz grillé. C'était là toute leur ressource pour se réconforter dans leurs fatigues; et elles furent grandes dans ce voyage! Elles furent grandes pour le corps; elles furent grandes pour le cœur, pour l'âme de notre héros; mais son courage n'en fut point ébranlé.

Des torrents glacés se trouvaient sur la route; il fallait les traverser, et il glissait, roulait, se blessait... N'importe! il revenait à la charge, il atteignait l'autre bord, et il tendait la main aux trois autres moins agiles, quoique plus jeunes que lui. Souvent ils enfonçaient dans la neige jusqu'au-dessus du genou; souvent aussi, après avoir gravi péniblement les rochers escarpés des hautes montagnes, sur lesquelles la neige était dure et glacée, ils disparaissaient tout à coup, et se trouvaient au fond d'un abîme, dont ils ne parvenaient à sortir que par un miracle de la divine Providence qui veillait sur eux, en n'épargnant aucune épreuve à leur foi.

Ces grandes fatigues accablèrent enfin notre saint: il fut pris d'une fièvre qui l'obligea de s'arrêter quelques jours à Saccaï; mais dès qu'il se sentit mieux, il reprit courageusement la route de Meaco. Dans toutes les villes, dans tous les villages qu'il traversait,

il annonçait un seul Dieu et Jésus Christ son Fils, par qui seul l'homme peut être sauvé; on se moquait de lui. Les enfants le poursuivaient en criant : *Deos! Deos! Deos!* Xavier répétait ce mot si souvent en prêchant, que les enfants le retenaient comme un mot étranger qu'ils avaient ignoré jusqu'alors. La langue japonaise n'ayant pas d'équivalent au mot *Dieu* exprimant l'idée d'une puissance souveraine, le saint apôtre prononçait ce nom en portugais; l'étonnement en était d'autant plus grand pour les Japonais, qui le redisaient sans le comprendre.

Dans une ville où il se voyait écouté avec plus d'attention qu'ailleurs, il parla plus longtemps, il expliqua la nécessité de fuir le vice et de pratiquer la vertu pour être sauvé. Cette étrange doctrine souleva la fureur de la foule. On se jeta sur notre saint, on le traîna hors des murs de la ville, on le condamna à être lapidé, et on allait exécuter cette cruelle sentence, lorsqu'un orage épouvantable, que nul n'avait prévu, éclata si violemment, que chacun s'enfuit à la hâte, cherchant un abri. François de Xavier demeura seul au milieu de cette tourmente, remerciant l'adorable Providence qui le délivrait ainsi d'une mort certaine, pour lui donner le temps de porter ailleurs le nom de Jésus-Christ.

Cependant nos voyageurs continuaient leur route vers Meaco, à travers des dangers sans cesse renouvelés et des retards d'autant plus grands, que Bernard, chargé de diriger la petite caravane, souvent trompé

par la neige dont le pays était couvert, s'égarait complétement. Un jour, où il ne pouvait parvenir à s'orienter suffisamment, arrive un cavalier qui paraissait très-sûr de son chemin. Xavier lui demande s'ils sont sur la route de Meaco :

—Oui, lui répondit-il, et j'y vais aussi; si vous voulez me suivre, tenez, portez-moi ce paquet qui m'est d'un très-grand embarras sur mon cheval.

— Bien volontiers, lui dit notre saint.

Et il se charge d'une énorme valise, ravi d'avoir été pris pour un pauvre malheureux que chacun avait droit de faire travailler pour son compte. Le voyageur n'eut pas même la pensée de ralentir le pas de son cheval. Il en résulta que François de Xavier, s'étant efforcé longtemps de le suivre, tomba sur le chemin, épuisé, anéanti, mourant de faiblesse et de lassitude. Ses compagnons, qui n'avaient pu marcher aussi rapidement, malgré leur bonne volonté, le trouvèrent étendu à terre, ayant à peine la force de leur parler! Ses jambes et ses pieds, excessivement enflés, étaient déchirés en plusieurs endroits... Il ne se plaignit pas; il avait espéré arriver ainsi jusqu'à Meaco, guidé par le cavalier inconnu. Dieu ne l'avait pas permis, il lui avait seulement donné une occasion de s'humilier et de souffrir, et il l'en remerciait de toute la force de son âme.

Enfin, après deux mois de la plus pénible marche, il entrait à Meaco, sur la fin de février 1551. Il trouva cette ville absorbée par les bruits de guerre; il ne put

obtenir d'audience du souverain, dont il vit d'ailleurs que l'autorité était absolument nulle; et jugeant que le moment n'était pas venu d'annoncer à cette ville une religion inconnue, qui condamne tous les désordres dans lesquels elle était plongée, il prit le parti de retourner à Amanguchi, mais dans des conditions différentes.

Il avait remarqué que le peuple s'était moqué de sa pauvre soutane déchirée, qu'il raccommodait pourtant lui-même du mieux qu'il pouvait; mais nous sommes forcé de convenir que ce mieux n'était pas très-bien, et qu'il équivalait presque à une déchirure de plus : il fallut donc en changer. Il avait aussi remarqué que les Japonais étaient fort curieux de tous les produits de l'industrie européenne et, jugeant que des présents en ce genre lui mériteraient l'estime du roi, il se rendit tout d'abord à Firando où il avait laissé, entre les mains des Portugais, les objets qu'il lui avait paru superflu d'emporter.

En partant de Meaco, il chantait les premiers versets du psaume CXIII, avec un accent qui émut vivement Juan Fernandez, et lui fit penser que son Père de Xavier était intérieurement éclairé sur les progrès que la religion ferait bientôt dans l'empire dont il quittait la capitale. Notre saint s'était embarqué sur le fleuve, la route de terre étant trop longue pour la reprendre à pied; d'ailleurs l'état de guerre de ce pays la rendait chaque jour plus dangereuse. A Sacaï, il prit la mer et gagna Firando. Le vice-roi

des Indes et le gouverneur de Malacca l'avaient forcé d'emporter au Japon une petite horloge, une épinette, instrument fort recherché alors, même en Europe, et quelques autres objets inconnus dans les pays qu'il allait parcourir.

François de Xavier espérant tout de ces présents sur l'esprit du roi d'Amanguchi, se hâta de lui faire demander une audience en arrivant. Le roi, émerveillé de ces prodiges, admira l'intelligence et les talents des Européens, et le même jour il envoya au *chef des bonzes chrétiens* une somme considérable qui lui revint intacte : Xavier la refusait et demandait seulement une nouvelle audience pour le lendemain, afin de remettre à Oxindono les lettres de l'évêque des Indes et du gouverneur de Malacca :

— C'est étrange ! dit Oxindono ; les bonzes d'Europe refusent l'argent, et les nôtres n'en ont jamais assez !

A l'audience du lendemain, il loua le bonze chrétien et le remercia en lui témoignant le désir de lui être agréable :

— Toute la faveur que je sollicite, lui répondit le Père de Xavier, c'est la permission de prêcher la religion de Jésus-Christ dans vos États, puisque nul homme ne peut être sauvé que par elle.

Oxindono, admirant le désintéressement d'un tel bonze, l'autorisa à prêcher la religion qui inspirait tant de générosité, rendit un édit par lequel il permettait à ses sujets de pratiquer la religion chré-

tienne, et défendit, sous les peines les plus sévères, d'inquiéter les bonzes de cette religion. Il fit plus encore, il assigna pour demeure à Xavier et aux trois chrétiens qui l'accompagnaient, une ancienne bonzerie inhabitée.

« ..... Dès que nous y fûmes établis, écrivait notre saint, nous fîmes là nos instructions, et l'affluence des auditeurs était immense. Nous prêchions deux fois le jour; à la suite de chaque discours, nous avions une longue conférence sur les matières qui venaient d'être traitées; de manière que nous ne cessions de prêcher ou de répondre aux questions qui nous étaient adressées. Bonzes, noblesse, gens du peuple, tout le monde accourait en foule; quand il n'y avait plus moyen d'entrer, on restait à la porte. Le résultat fut que la fausseté des superstitions païennes et celle de leurs auteurs fut bientôt démontrée, et que la vérité parut éclatante à tous les esprits. Il est remarquable que ceux qui avaient été le plus âpres dans la discussion, furent nos premières conquêtes. Presque tous étaient des hommes de distinction, qui devinrent nos meilleurs amis dès qu'ils furent chrétiens, et nous mirent au courant des mystères ou plutôt des inepties de la religion japonaise divisée en neuf sectes. Ainsi éclairés, il nous fut aisé de la combattre. Chaque jour aux prises avec des bonzes, des magiciens et autres, nous les confondîmes en peu de temps par nos questions et nos raisonnements..... »

L'avidité de cette nation pour chercher la vérité près du saint apôtre ne connaissait pas de bornes. C'était non-seulement le jour, mais encore la nuit qu'on venait lui soumettre des difficultés. Il ne trouvait pas toujours le temps de réciter son bréviaire de suite, et, bien qu'il lui fût permis de dire un office plus court que le romain, il n'usa jamais de cette autorisation. On raconte même que jamais il n'avait omis la récitation du *Veni Creator* avant chacune des heures canoniales, et que son visage s'animait alors comme si le Saint-Esprit eût voulu donner un signe sensible de sa présence sur le séraphique Père de Xavier. Qu'on juge par là du sacrifice qu'il s'imposait en se livrant incessamment à l'indiscrétion de ceux qui venaient le consulter. Quelquefois on ne lui laissait pas même le temps de dire la messe; bien moins encore pouvait-il trouver un moment pour prendre un peu de repos ou quelques légers aliments : c'était aux yeux de tous un miracle incessant qui soutenait sa précieuse existence, et lui donnait la force de résister à des fatigues que nul autre n'aurait pu supporter. On lui posait les questions les plus diverses et les plus difficiles; il écoutait avec calme, dignité et bienveillance; puis, il répondait à chacun avec tant de clarté et rendait la vérité si frappante, qu'il les ravissait tous.

Un jour où la foule était immense et les questions plus nombreuses encore que de coutume, Dieu manifesta sa puissance d'une manière inouïe jusqu'alors.

L'un demandait à l'apôtre aimé de Dieu l'explication de l'éternité qu'il ne pouvait comprendre, tandis qu'un autre le priait de lui donner celle du mouvement des astres; un troisième désirait qu'il éclairât ses doutes sur l'immortalité de l'âme, et un quatrième voulait savoir d'où venaient les couleurs de l'arc-en-ciel; quelques autres proposaient des difficultés sur la grâce, ou tenaient à savoir comment se forment les éclipses de soleil, tandis que d'autres encore voulaient être éclairés sur les peines de l'enfer, ou sur l'étendue et la population de la terre.

Le grand Xavier avait écouté toutes les questions qu'on lui posait avec sa grâce et sa bonté ordinaires. Lorsqu'on eut fini, il se leva, promena sur l'immense assemblée un regard inspiré, prononça quelques paroles et produisit un étonnement et une admiration qui semblaient tenir de la stupeur. On se regardait, on regardait François de Xavier, on ne trouvait pas de paroles pour exprimer les sentiments qui remplissaient l'âme.....

Une seule réponse, par le plus merveilleux des prodiges, une seule réponse du saint apôtre venait de résoudre à la fois toutes les difficultés, et d'une manière si claire, si précise et si complète, que chacun se croyait sous le prestige d'un songe!

Il fallut pourtant reconnaître la réalité de cette merveille, car Dieu la renouvela depuis, pour son apôtre privilégié, toutes les fois que les questions auraient demandé, par leur nombre et leur diversité, un

temps plus considérable que celui qu'il était possible d'y consacrer.

Les Japonais ne purent voir dans ce prodige un miracle de la puissance divine et persistèrent longtemps à l'attribuer à la science de François de Xavier, pour laquelle, disaient-ils, il n'y avait de mystère ni dans ce monde, ni dans l'autre; ce qui faisait dire aux bonzes en parlant du Père de Torrez :

« Il a de la science, assurément; mais il n'approche pas du Père de Xavier! Il n'a pas le talent de résoudre plusieurs difficultés avec une seule réponse! Le Père François de Xavier est le plus grand homme de l'Europe et du monde entier! »

Les conversions devenant plus nombreuses à mesure que les esprits étaient éclairés, et la classe lettrée n'ayant plus le même besoin des conférences, Xavier crut devoir les cesser pour les prédications sur les places publiques. Elles étaient d'autant plus nécessaires, que les bonzes des différentes sectes, cherchant à combattre l'influence du grand bonze chrétien et la puissance des vérités qu'il enseignait, s'entendirent pour le décrier publiquement, et s'efforçaient de prévenir le peuple contre cette religion nouvelle qui condamnait tous les plaisirs et excitait la colère d'*Amida* et de *Chaca*. François de Xavier prêchait donc deux fois par jour dans un quartier, pendant que Juan Fernandez prêchait dans l'autre, au grand déplaisir des bonzes dont le crédit diminuait en proportion de la confiance qu'inspirait notre saint.

Les Chinois que le commerce attirait à Amanguchi eurent la curiosité de voir le *fameux bonze européen* dont on leur disait tant de merveilles, et ils accoururent sur la plus grande place, dès que leur vint la nouvelle qu'il allait y prêcher. La langue du Japon est bien différente de celle de la Chine; mais les marchands chinois la sachant assez pour leur commerce, espéraient comprendre quelque chose de la doctrine qui venait de si loin, et que ce bonze si merveilleux ne vendait pas. En voyant le grand apôtre, ils éprouvèrent un sentiment de respect que témoignaient leur attitude et leurs regards. François de Xavier s'en aperçoit; son cœur s'émeut à la vue de ces Chinois qui l'écoutent, et à la pensée de leur vaste empire que la lumière de l'Évangile n'a jamais éclairé. Son désir d'y pénétrer, d'y porter l'adorable nom de Jésus-Christ est plus vif, plus ardent que jamais; il porte un regard de tendre compassion sur ces pauvres païens....:.. Un nouveau prodige s'opère! Dieu rend à son apôtre le don qui lui avait été retiré à son arrivée au Japon. Xavier s'adresse aux Chinois qui l'écoutent, et il leur parle le chinois le plus pur! La foule, ravie de cette étonnante merveille, s'écrie en battant des mains, que jamais homme ne fut si grand que le bonze chrétien, et que sa doctrine ne peut qu'être supérieure à celle des bonzes japonais. Quelques jours après, le nombre des chrétiens s'était accru considérablement, et en moins de deux mois, plus de cinq cents idolâtres avaient renoncé à leurs idoles et

reçu le baptême. Les grands et les lettrés avaient donné l'exemple, le peuple le suivit, et la ferveur de ces néophytes était si vive, qu'il n'était plus question partout dans Amanguchi, que de la religion chrétienne et de ses saintes pratiques. Ils étaient si heureux, qu'ils n'avaient pas d'expressions pour témoigner leur reconnaissance à celui qui était venu de si loin leur apporter la vérité, et avec elle le bonheur de cette vie et celui de la vie à venir. Xavier surabondait de joie!

« ..... Bien que je sois déjà tout blanc, écrivait-il [1], je suis plus vigoureux et plus robuste que jamais; car les travaux auxquels on se livre pour instruire une nation civilisée, avide de connaître la vérité, sont bien adoucis par l'abondance de la moisson et l'espérance de nouvelles récoltes. Au plus fort de mes fatigues, lorsqu'il me fallait satisfaire l'empressement de la multitude affamée qui se pressait à nos conférences, mon corps nageait dans la sueur, il est vrai, mais mon âme nageait dans la joie!

. . . .

« Un des principaux seigneurs de ce pays, le prince Neatondono, nous donnait des témoignages de sincère affection, ainsi que sa femme; ils nous ont secondés de tous leurs moyens pour la propagation de l'Évangile; mais nous n'avons pu déterminer ni

1. Il avait quarante-cinq ans seulement.

l'un ni l'autre à embrasser une religion dont ils reconnaissent la vérité. Et pourquoi? Parce qu'ils ont placé trop d'argent à la banque du dieu Amida; parce qu'ils ont bâti en son honneur des monastères de bonzes et les ont richement dotés, afin que les bonzes prient sans cesse Amida de les préserver de tout malheur en ce monde et de les faire participer à son bonheur dans l'autre. Ils craindraient de perdre capital, intérêt et récompense, s'ils changeaient de religion. »

Une circonstance vint encore augmenter de beaucoup le nombre des chrétiens, au grand désespoir des bonzes.

Juan Fernandez prêchait un jour sur une place, la foule l'écoutait avec recueillement, lorsqu'un homme du bas peuple s'approche et lui crache effrontément au visage! Fernandez, formé à l'école de l'humble Xavier, ne paraît pas s'émouvoir de l'outrage qu'il a reçu; il prend son mouchoir avec le plus grand calme, il essuie son visage et il continue à parler sans même chercher à voir d'où est partie cette ignoble insulte.

L'héroïque patience de Fernandez fut appréciée et admirée comme elle méritait de l'être; elle produisit de nombreuses conversions parmi les païens qui en furent témoins, et il y en avait de toutes les classes. L'un d'eux, remarquable par sa naissance et son instruction, et qui reçut au baptême le nom de Laurent,

devint un chrétien si fervent, qu'après des épreuves suffisantes, Xavier le reçut dans la Compagnie de Jésus. Il était venu à Amanguchi pour se faire admettre au nombre des bonzes, et il devenait Jésuite !

De tels progrès pour le christianisme étaient naturellement la ruine complète des prêtres de *Chaca* et d'*Amida;* l'enfer avait à se venger, il y travailla avec ardeur. Les bonzes se plaignirent au roi; Oxindono fléchit sous leurs menaces, et sans révoquer l'édit accordé au Père de Xavier, il se montra hostile à la religion chrétienne; il confisqua les biens des seigneurs qui l'avaient embrassée, et laissa toute liberté aux bonzes de calomnier publiquement les prédicateurs européens.

Ces mesures n'eurent d'autre effet que d'augmenter le nombre des chrétiens; peu de jours après, il s'était accru de trois mille, et tous si fervents, qu'ils auraient souffert la mort la plus cruelle plutôt que de renoncer à leur foi.

Au milieu de ces grandes consolations, François de Xavier apprend qu'un navire portugais vient d'arriver au port de Figen, à cinquante lieues d'Amanguchi, et à une lieue de Funay[1], capitale du royaume de Bungo. Il écrit aussitôt au capitaine et aux marchands de ce navire pour leur demander leurs noms, des nouvelles des Indes, et l'époque où ils doivent retourner, et il envoie Mathieu porter cette

1. Ou *Fucheo.*

lettre. Les Portugais, ravis de savoir que leur saint Père est si près d'eux, lui envoient les lettres de Goa et de Malacca dont ils étaient chargés pour lui, et lui répondent que dans un mois ils feront voile pour un port de la Chine où ils ont laissé trois vaisseaux, dont un commandé par Diogo de Pereira, son ami, et qu'en janvier ils retourneront aux Indes.

Cinq jours avaient suffi à Mathieu pour faire le double trajet par mer. Xavier trouva dans le paquet de Goa une lettre du Père de Camerini, qui lui mandait que sa présence était indispensable pour les affaires de la Compagnie, et qu'il le suppliait de revenir au plus tôt. A cette nouvelle, il appelle le Père de Torrez à Amanguchi, il lui confie cette florissante chrétienté et part avec Bernard, Mathieu et deux jeunes seigneurs chrétiens dont le roi avait confisqué les biens, et qui refusaient d'en recouvrer la possession au prix de leur foi. Laurent se joignit à eux, et vers la fin de septembre 1551, nos voyageurs se mirent en route à pied, un bâton à la main, et une part des petits bagages sur le dos de chacun. Le voyage eût été plus prompt et moins pénible de beaucoup par la voie de mer; Xavier, dont la mortification égalait le zèle, préféra prendre la voie de terre et voyager à la manière des pauvres.

Il marcha lestement pendant cinq jours; mais arrivé à Pinlaschau, village situé à deux lieues environ du port de Figen, ses forces l'abandonnèrent totalement, il tomba épuisé de fatigue; saisi par la fièvre

et de violentes douleurs dans la tête, les pieds extrêmement enflés, il ne put faire un pas de plus. Mathieu, Bernard et Laurent prennent les devants et portent cette triste nouvelle au *San-Miguel*, navire portugais resté seul en rade de Figen. Le capitaine Édouard de Gama mande aussitôt tous les officiers et les marchands qui étaient à Funay; il leur apprend que le saint Père est malade à deux lieues du port, et les engage à monter à cheval et à le venir voir; chacun s'empresse d'aller avec lui rendre ses devoirs à ce saint Père, objet de si grande vénération pour tous les Portugais. A un quart de lieue de Figen, la cavalcade étonnée s'arrête, le capitaine se hâte de descendre de cheval, tout le monde met pied à terre.... François de Xavier était là. Il avançait péniblement, appuyé sur son bâton, son visage pâle, défait, ses cheveux entièrement blancs...... Édouard de Gama ne le reconnut qu'à la ravissante expression de son angélique physionomie, expression que nulle souffrance n'altérait jamais.

L'humble Père n'ignorait pas les sentiments qu'il inspirait; il pressentait qu'Édouard de Gama allait venir à lui avec les Portugais de son bord, et, se trouvant un peu mieux, il s'était hâté de se remettre en marche. Le capitaine ayant fait d'inutiles instances pour le faire monter à cheval, toute la troupe voulut aller à pied, les chevaux suivant leurs cavaliers. L'équipage n'eut pas plutôt aperçu le saint bien-aimé à côté du capitaine, que le canon tonna, les pavillons

se hissèrent, les trompettes sonnèrent, les acclamations de joie se firent entendre au loin.... C'était fête pour tous ! Il arriva à Funay ce qui était arrivé à Firando : la population fut bouleversée de frayeur en entendant ces nombreuses décharges d'artillerie ; le roi trembla sur son trône, il se crut attaqué par les Européens ; l'épouvante était dans tous les esprits. Un seigneur de la cour se présente, tout ému, au capitaine du *San-Miguel*, et s'informe, au nom du roi, de la cause de ce formidable bruit. Le capitaine lui montre de la main le saint Père tant aimé, et lui dit :

— Voilà, senhor, la cause de ce bruit qui vous a tant alarmé. Nous avons voulu donner à notre saint Père de Xavier un témoignage de notre joie de le revoir. Dites à votre roi que vous avez vu l'homme le plus illustre, l'honneur et la gloire du Portugal et des Indes, l'ami le plus cher de notre grand souverain, l'homme du monde le plus aimé et le plus respecté !

— C'est donc là ce bonze chrétien qui a fait tant de merveilles à Amanguchi, demanda le seigneur japonais, et dont nos bonzes disent tant de mal ? Je ne vois rien en lui qui réponde à cette grande célébrité ; il paraît bien pauvre, bien mal vêtu !

— Cela est vrai, senhor, lui répondit don Édouard de Gama ; mais notre saint Père de Xavier, d'une des plus nobles familles d'Europe, a renoncé à sa fortune, comme à tous les honneurs de la cour, par amour

pour le Dieu que nous adorons, et par dévouement pour les hommes, afin de sauver leurs âmes en leur prêchant les vérités chrétiennes.

Le courtisan du roi de Bungo n'avait plus de parole; il était dans la stupéfaction de ce qu'il entendait. Après avoir bien examiné le Père de Xavier, il se hâta de retourner près du roi et de lui rendre compte de son message.

VI

Civandono, roi de Bungo, au grand bonze de Chémachicogin[1].

« Père bonze de Chémachicogin !

« Que votre heureuse arrivée dans mes États soit agréable à votre Dieu comme les louanges de ses saints !

« Quansyonafama, mon serviteur, est allé au port de Figen par mon ordre, et il m'a annoncé votre arrivée d'Amanguchi; toute ma cour a vu la joie que m'a causée cette nouvelle. Votre Dieu ne m'a pas fait digne de vous commander, je vous supplie donc de venir avant le lever du soleil frapper à la porte de mon

1. Portugal.

palais, où je vous attendrai avec impatience. Permettez-moi de vous demander cette faveur; mais que ma demande ne vous soit pas importune ! Votre Dieu est le plus grand et le plus puissant de tous les dieux; il est le souverain des meilleurs qui vivent au ciel, et je le prie à genoux, prosterné devant sa face invisible, de faire comprendre à tous les superbes combien votre vie sainte et pauvre est agréable à ses yeux, afin que nos enfants ne soient pas trompés par les fausses promesses du monde.

« Mandez-moi des nouvelles de votre santé pour me faire bien dormir la nuit, jusqu'au moment où le chant du coq m'éveillera en m'annonçant votre venue. »

Ce message était porté par un jeune prince du sang royal, accompagné de son gouverneur Poomendono, et escorté de trente jeunes seigneurs de la cour. Le prince, arrivé à bord du navire portugais, est reçu par le capitaine, à qui il demande l'honneur de parler au grand bonze de Chémachicogin.

Édouard de Gama, qui avait vu venir l'ambassade, et qui s'était douté du motif qui l'amenait, avait donné ses ordres avant de la recevoir à son bord, mais n'avait point voulu que le *saint Père* fût prévenu. Dès que le jeune prince eut dit qu'il apportait un message de la part du roi de Bungo pour le grand bonze de Portugal, le signal fut donné, et les officiers de l'équipage se partageant pour précéder et suivre l'ambassade, on

entra dans la grande salle, on se rangea sur deux rangs, le capitaine et quelques officiers se détachèrent, allèrent chercher notre saint, et l'accompagnèrent en cérémonie dans la salle où il était attendu.

L'humilité de François de Xavier était mise à une bien rude épreuve; mais ne comptait-elle pas autant de victoires que d'attaques! Elle devait triompher jusqu'au bout.

Le jeune prince ayant remis son message au grand apôtre, il le pria d'en prendre lecture, afin qu'il pût rapporter sa réponse au roi, et pendant que le *saint Père* lisait cette lettre, ayant derrière lui et à ses côtés les officiers du bord dans l'attitude la plus respectueuse, le prince dit à son gouverneur :

— Le Dieu de Chémachicogin est donc bien grand?

— Il paraît que oui, lui répondit le seigneur Poomendono, en serrant les lèvres et hochant la tête.

— Il doit avoir des secrets qui sont inconnus aux autres nations, reprit le prince, puisqu'il met de si riches navires sous l'obéissance et le pouvoir d'un bonze aussi pauvre que celui-là? Comprenez-vous que ce Dieu fasse tirer le canon pour que toutes les nations qui entendent ce bruit si terrible sachent que cette pauvreté lui est agréable? nous qui pensions qu'elle rend malheureux!...

— Ce bonze, qui la regarde comme une vertu, et la pratique pour être agréable à son Dieu, est sans

doute plus heureux que ceux qui sont riches, répondit le gouverneur.

Xavier ayant pris lecture de la lettre du roi, promit de se rendre à son invitation, et le jeune prince, émerveillé de voir un bonze ainsi honoré par ceux de sa religion, retourna au palais rendre compte au roi de sa mission, et ajouta, en parlant de l'extérieur si pauvre du bonze chrétien :

— Il n'a que l'apparence de la pauvreté, car il est comme un souverain sur ce navire; tout le monde lui obéit et lui rend honneur comme à un roi; les Portugais se trouvent si heureux de le posséder à leur bord, qu'ils sacrifieraient toutes les richesses de leur vaisseau plutôt qu'un cheveu de la tête de leur *saint Père!*

Le roi de Bungo ordonna de préparer la réception la plus brillante à ce grand personnage. On s'empressa d'exécuter ses ordres.

Pendant qu'on faisait tous ces préparatifs au palais de Civandono, les Portugais travaillaient de leur côté à vaincre l'humilité de leur apôtre chéri :

— Mon Père, lui dit don Édouard de Gama au nom de tous, mon Père, les bonzes ont mis tout en œuvre pour attirer sur vous le mépris du peuple; ils vous ont calomnié d'une manière infâme! Ils l'ont fait, vous le savez, pour arrêter les progrès du christianisme. Il est donc de notre devoir, à nous, chrétiens, d'honorer cette religion qu'ils insultent, et de témoigner la vénération que nous portons au caractère sacré de celui

qui en est le ministre. Il faut que les Japonais apprennent la différence qui existe entre un prêtre de leurs idoles et un prêtre de notre Dieu. Vous avez vu, mon Père, que le succès a été complet pour le christianisme à Firando. Le roi et le peuple ont pressenti la divinité de notre religion, en voyant les honneurs que les Portugais rendaient à son ministre. Permettez donc que nous fassions ce qu'ils ont fait!...

L'humble apôtre se soumit; il se rendit et laissa vaincre ses répugnances à Figen, par les motifs qui les avaient déjà vaincues à Firando.

Le lendemain, une chaloupe et deux canots, ornés de magnifiques tapis chinois et de banderoles aux vives couleurs, remontaient le fleuve jusqu'à la ville de Fucheo, résidence royale. L'apôtre se rendait au palais du souverain, accompagné de trente Portugais vêtus des plus riches étoffes dont les broderies d'or étaient relevées de pierreries; tous portaient une chaîne d'or; leurs toques étaient ornées de broderies d'or et de panaches flottants, retenus par des agrafes de pierres précieuses. Leurs esclaves richement habillés remplissaient un des canots. Plusieurs instruments exécutaient des symphonies dans chaque embarcation.

Les habitants de Fucheo, curieux de voir le fameux bonze, qui avait la réputation de soumettre à sa volonté le ciel, la terre, les mers, les maladies et la mort même, s'étaient portés en masse dans les rues que devait parcourir le cortége.

Quansyandono, à la tête des canafamas[1] qu'il commandait, attendait le grand Xavier au débarquement, et fit avancer une litière royale pour le transporter au palais. Le Père de Xavier la refusa et voulut aller à pied. Les canafamas se rangèrent sur deux lignes et laissèrent le cortége prendre place au milieu. Le capitaine de Gama marchait le premier, appuyant sa main droite sur une canne de commandement, et portant de la gauche sa toque brillamment ornée, et dont les panaches dépassaient, en grandeur et en beauté, ceux des autres officiers. Après lui, marchaient à la suite l'un de l'autre, cinq officiers, dont le premier portait le livre des Évangiles recouvert d'un fourreau de satin blanc ; le second, une canne de *bengala*, enrichie d'or; le troisième, des *mules* en velours noir ; le quatrième, un tableau représentant la sainte Vierge et recouvert d'une *écharpe* en damas violet; le cinquième, enfin, portait un magnifique *parasol*[2]. Le Père de Xavier venait ensuite; on lui avait imposé une soutane neuve en camelot, un très-beau surplis et une étole de velours vert enrichie de brocart d'or. Sa profonde humilité, sa douce modestie lui avaient laissé toute sa distinction native et n'avaient rien retiré de la noblesse de son ensemble, ce qui faisait dire aux officiers qui s'étaient plu à lui composer une *cour d'honneur* pour la circonstance, que la dignité de leur *saint Père,* au milieu de la pompe dont il était

1. Garde royale ou garde d'honneur du roi.
2. Conservé à la maison de *Gesù* à Rome.

entouré, avait une majesté si sainte, qu'on sentait le besoin de s'agenouiller devant lui pour attendre ses ordres[1]. Il était suivi de tous ses amis, dont les esclaves fermaient la marche. La musique militaire, en tête et en queue, alternait les symphonies.

Sur la place du palais, six cents gardes, le cimeterre au poing, attendaient immobiles le grand bonze de Chémachicogin, et firent retentir l'air de leurs acclamations dès qu'ils l'aperçurent; ils avancèrent vers lui en bon ordre, sous le commandement de leur chef Fingeindono, puis, ouvrant leurs rangs, ils formèrent la haie des deux côtés sur son passage. A la porte, le capitaine de Gama et les cinq officiers qui précédaient notre saint, se retournèrent vers lui et lui firent une profonde inclination; l'un lui offrit sa canne de *bengala*, l'autre les *mules* de velours; le troisième étendit le *parasol* sur sa tête; celui qui portait le tableau se plaça à sa droite, celui qui portait le livre se mit à sa gauche. Tous ces mouvements s'exécutèrent avec le plus grand ordre et un parfait ensemble. On traversa une longue galerie aboutissant à une immense salle où étaient réunis les premiers seigneurs de la cour, en costume d'apparat. Là, un enfant qu'un vieillard conduisit par la main au-devant du Père de Xavier, s'inclina profondément et lui dit :

— Grand bonze ! que ton entrée dans la demeure de Civandono, mon seigneur, lui soit agréable comme

1. M. Crétineau-Joly dit que la démarche du Père de Xavier « décelait le gentilhomme. » (*Hist. de la Compagnie de Jésus.*)

l'eau du ciel au laboureur, dans un temps de sécheresse ! Entre sans crainte. Les méchants te voient avec chagrin ; ta présence obscurcit leurs visages, ils sont aussi sombres que la nuit ; mais les hommes de bien t'ont donné l'amour de leurs cœurs, et ta présence leur apporte la joie et éclaire leurs visages comme le soleil du matin. Nos bonzes, bien loin de vivre pauvres comme tu le fais pour plaire à ton Dieu, aiment les richesses et disent que les pauvres et les femmes ne peuvent être sauvés.

Xavier répondit à l'enfant, qu'il avait paru écouter avec un doux et tendre intérêt :

— Plaise à la bonté infinie de Dieu d'éclairer ces pauvres aveugles des rayons de sa céleste doctrine ! Ils reconnaîtraient alors leur erreur sur ce point et sur tous les autres.

De cette salle, notre saint, tenant la main de l'enfant qui venait de le complimenter, fut conduit dans une seconde où se tenaient plusieurs seigneurs magnifiquement parés. En le voyant entrer, ils se prosternèrent devant lui, à la manière japonaise, frappant la terre de leur front trois fois de suite ; témoignage de soumission qu'ils appellent *gromenare*, et qu'ils ne donnent qu'aux souverains. L'un d'entre eux s'avançant, dit à Xavier :

— Père bonze saint ! que votre arrivée soit agréable à notre roi Civandono, comme le premier sourire de l'enfant est agréable à sa mère ! Tout, jusqu'à ces murailles, tressaille d'allégresse en votre présence ! Tout nous

porte à nous réjouir et à célébrer votre arrivée en ces lieux; nous vous le jurons par les cheveux de notre tête, le roi Civandono, notre maître, est heureux de votre venue dans son palais, où vous ferez connaître le Dieu dont vous avez dit de si grandes et de si étonnantes choses dans Amanguchi!

Après ce discours, une porte s'ouvrit sur une terrasse bordée d'orangers, et le *Père bonze saint* fut conduit par cette terrasse dans une salle plus vaste encore que les précédentes, où l'attendait le prince Facharandono, frère du roi, entouré de sa brillante suite :

— Illustre bonze chrétien! lui dit-il, ce jour est un jour de fête! C'est le plus solennel de l'année pour la cour de Bungo! Le roi Civandono, mon seigneur, se trouve plus riche par votre présence dans son palais, que s'il possédait les trente-deux trésors de la Chine! Je vous souhaite, grand bonze chrétien, une gloire toujours plus grande et plus éclatante! Que le Dieu que vous adorez vous accorde tout ce que vous désirez! Que les vœux que vous avez formés en venant des extrémités de la terre jusqu'ici soient accomplis!

Le prince s'inclina ensuite devant le *grand bonze*, dont l'enfant mit la main dans celle de Facharandono; on traversa l'antichambre du roi, entre deux haies de courtisans; puis, enfin, on entra dans la salle d'audience. Le roi était debout; il fit quelques pas au-devant de l'illustre *bonze* chrétien, il s'inclina

trois fois jusqu'à terre, au grand étonnement des courtisans, car il était inouï qu'un roi japonais se fût jamais abaissé à ce point, et Xavier, d'après l'usage du pays, s'étant prosterné devant lui, allait toucher son pied, lorsque le roi le releva, se jugeant indigne de recevoir ce témoignage de soumission de la part d'un *bonze* aussi puissant, prit sa main et le fit asseoir près de lui sur son trône, tandis que le prince son frère prenait place sur un degré inférieur. Les Portugais et les courtisans se tenaient debout en face du trône.

Après toutes ces formalités, le roi, pour la première fois de sa vie, secoua l'étiquette royale dont les souverains du Japon ne s'écartent jamais, et causa librement avec l'apôtre qui se hâta de lui parler de la doctrine évangélique, de manière à être entendu de tous. Xavier parlait le japonais avec autant de pureté que d'élégance : il ravit ses auditeurs, le roi lui témoigna hautement le plaisir qu'il éprouvait à l'écouter ; mais le bonze Faxiondono, présent à cette audience, essaya de réfuter la doctrine du christianisme, et le roi l'encourageant, persuadé qu'il serait bientôt confondu par le *grand bonze chrétien*, il poussa si loin l'absurdité de ses raisonnements, qu'il excita l'hilarité du roi, et par conséquent celle de la cour. Alors Faxiondono entra dans une si violente colère, qu'il fut renvoyé honteusement par son souverain. Le bonze se retira en appelant sur le roi de Bungo toutes les malédictions de *Chaca* et d'*Amida*.

L'heure du repas royal était venue, François de Xavier ne put se soustraire aux instances d'un souverain dont il tenait si fort à gagner le cœur dans l'intérêt de la gloire de Dieu; il fut donc forcé de s'asseoir à sa table, comme il avait été forcé de s'asseoir sur son trône; car le roi lui dit, pour vaincre ses refus:

— Je sais très-bien, mon Père, mon ami, que vous n'avez pas besoin de ma table; mais si vous étiez Japonais, vous sauriez qu'un souverain, dans cet empire, n'admet à sa table que les amis qu'il chérit le plus; c'est le plus grand témoignage d'affection que nous puissions leur donner d'après nos usages. Permettez-moi donc de vous prier en grâce de manger avec moi publiquement, j'en serai plus honoré que vous.

Xavier s'inclina, baisa, selon l'usage, le cimeterre royal, et répondit:

— Je prie sincèrement le souverain Seigneur du ciel et de la terre de reconnaître pour moi toutes les faveurs dont vous me comblez. Qu'il vous donne la foi en son nom, et la grâce de le servir fidèlement pendant votre vie, afin que vous jouissiez de lui après votre mort!

— Que votre Dieu exauce vos prières, lui dit le roi en l'embrassant, mais à la condition que je serai près de vous dans le ciel, que nous ne nous séparerons jamais, et que nous causerons toujours de la doctrine céleste que vous venez nous apporter de si loin.

Pendant le repas, l'humilité de l'envoyé de Dieu eut à souffrir d'autant plus, que tout le cérémonial, usité au Japon pour les invitations solennelles, fut exécuté rigoureusement de point en point, et que notre saint fut forcé de voir ses amis portugais assister, à genoux, à ce repas d'honneur, ainsi que les courtisans, les seigneurs de la ville et plusieurs bonzes peu flattés d'être témoins des faveurs accordées si généreusement au chef des *bonzes chrétiens*.

Tous ces honneurs lui attirèrent le respect de la population; on se porta en foule à ses prédications qu'il commença le jour même, en sortant du palais; quelques jours après, il ne pouvait plus suffire à l'empressement général. Comme à Firando et à Amanguchi, il ne cessait de prêcher, de confesser, de baptiser; ses succès furent immenses. Les Portugais ne le voyaient plus, bien qu'il logeât chez eux; s'ils avaient besoin de lui parler, ils ne le pouvaient que la nuit, et encore rarement; Xavier ne dormait plus, il priait ou travaillait sans relâche :

— Mon bien-aimé Père, lui disait une nuit Édouard de Gama, quel chagrin pour nous, qui vous aimons si chèrement, de vous voir écrasé par des travaux qui abattraient vingt missionnaires ! De grâce, ménagez-vous ! La nature a des exigences; vous ne lui accordez rien ! elle succombera, à moins d'un miracle plus grand encore que celui qui vous a soutenu jusqu'ici......

— Si vous m'aimez véritablement, mon cher

Édouard, lui répondit l'héroïque Père, si vous m'aimez en Dieu et pour Dieu, oubliez-moi donc pour Dieu. Pour tout ce qui est des exigences de la nature, comptez-moi parmi les morts. Ma nourriture, mon repos, ma vie enfin, c'est d'arracher à la tyrannie du démon les âmes pour lesquelles Dieu m'a appelé des extrémités de la terre.

Le capitaine ne trouva rien à répondre. Il prit la main du saint Père, qu'il porta respectueusement à ses lèvres, et se retira pénétré d'admiration.

La haine des bonzes ne pouvait rester endormie à la vue des progrès extraordinaires du christianisme dans la ville royale. Ne pouvant décrier hautement le *bonze chrétien*, aimé et honoré à la cour plus que ne le fut jamais aucun bonze des idoles, ils entreprirent de discuter avec lui sur les places publiques où il prêchait, espérant que la discussion leur servirait de prétexte aux yeux du peuple et d'excuse auprès du roi, s'ils en profitaient pour insulter le prédicateur qui, en les dévoilant, les ruinait et appelait sur eux le mépris public. Mais le triomphe ne fut jamais de leur côté. Xavier ne cessa de les confondre avec toute la puissance de l'éloquence qui défend la vérité contre l'erreur.

Un des plus célèbres vient un jour l'attaquer sur la plus grande place de Fucheo, au milieu d'une foule immense que l'annonce de cette controverse avait attirée non-seulement de la ville, mais encore des environs. Saccaï-Feran, le docte bonze si renommé

pour sa science dans tout le royaume de Bungo, se présente résolûment et propose une difficulté à François de Xavier qui, animé de l'Esprit de Dieu, lui répond de la manière la plus victorieuse et la plus brillante. Étourdi de ce magnifique langage, touché intérieurement de la grâce que Dieu attachait à la parole de son apôtre, Saccaï-Feran tombe sur ses genoux, et sans s'inquiéter des colères qu'il va soulever contre lui de la part des bonzes réunis pour assister à la défaite de Xavier, il s'écrie avec larmes :

« Jésus-Christ, unique et véritable Fils de Dieu ! Je me rends à vous ! Je confesse que vous êtes le Dieu éternel et tout-puissant, et je prie tous ceux qui m'entendent de me pardonner de leur avoir enseigné une doctrine que je reconnais et déclare être fausse de tout point. »

L'effet de cette scène fut prodigieux : plus de cinq cents personnes demandèrent le baptême. Xavier ne jugea pas devoir leur accorder cette faveur avant de les avoir prémunies contre les raisonnements et les subtilités que les bonzes employaient pour éteindre la foi dans les âmes des néophytes. Ce fut le même motif qui lui fit différer le baptême du roi. Il exigea de lui une réforme complète dans ses mœurs, et des mesures publiques pour la réforme de celles de ses sujets ; il voulut de sa part une soumission si parfaite, qu'elle pût lui garantir une solide durée.

Il y avait déjà plus d'un mois que François de Xavier était à Fucheo ; le moment du départ appro-

chait; tous les Portugais, qui avaient escorté leur saint Père à la première audience royale, l'accompagnèrent à la dernière. Le roi témoigna une vive émotion :

— Je vous envie, dit-il aux amis de notre saint, je vous envie le bonheur d'avoir le Père de Xavier avec vous! En me séparant de lui, j'éprouve le regret d'un fils qui se sépare de son père. J'avoue que la pensée de ne le revoir jamais est une bien amère douleur pour mon cœur!

Le saint apôtre, touché des larmes du roi, lui baisait la main, en lui promettant de revenir le voir aussitôt que ses travaux le lui permettraient, lorsqu'on vint dire à ce prince que le grand bonze Fuçarandono venait d'arriver et demandait à être reçu le plus tôt possible, pour une affaire qui intéressait la gloire du roi et de l'État :

— Je sais ce que c'est, dit-il à Xavier. Les bonzes, exaspérés de leur défaite, ont appelé celui-ci, qui est le plus savant du royaume, dans l'espoir de vous confondre et de ramener au culte des idoles les chrétiens qui l'ont abandonné. Mais je ne veux pas le recevoir avant votre embarquement; il est trop redoutable, et je vous aime trop pour vous exposer à cette lutte...

— Je ne redoute pas Fucarandono plus que les autres, répondit Xavier; je vous conjure, prince, de le recevoir, et d'écouter encore cette discussion! Que puis-je craindre? J'ai la vérité, ils n'ont que le men-

songe ; je suis toujours sûr de vaincre ayant Dieu de mon côté. !

Cette conférence eut le résultat accoutumé ; Fucarandono, vaincu en présence du souverain, en présence des courtisans, en présence des bonzes qui l'avaient appelé comme le flambeau du Japon, Fucarandono, écumant de rage, se livra à tout l'emportement de l'orgueil irrité, et lança sur le roi et sa cour tant et de si horribles malédictions, qu'il fut ignominieusement chassé par ordre du souverain. Alors la colère de tous les bonzes franchit toute limite ; ils cherchèrent à soulever le peuple contre un souverain qui insultait les dieux et attirait leur vengeance sur le pays ; ils fermèrent les temples, annoncèrent des calamités, excitèrent les idôlâtres contre le *bonze chrétien* et les Portugais de la même religion ; ils effrayèrent enfin les néophytes qui redoutaient une persécution déclarée, et se désolaient du départ si prochain de leur apôtre bien-aimé :

— Nous serons heureux de mourir, bon Père, lui disaient-ils, si vous êtes près de nous ; mais si vous nous abandonnez, que deviendrons-nous ?

Les Portugais ayant tout à craindre de la fureur des bonzes en restant à Fucheo, soit pour leurs personnes, soit pour leur navire en rade de Figen, convinrent de retourner à bord pour veiller à leur chargement et donner des ordres en cas d'attaque ; mais ils voulaient emmener leur *saint Père*. Xavier se refusa à toutes leurs instances : son cœur d'apôtre ne

pouvait abandonner ses néophytes dans un tel moment d'épreuve pour leur foi. Ses amis attendirent encore, bien que le départ fût pressé, leurs affaires souffraient de ce retard; ils firent une dernière tentative. Don Édouard de Gama fut prié d'aller parler au *saint Père* qui ne paraissait plus à leur demeure, et de n'épargner aucune instance pour le déterminer au départ.

Le capitaine, après avoir longtemps cherché le Père de Xavier, le découvrit dans une pauvre cabane, au milieu de huit néophytes qui s'étant déclarés contre les bonzes, plus énergiquement que d'autres, avaient d'autant plus à redouter leur vengeance. Édouard de Gama ne put fléchir son saint ami :

— Mon bien cher Édouard, lui dit-il, je serais trop heureux s'il m'arrivait ce que vous appelez un *malheur*, et que j'appelle le plus grand bonheur! Je ne mérite pas que Dieu m'accorde une telle faveur, et je m'en rendrais bien plus indigne encore si je m'embarquais avec vous. Ce serait de ma part une fuite. Quel scandale pour mes pauvres néophytes! N'y trouveraient-ils pas un prétexte de violer leur foi? Si, pour le prix que vous avez reçu de vos passagers, vous vous croyez tenu de les garantir des dangers qui les menacent, si vous les faites retirer pour cela dans votre vaisseau dont l'artillerie pourra les défendre, ne suis-je pas tenu bien autrement encore à garder mon troupeau, à mourir ici avec lui, pour le Dieu infiniment bon qui m'a racheté au prix

de sa vie sur la croix? Ne suis-je pas tenu de signer de mon sang et de publier par ma mort que tous les hommes doivent sacrifier leur sang et leur vie à ce Dieu de miséricorde et d'amour?

— Mon Père, mon cher Père, lui répondit don Edouard, je ne vous quitterai pas! Je reste à Fucheo avec vous; je cours le déclarer à nos amis et donner mes ordres à l'équipage.

Le capitaine essuya ses yeux pleins de larmes, embrassa son *saint Père* et courut à la demeure des Portugais, où il était impatiemment attendu:

— Eh bien? eh bien? capitaine, s'écrièrent-ils avec empressement.

— Eh bien! le *saint Père* est ferme comme un rocher; il reste avec ses néophytes, et je vous déclare que je ne le quitterai pas. Si vous persistez à vouloir partir, je vous abandonne mon navire. Il est en bon état, vous avez de bons matelots, de bons soldats, des munitions de bouche et de guerre, disposez de tout, allez où vous voudrez, je suis résolu à partager le sort de notre saint Père Francisco!

Tous, d'une seule voix, protestent que les mêmes sentiments les animent, qu'ils abandonnent leurs richesses du bord à la garde de Dieu et de l'équipage, et qu'ils ne sortiront pas de la ville royale avant leur bien-aimé Père.

Les bonzes outrés de dépit, en apprenant le retard apporté au départ de Xavier, se réunissent au nombre de trois mille accourus de tous les points

du royaume, et sollicitent de Civandono la permission d'attaquer de nouveau la doctrine du *bonze chrétien*. Cette permission leur est accordée à la condition toutefois qu'ils seront plus modérés, et que les conférences auront lieu en présence du roi et des grands de sa cour, qui décideront de quel côté sera la vérité.

Trop avancés pour reculer, les bonzes acceptent; ils sont vaincus par le grand Xavier, et le roi déclare que la doctrine chrétienne étant infiniment plus conforme à la raison que celle des bonzes du Japon, il désire qu'elle soit propagée dans ses États; il ajoute qu'il va envoyer un ambassadeur au vice-roi des Indes, demander, en son nom, des Pères de la Compagnie de Jésus pour évangéliser son royaume.

Les bonzes s'emportent en invectives contre François de Xavier; ils lancent toutes les malédictions de l'enfer sur Civandono et sur les seigneurs de la cour et se retirent exaspérés. Mais le peuple, en apprenant la décision royale, se soulève contre les imposteurs qui ont abusé jusqu'alors de sa crédulité, et les force de fuir et de se réfugier dans leurs temples. Le roi fait afficher un édit portant qu'il ne recevra plus les bonzes dans son palais, et qu'il réserve les peines les plus sévères à ceux qui oseraient inquiéter les chrétiens : cette mesure épouvante les prêtres des idoles et les force à battre en retraite.

Le calme rétabli, le saint apôtre alla prendre congé

du roi et lui promit d'appuyer son ambassadeur et de désigner lui-même les Pères de sa Société qui seraient envoyés dans le royaume de Bungo ; puis il se rendit, avec l'ambassadeur, Mathieu et Bernard, au port de Figen où Edouard de Gama préparait activement le départ.

François de Xavier étant au milieu de ses amis, dans le navire, leur demanda de prier ardemment non-seulement pour le voyage qu'ils allaient entreprendre, mais encore et surtout pour Malacca :

— Qu'est-il donc arrivé, mon Père? lui demanda le capitaine.

— La pauvre ville de Malacca! reprit le saint Père en levant vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, elle est assiégée par terre et par mer! Les Javans et les Malais ont marché contre elle au nombre de douze mille... et don Pedro de Silva, secondé par don Fernandez de Carvalho, n'a pu soutenir ses attaques! Les Javans se sont rendus maîtres de la place, ils l'ont saccagée! Sur trois cents Portugais qu'elle renfermait, ils en ont massacré plus de cent; les autres se sont retirés dans la forteresse. Malheureuse Malacca! cette ville n'est plus qu'un lieu d'horreur... Le meurtre!..... le carnage!..... plusieurs milliers de prisonniers!... Et ce sont les péchés de cette coupable ville qui lui ont attiré ces châtiments!... Oh! priez, mes amis! priez beaucoup pour elle!.....

— Mon Père, c'est affreux! Comment avez-vous appris tout cela? Il n'est arrivé aucun vaisseau...

— Dieu me l'a fait connaître, répondit doucement Xavier en baissant les yeux.

Cette nouvelle avait jeté la consternation dans tous les cœurs; car chacun de ceux qui composaient l'équipage du *San-Miguel* comptait des intérêts ou des affections à Malacca. On leva l'ancre dans ces tristes préoccupations, le 20 novembre 1551, par le plus beau temps et un vent des plus favorables, mais dans une mer semée d'écueils et dangereuse en toute saison, même pour les marins les plus expérimentés.

SEPTIÈME PARTIE

RETOUR AUX INDES — ILE DE SANCIAN

(Novembre 1551 — Décembre 1552.)

I

Le soleil n'avait pas paru depuis cinq jours; pas une étoile n'avait brillé au ciel depuis cinq nuits; la pluie n'avait cessé de tomber par torrents; les nuages, toujours plombés, toujours amoncelés, semblaient prendre une teinte plus sombre encore; un vent violent, impétueux, soulevait les vagues menaçantes à une élévation prodigieuse; la tempête augmentait toujours...

..... Tout à coup plusieurs voix à la fois jettent dans l'espace un cri déchirant... et puis... rien !... le silence de la mort ! On n'entend plus que le mugissement des vagues !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ils sont engloutis ! l'em-

barcation est submergée! Vite! à leur secours! virez de bord!...

— Mais, capitaine, vous nous ferez submerger aussi...

— Virez de bord! je veux les sauver!...

— Vous nous perdrez sans les sauver! Le moindre mouvement nous fait sombrer!...

Malgré ces sages avertissements du second et du pilote, le capitaine exige la dangereuse manœuvre. A peine on commençait à l'exécuter, qu'une effrayante montagne d'eau s'avance et chavire le bâtiment qu'on ne peut plus relever. Passagers, soldats, matelots se précipitent en désespérés sur le pont; ils s'y entassent pêle-mêle, se prennent aux cordages, entravent los mouvements, rendent la manœuvre impossible et poussent des cris lamentables. Ils étaient noyés dans l'intérieur; maintenant, ils sont un obstacle à toute tentative de salut. De toute manière, il faut périr... la submersion est inévitable!... Une nouvelle lame, plus épouvantable encore, vient s'abattre sur ces malheureux... C'en est fait du navire, de son équipage, de ses richesses!... Tout est perdu!... tout est englouti!...

Après six jours de la plus heureuse navigation, le temps ayant changé subitement, le *San-Miguel* avait été emporté, par la violence de la tempête, dans une mer inconnue aux Portugais. Depuis cinq jours il y était battu par cette horrible tourmente; le ciel, chargé de nuages, ne permettait pas de prendre la hauteur,

et la tempête augmentait encore!... Le capitaine avait fait raser le château de proue [1]; il avait ordonné ensuite d'amarrer solidement la chaloupe; mais la nuit, survenue pendant ce travail, n'avait pas permis de ramener à bord Alfonso de Calvo, neveu du capitaine, quatre autres Portugais et dix Indiens, esclaves ou matelots, qui y étaient descendus. Quelques heures après, la fureur des vagues brise les amarres qui retenaient la chaloupe, et les hommes qui la montaient poussaient le cri de détresse qui avait porté le désespoir au cœur d'Édouard de Gama, et avait entraîné l'imprudente manœuvre dont le résultat devait être si déplorable.

Mais la Providence veillait sur le navire qui portait son élu; Dieu voulait manifester d'une. manière éclatante sa prédilection pour l'illustre apôtre de l'Orient, et opérer un de ces prodiges dont le souvenir est impérissable.

François de Xavier venait d'arriver sur le tillac, et au moment où l'épouvantable vague engloutissait le vaisseau, on l'entend s'écrier :

« Jésus! Sauveur des hommes! l'amour de mon âme! secourez-nous! je vous en conjure par les plaies adorables qui vous ont été faites pour nous sur la croix! »

Au même instant, le *San-Miguel*, submergé déjà, se remet à flot, personne n'a péri! La tempête dimi-

1. La marine a supprimé depuis longtemps cette partie des anciens vaisseaux.

nue, le ciel s'éclaircit, on peut s'orienter, on va se remettre en marche...

— Cherchons la chaloupe! dit le capitaine.

Les matelots grimpent après les cordages; ils regardent dans toutes les directions... Rien! la mer... rien que la mer! Le doute n'est plus possible, l'embarcation est engloutie!

On se remet tristement en marche, déplorant le malheur des quinze hommes qui ont péri; chacun, sous l'impression du danger auquel il vient d'échapper par miracle, partage plus sensiblement la douleur du capitaine qui pleure son neveu, et celle des Portugais et des Indiens qui pleurent leurs amis ou leurs parents. François de Xavier versait des larmes, lui aussi, car la chaloupe qui avait disparu portait deux musulmans dont il n'avait pu obtenir la conversion, et, n'attribuant leur obstination qu'à son indignité personnelle, il demandait à Dieu, de toutes les forces de son âme, de sauver ces malheureux par un miracle plutôt que de laisser perdre pour l'éternité les deux âmes qu'il désirait tant arracher à l'enfer. Bientôt il s'approche du capitaine :

— Mon cher Édouard, lui dit-il, consolez-vous; la chaloupe reviendra; la fille rejoindra sa mère.

— Oh! c'est fini, mon bon Père! Je ne puis l'espérer à moins d'un miracle,... lui répondit don Édouard.

Cependant, le Père de Xavier lui avait dit : « Elle reviendra. » Cette parole était pour lui l'espérance. Il fit monter un matelot... Rien! pas un point sur la

mer! Le *saint Père* s'était retiré; après deux heures d'oraison il revient sur le pont :

— Eh bien! cher capitaine, voit-on la chaloupe?

— Non, mon Père!

— Faites monter dans la hune, cher senhor, l'embarcation reviendra.

— Oui, dit impatiemment Pedro Veilho, une chaloupe viendra peut-être quelque jour, mais ce ne sera pas celle que nous avons perdue.

— Senhor Pedro, reprit notre saint, vous doutez de la bonté et de la puissance de Dieu? C'est manquer de foi. Rien ne lui est difficile, rien ne lui est impossible. J'ai mis la chaloupe sous la protection de la sainte Vierge, j'ai fait vœu de célébrer trois messes à Notre-Dame du Mont si elle nous revient avec les quinze hommes, et j'ai tant de confiance dans la miséricorde infinie de Dieu, que j'espère les voir revenir sains et saufs. Voyons, capitaine, ajouta-t-il en s'adressant à don Édouard, faites monter dans la hune, je vous en prie!

Don Édouard, par déférence pour le *saint Père,* monte lui-même avec un matelot; il demeure en observation durant une demi-heure, et descend complétement découragé: la mer n'offrait pas le moindre point noir dans toute son étendue. En ce moment, notre saint éprouva une sorte de vertige qui le fit chanceler; il serait tombé si Fernando Mendez-Pinto ne l'eût retenu avec empressement :

— Mon Père, lui dit-il, voilà trois jours que vous

êtes repris du mal de mer, vous ne vous accordez aucun repos, vous tomberez malade ! Je vous demande en grâce d'aller vous reposer dans ma chambre!

Dans tous ses voyages sur mer, le Père de Xavier, par amour pour la sainte pauvreté, n'acceptait jamais de chambre sur aucun vaisseau. Lorsqu'il voulait se retirer, il allait dans celle du capitaine ou d'un de ses amis, et pour dormir il s'étendait sur le tillac, la tête appuyée aux cordages. Il céda aux instances de Fernando, et le pria même de faire garder la porte par son esclave chinois, afin que personne ne le dérangeât. Mais loin de prendre un repos si nécessaire, le *saint Père* se mit en oraison, il y demeura jusqu'à la fin de la journée, et revint sur le pont au moment où le soleil disparaissait de l'horizon :

— Voit-on la chaloupe? demanda-t-il au pilote.

— Oh ! il faut oublier la chaloupe, mon Père; comment voulez-vous qu'elle ait résisté à une tempête aussi furieuse? Et quand un miracle l'aurait sauvée, nous ne pourrions la voir, car elle serait à cinquante lieues d'ici, au moins.

— Vous raisonnez très-bien, tout cela est très-juste, reprit le Père de Xavier, mais Dieu ne fait pas les choses à demi; s'il a sauvé la chaloupe par un miracle, il peut la faire avancer par un miracle. Avant que la nuit ne vienne, faites monter dans la hune, vous me ferez grand plaisir.

— Il n'est rien que je ne fasse pour vous plaire, mon Père; je vais y monter moi-même.

Bientôt le pilote descend n'ayant rien aperçu sur aucun point :

— Don Édouard, dit Xavier au capitaine, la chaloupe vient, j'en suis sûr ! Je vous conjure de faire serrer les voiles pour lui donner le temps de nous rejoindre !

L'ordre fut donné et exécuté, on s'arrêta longtemps ; mais les passagers, souffrant du tangage et ne pouvant croire au retour d'une embarcation engloutie, perdent patience et crient à force :

« A la voile ! à la voile ! capitaine, à la voile ! à la voile ! »

Le Père de Xavier se jette sur l'antenne, il y appuie sa tête et il éclate en sanglots :

— Un peu de patience, je vous en conjure ! dit-il aux passagers ; la chaloupe vient ! et levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes : « Jésus ! mon Seigneur et mon Dieu ! Je vous supplie, par les souffrances de votre sainte Passion, d'avoir pitié de ces pauvres gens qui viennent à nous à travers tant de périls ! »

Puis, il baissa ses paupières et demeura la tête appuyée sur l'antenne, sans faire un mouvement, sans prononcer une parole ; on le croyait endormi.

« La chaloupe ! Miracle ! miracle ! la voilà ! » s'écrie un enfant placé au pied du grand mât.

Tout le monde accourt, tout le monde crie, on se presse, on se pousse, on veut voir... La chaloupe était là ; son personnel était au complet ; c'était une

joie, un bonheur, des larmes, des actions de grâces à Dieu et au saint apôtre à qui on devait un tel prodige; c'était un véritable délire!

L'embarcation s'arrêta d'elle-même devant le navire; bien que la mer fût vivement agitée, la chaloupe ne fit pas un seul mouvement pendant que ses quinze hommes montaient à bord du *San-Miguel;* elle n'était point avariée, et ne paraissait pas avoir souffert.

Après les premières explosions de joie, chacun s'empressa de questionner ceux qu'on était si heureux de retrouver :

— Qu'un seul parle pour tous, dit le capitaine.

— Oui, c'est cela! c'est cela! s'écrie-t-on; que don Alfonso de Calvo raconte ce qui leur est arrivé!

— Eh bien! il ne nous est rien arrivé du tout, dit Alfonso.

— Comment? Rien?

— Non, vraiment. Je n'ai jamais vu un pilote comme le Père Francisco! Il nous a conduits au milieu des écueils et des fureurs de la mer, mieux que ne l'aurait fait le meilleur et le plus expérimenté de tous les marins; nous n'avons pas éprouvé un seul instant de crainte, malgré la violence de la tempête.

Tout le monde semblait frappé de stupeur. Le capitaine, pénétré de la douloureuse pensée que son neveu était devenu fou par le fait de la submersion, porte un triste regard autour de lui; chacun lui paraît être sous la même impression, et se renferme

dans un silence navrant; nul n'a le courage d'adresser une seule question, c'est une souffrance générale. Don Alfonso s'en aperçoit et n'y comprend rien :

— Que trouvez-vous donc tous de si étonnant dans ce que je viens de vous dire? demande-t-il.

— Le Père Francisco n'était pas avec vous, mon ami, dit tristement le capitaine.

— Si mon oncle, — si capitaine, il y était, répondirent en même temps les quinze hommes sauvés miraculeusement. Le Père Francisco peut bien vous le dire. Où est-il?

On cherche le Père Francisco; il s'était retiré; il était en action de grâces :

— Pourquoi donc, demande Alfonso, dites-vous que ce n'est pas vrai, quand vous l'avez vu arriver avec nous et monter le premier à bord du navire?

— Parce qu'il ne nous a pas quittés un seul instant, répond don Édouard; du reste, il m'a tant assuré que vous reviendriez, il en paraissait si sûr, que malgré toutes les apparences j'ai espéré et me suis décidé à vous attendre, persuadé qu'il n'insisterait pas ainsi si Dieu ne lui avait fait connaître votre retour.

— A nous, reprit Alfonso, il nous disait : « Courage! mes enfants; je vois le *San-Miguel*, nous sommes sur sa route, nous le rejoindrons bientôt! Ayez confiance en Dieu! »

Les compagnons de Calvo appuyaient de leur té-

moignage tout ce qu'il venait de dire, lorsque les deux musulmans, qui depuis quelques instants causaient à voix basse, joignirent leur affirmation à celles des Portugais et des Indiens catholiques, ajoutant, avec une vive animation, que ni l'un ni l'autre ils n'avaient vu monter le Père de Xavier sur le navire; qu'ils avaient les yeux sur lui au moment de l'abordage, qu'ils avaient cessé de le voir tout à coup, pendant que don Alfonso montait, et qu'en même temps, ils l'avaient vu sur le pont, à l'autre bord :

— Pour nous, dit l'un d'eux, le fait est suffisant; la manière dont il nous a ramenés est un grand miracle; sa présence sur la chaloupe, quand il est prouvé qu'il n'a pas quitté le bâtiment, est un miracle plus grand encore; la religion du prophète n'a jamais fait de tels prodiges, et, nous le disions tout à l'heure, nous allons demander le baptême au Père Francisco! Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, le *saint Père*, comme vous l'appelez, ne ferait pas de si grands miracles avec ce seul nom!

Tout était expliqué. Don Alfonso n'était pas devenu fou; ses quatorze compagnons ne l'étaient pas devenus non plus. Dieu avait opéré une succession de prodiges à la prière du grand Xavier : il avait sauvé le *San-Miguel;* il avait sauvé la chaloupe; il l'avait ramenée droit au navire; il avait calmé la violence de la tempête; il avait rendu sensible la présence de son saint apôtre en deux endroits à la fois, et cela pendant une durée de vingt-quatre heures.

On était pressé de revoir notre saint; on avait besoin de le remercier, d'entendre sa douce voix, de se mettre à ses pieds. On trouvait sa prière trop longue! Si on avait osé le déranger! mais ce n'était pas possible; il fallait attendre patiemment, et on s'y résignait avec regret, lorsque enfin il reparut à la grande joie de tous. Les quinze hommes qu'il avait sauvés si merveilleusement se prosternèrent devant lui en le remerciant avec larmes et lui demandant sa bénédiction :

— Mon Père! c'est vous qui nous avez sauvés! lui disaient-ils, c'est vous qui teniez le gouvernail!...

— Non, mes amis, c'est la main de Dieu qui l'a tenu! c'est lui que vous devez remercier, lui seul! leur répondit le *saint Père*, en rougissant.

Puis, s'adressant au capitaine :

— Maintenant, à la voile! mon cher Édouard; Dieu va nous donner la plus heureuse navigation.

Treize jours après, ils touchaient le port de Sancian [1]. En quittant le navire d'Édouard de Gama, le Père de Xavier dit au pilote Francisco d'Aghiar :

« Vous ne périrez pas sur mer, quelque violentes que soient les tempêtes que vous essuierez, et quelque frêle que soit l'embarcation que vous monterez. »

Francisco d'Aghiar en avait assez vu pour croire aveuglément aux paroles prophétiques du grand apôtre. A partir de ce moment, il ne s'inquiéta ni du

1. Ou Chang-Tchuen-Chan, d'après Malte-Brun. D'autres nomment cette île San-Chan.

vent, ni de la saison, ni du bâtiment qu'il montait; il chantait pendant la tempête. Surpris un jour par une bourrasque effrayante, en allant de Tenasserim au royaume de Pégu, dans une mauvaise barque où il avait pris quelques passagers mahométans, il conservait sa gaieté d'esprit et ne s'affligea que médiocrement, en voyant un navire se briser contre un écueil :

— Comment pouvez-vous chanter, lui dit un des passagers, lorsque vous voyez la mort nous menacer ainsi?

— Le Père Francisco, notre saint Père, m'a prédit que je ne périrais pas sur mer! Quand les vagues seraient dix fois plus hautes, je ne craindrais rien et j'irais, par cette tempête, dans une barque de verre! Mais vous ne pouvez comprendre cela, vous, vous n'êtes pas de notre religion! Votre prophète ne fait pas de miracles comme notre saint Père!

— Si nous ne sommes pas engloutis, ce sera un miracle, assurément, dit un des musulmans, car je n'ai jamais vu de plus furieuse tourmente, et votre barque ne peut lutter que par un prodige impossible.

— Promettez-vous de vous convertir, si nous arrivons à bon port?

— Oui! oui! s'écrièrent les infidèles; comme nous ne pouvons échapper à la mort sans miracle, nous demanderons le baptême à Tavar.

Arrivés à Tavar, ils voient sur le rivage plusieurs bâtiments échoués; ils apprennent que plusieurs ont

péri corps et biens, et ils deviennent chrétiens à Tavar même.

Le vaisseau la *Santa-Cruz*, appartenant au capitaine Diogo de Pereira, était en rade de Sancian, prêt à faire voile pour Malacca, ainsi qu'un autre navire portugais. François de Xavier, intimement lié avec le capitaine de la *Santa-Cruz*, monta à son bord, le vent changea aussitôt, il devint favorable pour cette direction, et on leva l'ancre le 31 décembre 1551 :

— Par une mer aussi calme, dit le capitaine, lorsqu'on eût gagné le large, nous pouvons causer à l'aise. Parlez-nous du Japon, mon Père ; êtes-vous satisfait ?

— Dieu a béni nos travaux, répondit le saint apôtre ; l'Évangile fait de magnifiques progrès dans les royaumes de Saxuma, de Firando, d'Amanguchi et de Bungo ; il ne manque que des ouvriers à un sol aussi fertile, et j'espère pouvoir y en envoyer bientôt. Mais il faut aussi entreprendre la conversion de la Chine ; je vais tâcher d'y pénétrer dès que j'aurai réglé les affaires et les intérêts de la Compagnie dans les Indes, où je suis appelé en ce moment. J'ai un catéchisme traduit en chinois......

— Mon Père, lui dit Joam Lopez, un des passagers, comment ferez-vous ? Non-seulement la Chine ne veut plus de nos vaisseaux dans ses ports, mais encore il est interdit à tout étranger, sous peine de la vie, ou tout au moins d'une captivité perpétuelle, de poser le pied dans l'empire chinois. Quelques-uns de nos

marchands l'ont tenté; on les a reconnus: les uns ont été mis à mort, les autres enchaînés comme des malfaiteurs. Je crois que vous n'avez qu'un moyen d'arriver, mon Père : c'est avec une ambassade solennelle au nom du roi de Portugal.

— Ce serait un moyen excellent! dirent tous les Portugais; Joam a raison, mais la dépense serait énorme.

Il faut, ajouta Lopez, de riches présents pour l'empereur et les ministres, sans parler des frais d'armement et autres... Le vice-roi ne pourra peut-être pas s'en charger en ce moment où la guerre nécessite des dépenses si considérables?

— Je comprends toutes ces difficultés, dit le Père de Xavier, mais je veux espérer dans la Providence...

— Mon cher Père, s'écria le capitaine avec empressement, mon vaisseau et ma fortune sont au service de Dieu et au vôtre! Je vous les offre de grand cœur pour la conversion de la Chine!

François de Xavier pressa sur son grand cœur l'ami si digne de lui; il l'embrassa avec des larmes de reconnaissance :

— J'accepte! mon excellent ami, lui dit-il, j'accepte avec joie! Dieu vous rendra ce que vous lui aurez offert si généreusement. Je me charge d'obtenir du vice-roi l'ambassade nécessaire à mon entrée...

— Je ne crains qu'une chose, mon Père, ajouta le capitaine, c'est qu'on retienne mon navire à Malacca

pour le service du roi; car la guerre y est horrible, Père Francisco.

— Oui! lui répondit Xavier. Elle a été bien meurtrière! mais Dieu, dont la miséricorde est infinie, s'est laissé toucher. Au moment où, ne pouvant plus résister, la forteresse allait se rendre, les infidèles, frappés d'une terreur panique, ont pris la fuite et la ville est délivrée.

François de Xavier venait de révéler ce que Dieu lui avait fait connaître, avec tant de simplicité et de dignité, qu'on n'osa ajouter un mot. Après quelques moments de silence, le capitaine reprit :

— Mon cher Père, vous êtes pressé de vous rendre à Goa, je suis obligé d'aller à Sunda, et la saison est bien avancée pour espérer que vous trouverez un vaisseau prêt pour les Indes en arrivant à Malacca.

— Antonio de Pereira y est en rade; il se dispose à mettre à la voile pour Cochin, nous le trouverons prêt à partir, et j'en profiterai, répondit Xavier.

En ce moment, un tourbillon subit soulève une violente tempête; c'était le typhon[1], si dangereux dans les mers de la Chine, qui s'élevait avec fureur. L'équipage épouvanté supplie le *saint Père* de le sauver, de prier pour obtenir le calme. Le Père de Xavier ne répond pas; il se retire quelques instants dans la chambre du capitaine, et reparaît sur le pont, les yeux élevés vers le ciel, le visage animé,

1. Ou *taïfong*, vent violent des mers de la Chine.

l'air inspiré.... Il bénit le navire à haute voix, puis il ajoute :

« Le vaisseau la *Santa-Cruz* ne périra pas sur mer ! Le lieu qui l'a vu construire le verra se détruire de lui-même. Plût à Dieu que celui qui est parti avec nous fût aussi heureux ! mais nous ne verrons que trop tôt quel est son triste sort ! »

Le saint avait à peine achevé de prononcer ces paroles prophétiques, que le tourbillon cessait, la mer devenait aussi calme qu'au départ. Bientôt on aperçoit deux matelots flottant sur une planche ; ils font de pénibles efforts pour gagner la *Santa-Cruz ;* on va à leur secours, on les accueille avec empressement... Ces matelots appartenaient à l'équipage du bâtiment que nous avons vu partir avec celui de Diogo de Pereira, et qui, enlevé par le typhon, avait été brisé contre un écueil; tout avait péri corps et biens. Les deux naufragés qu'on venait de recueillir étaient les seuls dont la Providence eût épargné la vie.

Le capitaine Pereira s'arrêta à Singapour; une frégate allait faire voile de ce port vers Malacca. François de Xavier, bien certain des lumières qu'il avait reçues relativement à la présence du capitaine Antonio Pereira en rade de Malacca, lui écrivit pour le prier de retarder de trois jours son départ pour Cochin. Il écrivit aussi au Père Pérez, et lui donna l'ordre de tout préparer, de manière à ce qu'il pût s'embarquer sans retard.

La nouvelle de l'arrivée si prochaine du *saint Père*

se répandit en quelques heures dans toute la ville de Malacca :

« Ah ! s'il avait été ici, disait-on de tous côtés, s'il avait été ici, nous n'aurions pas tant souffert de cette horrible guerre ! Il nous aurait été plus secourable que l'armée la plus nombreuse et la plus vaillante ! »

En débarquant, le *saint Père* trouva la population réunie sur le port et empressée de lui dire tous les malheurs qui l'avaient écrasée en son absence :

— Voyez, *saint Père*, tout ce beau quartier abattu par les Javans !...

— Et ici, voyez, mon Père, regardez ! vous ne reconnaîtrez plus cette rue !

— Mes bien chers enfants, répondit notre saint, vous êtes retombés dans de si grands péchés ! vous avez tant offensé Dieu ! est-il surprenant qu'il vous ait punis ? Faites pénitence ! Vous avez attiré sur vous la colère de Dieu ; tâchez maintenant d'attirer sa miséricorde ; elle est infinie, ne l'oubliez pas !

Celui qu'on accueillait ainsi avec tant d'amour et d'empressement faisait son entrée solennelle dans cette ville, qui le regardait comme son souverain, couvert d'une pauvre soutane dont les lambeaux, assez peu adroitement retenus, menaçaient d'échapper au gros fil qui les rattachait l'un à l'autre. Deux jours après, l'humble apôtre soupait chez son ami don Francisco de Païva avec quelques autres Portugais :

— Mon Père, lui dit Francisco, vous me paraissez

bien beau ce soir; c'est donc pour nous faire honneur que vous avez mis cette belle soutane?

Le Père de Xavier se regarde, s'examine...

— Mais, c'est vrai, dit-il avec surprise, elle est toute neuve!... Comment cela s'est-il fait? Je ne me reconnais pas moi-même!... J'ai pourtant cru mettre ce matin la soutane que je portais hier!...

Son étonnement amusait si bien ses amis, qu'il comprit le mot de l'énigme:

— Cette belle soutane s'est trompée, je le vois, leur dit-il; elle cherchait son maître dans les ténèbres, et elle m'a pris pour lui.

On avait en effet changé son pauvre vêtement contre un neuf pendant qu'il dormait; il s'était habillé sans s'en apercevoir, il l'avait portée toute la journée sans s'en douter, et il avait fallu que Francisco de Païva lui fît une plaisanterie sur sa tenue de circonstance pour qu'il devinât la petite supercherie de ses amis.

Don Pedro de Silva n'était plus gouverneur de Malacca, il était remplacé par son frère, don Alvare d'Ataïde de Gama. Le Père de Xavier alla voir l'un et l'autre; il leur communiqua son projet d'ambassade en Chine, qu'ils approuvèrent dans l'intérêt de la couronne de Portugal aussi bien que dans celui de la religion, et il reçut avec joie la promesse de leur appui:

— Je vous serais infiniment plus utile pour l'exécution de ce plan, lui dit le gouverneur, si j'avais

l'intendance maritime, mais je ne suis pas *major de la mer*[1], j'ignore même à qui cette charge, vacante depuis peu, sera donnée. Mon autorité se borne à la ville; néanmoins j'emploierai tous mes moyens, je vous le promets, mon Père. Du reste, vous allez voir le vice-roi, vous êtes en faveur près de lui, faites une chose : demandez-lui de me nommer *major de la mer*, bien que je sois déjà gouverneur de la ville; votre affaire marchera à merveille. Je serai libre d'équiper un vaisseau royal pour cette ambassade, et je tâcherai de faire les choses royalement !

— Senhor gouverneur, répondit Xavier, je présenterai bien volontiers votre demande...

— Non, non, mon Père ! Il faut demander cela comme un simple désir de votre part. Je ne veux y être pour rien !

— Je le ferai, senhor.

Et notre saint, que Dieu ne voulut pas éclairer en ce moment sur les intentions de don Alvare, le quitta plein d'espérance et charmé de son accueil.

Diogo de Pereira, fidèle à sa noble promesse, lui donna trente mille *écus* d'or pour les premiers frais, et le grand Xavier, ayant terminé ces arrangements, s'embarqua sur le bâtiment d'Antonio Pereira, qui n'attendait plus que lui; les trois Japonais y montèrent aussi, et on fit voile pour Cochin, où on arriva le 24 janvier 1552.

1. Préfet maritime.

II

Le jeune roi des Maldives avait vingt ans; il n'était pas aimé de ses sujets, une révolte éclate, on veut son trône et sa vie; il abandonne l'un pour sauver l'autre et se réfugie sur la côte de Malabar, espérant que les Portugais lui prêteront le secours de leurs armes, et qu'il ne tardera pas à rentrer en vainqueur dans ses États. Mais les armées portugaises, trop occupées dans les colonies indiennes à les défendre contre leurs voisins, ne purent être employées en faveur du prince détrôné; tout ce qu'on put faire pour lui, ce fut de le recevoir dans la ville portugaise qu'il voudrait choisir pour son habitation. Il était à Cochin, il y resta, mais dans une position assez gênée. La Compagnie de Jésus lui offrit un asile dans sa maison, et, quoique mahométan, quoique franchement ennemi de la religion chrétienne, il accepta le bien que les apôtres de cette religion voulaient lui faire pour le consoler du malheur dans lequel ses sujets mahométans l'avaient impitoyablement jeté.

Le Père Hérédia avait entrepris sa conversion;... elle était difficile. Il se laissa instruire volontiers, il écouta tout ce qu'on voulut; doué d'une intelligence remarquable, il saisissait, comprenait, retenait tout

ce qu'on lui enseignait, et appréciait même la vérité dont il ne doutait plus; mais un chrétien pouvait-il espérer de régner aux Maldives! Le jeune prince voulait ressaisir l'autorité royale qu'on lui avait enlevée :

— Je crois, disait-il au Père Hérédia, je vois que la vérité est de votre côté; mais si je devenais chrétien, mes sujets ne me reconnaîtraient jamais.

— Et vous aimez mieux perdre votre âme pour l'éternité, que votre trône pour quelques jours? lui demandait le Père.

— Je tiens à régner!...

— Vous régnerez au ciel, où il n'y a pas de révolte, et d'où on n'est pas forcé de fuir...

— N'en parlons plus, senhor. Je ne serai pas chrétien tant qu'il me restera le moindre espoir de rentrer en possession de mes États.

— Eh bien! reprit le Père, nous attendons notre saint Père de Xavier; vous savez qu'il fait tant de miracles; que, pour lui, le plus grand, le plus étonnant, c'est de n'en point faire. Vous verrez qu'il vous baptisera!

— Je réponds du contraire, senhor, car il ne le fera pas malgré moi.

— Non, prince, c'est vous qui le lui demanderez; vous ne résisterez pas à l'effet de sa présence.

Quelques jours après, sacrifiant généreusement ses espérances terrestres aux espérances de la vie future, le jeune prince, fier de cet heureux échange, recevait

le baptême solennellement... Saint François de Xavier l'avait embrassé en arrivant.

Notre saint ne devait s'arrêter à Cochin que pour attendre un bâtiment faisant voile pour Goa. Pendant ce court séjour, il profita du départ d'un vaisseau allant à Lisbonne, pour écrire au roi de Portugal, au Père Rodriguez, à la Compagnie de Jésus à Rome, et à saint Ignace.

« Mon très-véritable Père, mandait-il à ce dernier, — en date de Cochin, le 29 janvier 1552, — à mon retour du Japon, j'ai trouvé à Malacca les lettres de votre sainte charité. Dieu sait avec quel plaisir j'ai appris le bon état de votre santé, qui m'est si chère et si précieuse! Les avis que vous me donnez me remplissent de consolation! Ils respirent toute votre douceur, toute votre piété; je les lis, je les relis, je les médite; mon cœur et mon esprit aiment à s'en nourrir. Quel délicieux souvenir pour moi, que ces derniers mots qui sont venus frapper mon âme : *Je suis tout à vous, de manière à ne vous oublier jamais!* En lisant ces mots tracés par votre main, de délicieuses larmes sillonnaient mon visage! Et encore, à l'instant où je vous écris, elles tombent sur mon papier, à la pensée de cet heureux temps où vous me pressiez dans vos bras comme l'objet d'un amour aussi pur que sincère, et qui me suit encore au delà des mers! C'est à vos ardentes prières que je dois cette protection divine qui, au milieu des innombrables dangers que je viens

de courir sur les mers et sur les terres du Japon, ne m'a jamais abandonné!. . . . .

« . . . . . Vous dites, dans l'excès de votre amitié pour moi, que vous désireriez ardemment me voir une fois encore avant de mourir. Ah! Dieu seul, qui voit le fond de mon cœur, sait quelle vive et profonde impression a faite sur mon âme ce doux témoignage de votre amour! Chaque fois que je me le rappelle, et cela m'arrive souvent, mes yeux se remplissent de larmes involontaires; et quand se présente à mon esprit l'idée délicieuse que je pourrais vous embrasser encore une fois, car il n'est rien que la sainte obéissance ne puisse faire, je me trouve, à l'instant, surpris par une abondance de larmes que je ne puis arrêter! »

Cette lettre, dont nous ne citerons que ces deux fragments, porte pour suscription : *A maître Ignace, mon saint Père en Jésus-Christ.*

Avec cette excessive sensibilité qui avait des larmes pour toutes les émotions; avec cette constance dans ses affections, qui de chacun de ses souvenirs faisait une douceur dans le passé, une souffrance dans le présent; avec cette nature si délicatement impressionnable, et tout à la fois si énergique et si puissante, quel devait être le mérite de notre héroïque Xavier! Eloigné d'abord de quatre mille cinq cents lieues, il se dit, en écrivant au *Père de son ame :* « Le moindre de vos enfants qui sont en exil si loin de vous! »

C'était un sacrifice de chaque jour, que cette séparation! Mais la gloire de Dieu l'appelle aux Moluques, et sans hésitation il court à douze cents lieues plus loin! Il entend la voix de Dieu l'appeler au Japon, et il s'élance à travers tous les périls dont on le menace, il met plus de six mille lieues entre l'Europe et lui! Maintenant il a entrevu la Chine, il a vu des Chinois l'écouter avec avidité à Amanguchi; Dieu, à l'instant même, lui donne la parfaite connaissance de leur langue, il en conclut qu'il doit porter la foi dans leur empire, et il ne pense qu'à préparer les moyens d'y pénétrer, heureux d'avoir à sacrifier une fois de plus les vives affections de son cœur à la gloire et au service de Dieu.

« J'ai l'espoir, écrivait-il à la Compagnie de Jésus, que Dieu donnera l'entrée de la Chine non-seulement à notre Société, mais à tous les Ordres religieux, comme un vaste champ ouvert à la sanctification de tous, afin qu'ils fassent briller toutes les vertus au milieu de ce peuple mort, et qu'il faut rappeler à la vie! . . . .

« . . . . . Ah! que ne puis-je vous peindre les consolations que Dieu se plaît à répandre sur nos travaux! Oh! si je pouvais le faire comprendre à nos Universités européennes! Si je pouvais les leur faire goûter et savourer! Si tant de jeunes gens, qui se livrent sérieusement aux études, avaient approché leurs lèvres une fois seulement de ce délicieux breu-

vage, on les verrait bientôt tourner leurs regards vers les nations infidèles, et ambitionner la gloire d'en faire la conquête au nom du Maître souverain de toutes les nations ! . . . »

Cependant, plusieurs des membres de la Compagnie de Jésus répandus dans les Indes se rendaient à Goa, sur l'ordre du Père de Xavier, et d'autres se trouvant obligés d'y aller pour les intérêts de leurs chrétientés, précisément dans le même temps, notre saint les trouva presque tous réunis au collége de Sainte-Foi, lorsqu'il y arriva dans les premiers jours de février. Mais s'il fut consolé en apprenant de quelles abondantes bénédictions Dieu avait accompagné leurs travaux, s'il fut heureux de savoir que le roi, ayant fait droit à toutes ses réclamations et suivi de point en point tous ses conseils, la religion avait fait les progrès les plus satisfaisants dans les Indes portugaises; s'il fut ravi d'apprendre que le nombre des chrétiens s'élevait à cinq cent mille sur les côtes de la Pêcherie, où le Père Criminale avait été mis à mort par les Badages, il fut bien vivement affligé de l'état dans lequel il trouvait le Collége. Le caractère indépendant du Père Gomez y avait tout bouleversé; il l'administrait selon ses idées et non selon l'esprit de la Compagnie; il n'avait tenu aucun compte des observations qui lui avaient été adressées. La ville de Cochin désirait un Collége; le Père Gomez est instruit de ce désir et part pour l'aller établir lui-même. Il se rend avec le comman-

dant de la forteresse qui lui donne l'église de *la Mère-de-Dieu,* malgré le grand vicaire et malgré la confrérie à laquelle elle appartenait. Le Père Gomez accepte la donation, la confrérie lui intente un procès, il le soutient. Le peuple, accoutumé à l'humilité, à la charité, à la mansuétude des Pères de la Compagnie de Jésus, ne comprend rien à sa tenacité et s'irrite contre lui. « Si le saint Père le savait! » répétait-on de tous côtés. Il s'était fait des ennemis à Goa, il mit contre lui toute la ville de Cochin. Les réclamations s'élevaient vives et nombreuses; elles se firent entendre jusqu'au pied du trône, elles allèrent jusqu'au saint fondateur de la Compagnie; il avait bien fallu en appeler au Père de Xavier, et le grand apôtre avait tout quitté, il avait franchi plus de deux mille lieues, il était à Goa.

L'affaire de Cochin avait été réparée. François de Xavier, dans le peu de jours qu'il venait d'y passer, avait réunis, à la cathédrale, le grand vicaire, le commandant, la Confrérie de *la Mère-de-Dieu;* il s'était mis à genoux, il avait demandé pardon à tous du scandale occasionné par la conduite du Père Gomez, et il leur avait remis les clefs de l'église à laquelle il renonçait au nom de la Compagnie. La Confrérie, profondément pénétrée d'édification pour tant d'humilité et de désintéressement, lui avait rendu les clefs de l'église dont elle lui avait fait une entière donation.

Il était moins aisé de réparer le mal fait au Collége

de Goa. Xavier ne recula devant aucune des mesures nécessaires. Il renvoya les jeunes Portugais que Gomez y avait admis trop légèrement; il y rappela les jeunes Indiens qu'il en avait expulsés; il rétablit le séminaire tel qu'il était auparavant; enfin, il fit au Père Gomez de sages représentations qui furent accueillies avec assez de hauteur pour forcer le Père de Xavier à user de sévérité. Il envoya Gomez à Diu, et donna l'ordre au supérieur des Pères qui y résidaient de lui signifier son expulsion de la Compagnie, et de l'engager à retourner en Portugal par le premier bâtiment qui ferait voile pour Lisbonne. Les ordres du saint apôtre furent exécutés: Antonio Gomez s'embarqua pour le Portugal; mais il n'y arriva pas; le naufrage du vaisseau sur lequel il était monté l'envoya dans l'éternité!...

François de Xavier venait de recevoir de Rome le titre et les pouvoirs de Provincial de la Compagnie de Jésus pour les Indes et pour tous les États de l'Orient; saint Ignace lui communiquait en même temps tous les priviléges qui lui avaient été accordés à lui-même comme chef de l'Ordre, avec pouvoir de les passer à ceux de la Compagnie à qui il les jugerait utiles.

Muni de ces pouvoirs, le Père de Xavier nomma le Père Barzée vice-provincial, et, en même temps, recteur du collége de Sainte-Foi. Il força l'humilité du Père Barzée à subir ces deux charges dont il l'investit en présence de tous les Pères réunis, après quoi il s'agenouilla humblement devant lui pour reconnaître

son autorité. Le Père Barzée, profondément humilié de voir à ses pieds le grand apôtre de l'Orient, se prosterne sans pouvoir prononcer une seule parole; puis, il essaie de redire son insuffisance et son indignité, mais il est forcé d'obéir. Le Père de Xavier ordonne à tous, en vertu de la sainte obéissance, d'obéir au vice-provincial comme au Père Ignace, et il lui ordonne à lui-même d'expulser de la Compagnie ceux qui agiraient indépendamment de son autorité, ou qui résisteraient à ses ordres, quelles que fussent d'ailleurs leurs vertus et leurs qualités, et quels que fussent leurs talents. L'obéissance étant à ses yeux la première vertu du religieux, tout le reste devait être compté pour rien dans celui qui ne la possédait pas. Il donna des instructions écrites et détaillées au vice-provincial sur l'administration temporelle et spirituelle de la Compagnie et du Collége; puis, il désigna à chacun des Pères le poste qu'il devait occuper désormais, et, toutes ces choses réglées, il s'occupa des préparatifs de son voyage en Chine.

Le vice-roi, à la demande de François de Xavier, donna à Diogo de Pereira le titre et les pouvoirs d'ambassadeur en Chine; il le chargea de présents pour l'empereur et fit tous ses efforts pour seconder les projets de Xavier. Pereira, de son côté, fit les frais de magnifiques chasubles de drap d'or, de parements d'autel de brocard, de tableaux religieux dus au pinceau des meilleurs artistes, enfin de brillants

ornements d'église, destinés à donner aux Chinois une idée de la majesté du culte catholique, et à les prévenir par là en faveur de la religion qu'on venait leur annoncer.

« Nous portons, au nom de Votre Altesse, écrivait le Père de Xavier au roi de Portugal, avec de riches présents que Diogo de Pereira a achetés partie aux frais de votre trésor, partie aux siens; mais nous en portons un autre si précieux, qu'aucun roi que je sache n'én fit jamais d'aussi magnifique à un autre roi : c'est l'Évangile de Jésus-Christ! Si l'empereur de la Chine en connaît un jour la précieuse valeur, il y attachera plus de prix qu'à tous ses trésors. J'espère que Dieu jettera enfin un regard de miséricorde sur ce vaste empire, qu'il éclairera ces peuples créés à son image et qu'il leur fera connaître Jésus-Christ Sauveur de tous les hommes.

« Je pars avec Pereira et un de nos Frères. Le but de cette ambassade est de demander la délivrance des Portugais retenus captifs en ce pays, et de proposer un traité d'alliance entre Votre Altesse et l'empereur de la Chine. Mais mon but personnel est de déclarer la guerre à l'ennemi de Dieu et des hommes. C'est donc au nom du Roi des rois que je me présenterai devant l'empereur et devant ses sujets, en leur annonçant que ce n'est plus au démon, mais à Dieu leur Créateur, à Jésus-Christ leur Seigneur, souverain qu'ils doivent rendre hommage!

« C'est une entreprise qui peut paraître téméraire et audacieuse, que celle d'aller se présenter devant un puissant monarque pour le convaincre d'erreur; si cette mission est déjà périlleuse en face des princes chrétiens, combien doit-elle l'être davantage en présence de la barbarie! Mais Dieu lui-même est notre but; lui seul nous anime, il nous soutiendra. Cette pensée nous remplit de confiance et d'espérance; appuyés sur son bras tout-puissant, nous oserons tout pour sa gloire. Que craindrions-nous? Qu'avons-nous à redouter? Nous ne devons craindre que le malheur d'offenser Dieu; nous ne devons redouter que les effets de sa colère. . . . .

« . . . . . Ma confiance n'a plus de bornes, lorsque je considère que pour une mission aussi sublime, pour porter le flambeau de la vérité dans un autre monde, pour ainsi dire au milieu des ténèbres de la superstition et de la barbarie, Dieu a daigné nous choisir, nous, le plus lâche et le plus grand des pécheurs.....

« Il faut donc que ma volonté réponde à la confiance et à l'ardeur qu'il a plu à Dieu de m'inspirer, dans sa miséricorde infini; il faut que je sois toujours prêt à voler où sa voix m'appelle pour y proclamer sa divine loi, puisqu'il veut bien m'en donner les moyens par l'entremise de Votre Altesse.

« Ma reconnaissance pour les personnes qui représentent ici Votre Altesse, et qui m'ont secondé dans mes plans pour la gloire de Dieu, m'a fait solliciter auprès de vous plusieurs grâces en leur faveur.

Mes désirs ont été pleinement satisfaits. Daignez, Senhor, agréer mes sincères remercîments; pour moi, j'en conserverai un souvenir éternel. »

C'est encore de Goa que le grand apôtre écrivait cette admirable lettre au Père Cypriano, où après l'avoir repris sévèrement de l'imprudence de son zèle et de son peu d'empire sur son caractère emporté; il ajoute :

« Jusqu'ici j'ai dicté; maintenant, je prends la plume : reconnaissez mon écriture et mon cœur.

« O mon cher Cypriano! si vous saviez quels sentiments d'affection pour vous m'ont inspiré cette lettre, vous n'oublieriez jamais François de Xavier! vous l'auriez toujours présent à l'esprit, et peut-être répandriez-vous des larmes abondantes, en songeant à la charité dont son cœur brûle pour vous. Ah! si le secret des cœurs pouvait être pénétré en cette vie! vous verriez, mon Frère Cypriano, quelle place profonde vous tenez dans le mien!

« Je suis tout à vous, à ne vous oublier jamais.

« François. »

Le moment du départ approchait. Saint François de Xavier employa les dernières nuits qu'il passait au Collége à donner ses avis aux Pères qu'il allait quitter. Trop occupé le jour pour leur adresser à tous les

exhortations et recommandations qu'il jugeait leur être utiles dans leur vie d'apostolat, si dure et si difficile au milieu de ce mélange d'Indiens et de Portugais, il leur consacrait les premières heures de la nuit, se réservant le reste pour l'oraison. Il écrivit ses instructions pour chacun de ceux dont le poste offrait plus de difficulté, et les seules recommandations qu'il laissa au Père Bassée, vice-provincial, n'ont pas moins de soixante-dix pages, qu'on ne peut lire sans une admiration soutenue de la première à la dernière ligne.

Enfin, l'heure étant venue, l'illustre apôtre se sépara de ses Frères le 15 avril 1552, et s'embarqua sur un vaisseau royal qui faisait voile pour Malacca. En vue de Sumatra, une violente tempête menace de le submerger, le capitaine parle d'alléger le bâtiment en jetant la surcharge à la mer :

— Arrêtez! capitaine, lui dit le Père de Xavier; la tempête va cesser avant le coucher du soleil, et d'ici-là nous n'avons rien à craindre.

Le capitaine savait la valeur des paroles de Xavier; il obéit et peu après le calme se faisait. Le soleil était encore sur l'horizon.

On approchait de Malacca. Le visage du saint Père s'altère subitement; c'est une impression de tristesse qui afflige ceux qui l'entourent :

— Mon Père, vous souffrez? lui demande-t-on.

— Oh! oui, répondit-il, et beaucoup! Priez pour la malheureuse ville de Malacca, car elle est en proie

à une maladie contagieuse qui la décime en ce moment !

III

Tous les membres de la noble famille d'Azpilcueta de Asnarez étaient réunis depuis quelques jours au vieux manoir de Xavier, berceau de tous. Chacun avait reçu sous son toit les premières caresses et la première éducation; chacun y avait recueilli plus tard la dernière bénédiction et le dernier soupir d'un père et d'une mère tendrement vénérés, et chacun aimait à s'y retrouver tous les ans avec la compagne qu'il s'était choisie et les enfants qu'elle lui avait donnés. Un seul manquait dans ces douces réunions de famille ; un seul était toujours absent; mais il était toujours aimé, et les souvenirs qu'il avait laissés à ses frères étaient bien chers à tous. D'ailleurs, celui qui manquait, et dont on se plaisait à respecter la place vide à la table et au foyer, n'était-il pas la plus magnifique illustration de la noble et pieuse famille? Ils étaient tous plus fiers du grand apôtre des Indes et du Japon, que de tous les aïeux dont les portraits et les armures figuraient dans la grande galerie du château. C'était même lui, ce cher absent, qu'on ne devait plus revoir en ce monde, qui donnait lieu à la

réunion qui nous occupe, réunion anticipée, car on n'était encore qu'au mois d'avril. Mais, dès les premiers jours de février 1552, le châtelain de Xavier avait mandé à ses frères, dont les uns étaient à la cour, les autres dans leurs terres, qu'un événement merveilleux, arrivé au manoir, et qu'il attribuait à la grande sainteté de leur cher Francisco, lui faisait désirer leur présence le plus tôt possible. Au reçu de ce message, ses frères s'étaient concertés par lettres, et chacun avait pris ses mesures pour se trouver à Xavier dans les premiers jours d'avril; car on voyageait alors à bien petites journées, surtout quand il fallait emmener sa femme et ses enfants.

Le vendredi de la Passion, toute la famille s'était rendue de bonne heure à la chapelle, où l'aumônier allait offrir le saint sacrifice. Tous avaient les yeux fixés sur le grand crucifix de bois peint et de grandeur naturelle, dont nous avons parlé : ce crucifix que don Francisco avait aimé et que sa mère aimait à entretenir de celui que Dieu, dans son amour de préférence, avait ravi à sa tendresse maternelle. Tout à coup, plusieurs cris s'échappent à la fois;... toutes les têtes se sont inclinées;... des sanglots se font entendre...

La merveille se renouvelait!... Du crucifix on voyait couler du sang.

Ce miracle se reproduisait régulièrement tous les vendredis; quelquefois même le sang perlait sur toute l'étendue du corps, comme une abondante

sueur, et les plaies des mains, des pieds et du cœur n'en coulaient pas moins abondamment. Cette merveille s'était manifestée pour la première fois, le premier vendredi de janvier; elle s'était renouvelée le second, puis encore le troisième; on avait averti l'autorité ecclésiastique, et l'évêque, après avoir été témoin du fait, avait appelé l'inquisiteur, le gouverneur de la province, le commandant de la citadelle, toutes les autorités de Pampelune à le vérifier; toutes l'avaient constaté et certifié. Il était naturel que le seigneur de Xavier désirât que toute sa famille fût témoin de ce prodige.

Dans les lettres de saint François de Xavier, nous n'en trouvons aucune adressée à sa famille pendant toute la durée de son apostolat dans les Indes; mais n'eussions-nous d'autres preuves des sentiments qu'il conservait pour elle que le miracle du crucifix dans la chapelle du château de ses pères, elle serait plus que suffisante.

On est généralement persuadé, dans le monde, que la vocation religieuse éteint de son souffle toutes les affections de famille, et que celui qui se sépare des siens pour suivre la voie dans laquelle il est appelé, n'a rien à sacrifier de son côté. L'illusion est complète. Nous avons entendu dire plusieurs fois, même à des personnes pieuses :

« Oui, saint François de Xavier est un grand saint assurément; mais il a refusé de voir ses parents, avant de partir pour les Indes, et c'est bien *dur! Un*

fils n'a pas le droit d'imposer un tel sacrifice à sa mère! c'est *contre nature!* »

Ce qui équivaut à dire qu'un fils qui entend d'un côté la voix de Dieu, et de l'autre la voix de sa mère, n'a pas le droit d'obéir à la première; ou que Dieu n'a pas le droit de demander un sacrifice héroïque à celui qui s'est voué tout entier à son service et à sa gloire. Si notre saint eût moins aimé sa famille, il n'aurait pas cru devoir offrir à Dieu la privation de la revoir une dernière fois en ce monde. Cette sublime abnégation n'est pas *contre nature;* elle est *surnaturelle,* ce qui est bien différent.

Ceux qui jugent ainsi cette action héroïque du généreux Xavier, n'ont pas lu sa correspondance. Ils n'ont pas pénétré dans cette âme si aimante et si tendrement expansive; ils n'ont pas compris ce cœur qui laissait tomber tant de larmes sur les souffrances du prochain, qui trouvait de si douces consolations pour toutes les douleurs, qui avait de si tendres caresses pour l'enfance, qui témoignait une si compatissante charité pour toutes les misères?... Ils n'ont pas compris celui que les lépreux et les pestiférés appelaient leur père, leur ami, leur consolateur! celui à qui les pauvres osaient baiser les mains, parce que son humilité ne leur permettait pas de lui baiser les pieds!...

Mais Dieu savait tout ce que le grand Xavier souffrait pour son amour et pour sa gloire, et il semblait vouloir témoigner à toute la famille de l'illustre saint combien étaient vives et profondes les douleurs de son

laborieux apostolat, et de quelles abondantes consolations il était soutenu dans cette vie d'immolation et de sublime dévouement à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Dieu semblait témoigner qu'il partageait les souffrances de l'héroïque apôtre qui affrontait tant de périls, bravait tant de dangers, supportait tant de fatigues pour l'honneur de son nom. La famille de notre saint le comprit ainsi. Elle prit note des jours où le sang coulait en plus grande abondance des plaies et du corps du crucifix, et, plus tard, en rapprochant les dates et les faits, il fut reconnu, assurent les historiens, que le sang coulait davantage lorsque le saint apôtre courait de plus grands périls ou éprouvait de plus grandes souffrances.

Mais rejoignons notre saint que nous avons laissé en mer.

Arrivé à Malacca, François de Xavier trouva cette ville en proie à une épidémie contagieuse qui dévorait ses habitants. Les malades étaient sans secours; les morts sans sépulture; les Pères de la Compagnie de Jésus se dévouaient sans pouvoir suffire à tant de besoins; Xavier, qui savait se multiplier en quelque sorte, fit un hôpital du Collége, remonta les courages, prodigua ses soins et ses consolations, ne prit plus un seul instant de repos, fit des prodiges et se fit bénir de tous, comme toujours. Ni lui ni ses Frères ne furent atteints de la contagion.

La peste ayant diminué d'intensité, Xavier pensait à préparer son voyage en Chine, lorsque, entrant un

jour dans une rue d'où il entendait pousser des cris de douleur, il en demanda la cause et apprit qu'une pieuse femme, depuis longtemps sous sa direction, venait de perdre son fils subitement.

Francisco Xiavo avait imprudemment approché ses lèvres de la pointe d'une flèche indienne; il était mort presqu'aussitôt après : la flèche était empoisonnée. Le Père de Xavier pénétre dans cette maison de deuil, il est touché de tant de larmes, et dit au mort :

« Francisco ! au nom de Jésus-Christ, levez-vous ! »

Francisco se lève, et retrouvant une vie qui lui a été rendue pour la gloire de Dieu, il va la lui consacrer tout entière dans la Compagnie de Jésus.

Cependant notre saint avait apporté au gouverneur le brevet de *major de la mer*, que le vice-roi lui accordait par considération pour le père de Xavier à qui on ne refusait rien. Don Alvare reçut, avec le témoignage d'une sincère gratitude, ce nouveau titre qui augmentait considérablement sa fortune et son autorité. Xavier espérait qu'il allait se hâter d'en faire usage en activant l'armement d'un vaisseau pour l'ambassade, et il attendait depuis bien des jours sans voir les moindres préparatifs, lorsqu'il apprit que don Alvare avait juré que l'ambassade n'aurait pas lieu, qu'il l'entraverait de tout son pouvoir, et qu'il venait de donner l'ordre d'enlever le gouvernail de la *Santa-Cruz*, afin que Diogo de Pereira ne pût partir malgré lui.

Il y avait deux motifs à l'opposition du gouverneur :

L'année précédente, il avait demandé à Diogo de Pereira de lui prêter une somme d'argent que Diogo lui avait refusée, ayant de bonnes raisons de suspecter sa solvabilité. Don Alvare s'était promis le plaisir de la vengeance. A ce premier motif d'opposition venait se joindre ceux de la jalousie et de la cupidité. Don Alvare trouvait mauvais qu'on ne l'eût pas choisi pour ambassadeur, et qu'on eût honoré de cette dignité un homme de naissance inférieure et qui avait fait sa fortune dans le commerce maritime.

Xavier lui fit offrir une somme considérable pour satisfaire sa soif de l'or, et acheter ainsi sa bonne volonté ; il échoua. Don Alvare voulait tout ou rien. Oubliant les soins que le Père de Xavier lui avait prodigués dans la maladie grave qu'il venait de subir; oubliant que ce bon Père était allé chaque jour dire la messe dans sa chambre pendant toute la durée de cette maladie; oubliant enfin tout ce qu'il devait au saint apôtre, don Alvare résolut de se porter aux dernières extrémités contre lui. Ses plus sincères amis lui représentèrent vivement les peines portées par les lois contre les fonctionnaires qui entravaient la navigation des vaisseaux marchands portugais, et le danger d'encourir le mécontentement du roi, en refusant au saint Père Francisco les moyens de propager et d'étendre la foi; rien ne put fléchir l'intraitable gouverneur. Prenant sa canne et menaçant les officiers qui ne lui parlaient ainsi que dans ses intérêts personnels, il leur dit :

— Je suis trop vieux pour recevoir des conseils! J'ai juré que Diogo de Pereira ne passerait en Chine ni à titre d'ambassadeur, ni à titre de marchand, et je vous déclare qu'il n'ira pas, tant que je serai gouverneur de Malacca et *major de la mer!* Si le Père de Xavier a tant d'envie de prêcher les païens, s'il a tant de zèle pour leur conversion, qu'il aille dans le Brésil! qu'il aille dans le Monomotapa!...

Francisco Alvarez, en sa qualité de commandant de la citadelle, voulait faire reprendre d'autorité le gouvernail de la *Santa-Cruz*. Xavier s'y opposa. Le gouvernail était sous la garde de soldats forcés d'obéir au gouverneur, ils l'auraient défendu, l'affaire aurait pu provoquer une révolte générale contre l'auteur de cette criante injustice, Xavier ne pouvait l'autoriser; il tenta une autre voie. Il pria don Joam Soarez, grand vicaire, d'aller porter au gouverneur les lettres du roi, ordonnant à tous ses officiers de terre et de mer de faire tout ce qui serait en leur pouvoir pour seconder les intentions du Père de Xavier, et le décret du vice-roi Alfonso de Noronha déclarant criminel d'État quiconque mettrait obstacle à l'ambassade qu'il envoyait en Chine, au nom du roi Jean III. Le grand vicaire se rendit au désir du saint apôtre, et porta ces pièces à don Alvare, dont l'emportement devint furieux à cette vue:

— Eh! que m'importent les intérêts du roi! s'écria-t-il en pâlissant de colère. Le roi le veut, moi je

ne le veux pas! Je serai le maître! L'ambassade ne partira pas!

Don Alvare d'Ataïde était frappé d'aveuglement; tous les moyens employés pour l'éclairer semblaient épaissir les ténèbres de son esprit, et augmenter la dureté de son cœur. Non content de mépriser les ordres de son souverain, il se répandait en paroles outrageantes pour le grand apôtre des Indes, qu'il savait être un objet de vénération pour la ville entière; mais l'humble Père de Xavier ne lui témoignait que douce charité en retour de ses coupables insultes.

Cependant, le temps de la navigation s'écoulait, les moments étaient précieux, François de Xavier avait épuisé toutes les ressources de sa charité pour vaincre le mauvais vouloir de don Alvare par les voies de la douceur; il crut devoir employer, enfin celles de la sévérité.

Dans le seizième siècle, la science n'avait pas encore fait assez de progrès, les lumières n'étaient pas assez généralement répandues pour avoir éteint la foi dans les âmes, au point de les rendre indifférentes aux effets des grandes menaces de l'Église; il était réservé au siècle des lumières et du progrès, au siècle de la *perfectibilité*, de rire de ses anathèmes, de se moquer de ses foudres, de méconnaître son autorité divine. Don Alvare d'Ataïde devançait son époque.

Xavier n'avait laissé connaître qu'à l'évêque de Goa les pouvoirs qu'il tenait du saint siége; les seigneurs de la cour de Portugal, qui se succédaient dans les

Indes en qualité de vice-roi, savaient que le Père Francisco de Xavier était légat du pape; mais ils l'avaient appris à la cour. Depuis dix ans que le saint apôtre était dans les Indes, il ne se présentait partout que sous le titre le plus cher à son cœur : celui de membre de la sainte Compagnie de Jésus. Cependant, il fallait tenter encore un moyen de vaincre l'obstination de don Alvare; le Père de Xavier s'y résigna. Il mit sous les yeux de don Joam Soarez le bref qui l'honorait de la dignité de légat apostolique pour tout l'Orient, en lui conférant tous les pouvoirs qui y sont attachés; puis, il lui remit la requête suivante, en le priant de la faire connaître au gouverneur.

« Sur la demande du roi notre senhor, le souverain pontife Paul III m'a envoyé dans les Indes, avec la mission d'y répandre la lumière de l'Évangile, d'y faire connaître le culte dû au Créateur de l'univers, d'y convertir à la véritable foi les hommes créés à l'image de Dieu. Pour donner à cette mission plus d'efficacité, pour écarter plus aisément les obstacles qui pourraient l'entraver, le même souverain pontife m'a donné le titre et les pouvoirs de légat apostolique pour tout l'Orient. Il en a adressé le bref au roi de Portugal, en y joignant des lettres de sa main, confirmant, par cet imposant caractère, la mission que j'avais eu l'honneur de recevoir. Appelé près du roi, au moment de mon départ pour les Indes, Son Altesse me remit le bref du souverain pontife et les lettres

de son approbation royale. A mon arrivée dans les Indes, je présentai ces titres au senhor évêque de Goa, don Joam d'Albuquerque, qui les reconnut et les approuva comme il convenait.

« Aujourd'hui, le même senhor évêque m'envoie porter la foi dans l'empire de la Chine, espérant de cette mission les résultats les plus avantageux pour la gloire de Dieu. Vous pourrez vous convaincre des sentiments du senhor évêque à cet égard, par la lecture de la lettre qu'il adresse à l'empereur de la Chine, et que je joins ici.

« Le vice-roi des Indes, afin de me faciliter l'entrée de la Chine et de garantir ma personne, dans l'intérêt de la religion que je prêche, envoie un ambassadeur à l'empereur de la Chine, avec des lettres qui témoignent de l'authenticité de sa mission : cet ambassadeur est Diogo de Pereira.

« Francisco Alvarez, officier royal, commandant de la citadelle et inspecteur des finances de Son Altesse le roi de Portugal, a ordonné l'exécution des volontés écrites du vice-roi relativement à cette ambassade.

« Le gouverneur de Malacca s'oppose seul à l'accomplissement des ordres du vice-roi. Il met obstacle au départ de l'ambassadeur, et par conséquent à la prédication de l'Évangile. Il entrave la liberté du ministère apostolique dans une entreprise évidemment agréable à Dieu. Je vous prie donc, je vous conjure avec instance, au nom de Dieu et du senhor évêque

de Goa, votre supérieur ecclésiastique, et dont vous êtes le représentant en ce pays, d'expliquer au gouverneur de Malacca le sens des décrets du saint siége : *Qui vero de cœtero*, qui contiennent une sentence d'anathème contre ceux qui s'opposent au ministère du légat apostolique. Conjurez don Alvare, pressez-le, suppliez-le, au nom de Dieu même, de lever les entraves qu'il a mises à notre ambassade envoyée par le vice-roi et le senhor évêque. Et si après toutes vos instances, il persiste dans son opposition, vous lui déclarerez qu'il est à l'instant même retranché du sein de l'Église et n'a plus de part à sa communion. Dites-lui bien que ce n'est pas en vertu de votre autorité, ni de celle du senhor évêque; que ce n'est pas non plus en vertu de la mienne qu'il est excommunié, mais par la puissance suprême des souverains pontifes qui ont rendu ces saints décrets.

« Vous le supplierez ensuite, en mon nom, par les plaies sacrées de Jésus-Christ Notre-Seigneur et par sa sainte mort, de ne pas mériter plus longtemps des peines aussi graves, s'il ne veut encourir de la part de Dieu des châtiments dont il ne saurait prévoir la rigueur.

« Ces mesures prises, je vous prie de me renvoyer cette requête en y joignant par écrit la réponse du gouverneur, afin que ces documents présentés au senhor évêque, ne me laissent pas soupçonner de négligence dans l'inexécution d'une expédition entreprise sous ses auspices.

« Je vous conjure de ne mettre aucun retard dans l'accomplissement de ce devoir de votre ministère, car la saison propre à la navigation dans les mers de la Chine est déjà très-avancée. La démarche que vous allez faire est une œuvre utile à la gloire de Dieu, et je la désire très-vivement. Je ne puis croire que don Alvare soit assez endurci pour braver les foudres de l'Église, en persistant à s'opposer à notre départ. »

Don Joam Soarez ne fut pas plus heureux cette fois qu'il ne l'avait été la première :

— Votre Père de Xavier, vociféra le gouverneur, est un ambitieux hypocrite ! c'est l'ami des pécheurs et des publicains !... Dites-lui que je me moque de lui et de ses censures, et laissez-moi tranquille ! Retirez-vous !

Le grand vicaire n'avait jamais vu tant d'impiété. Il dut, d'après la volonté du légat, en venir à l'extrémité : il excommunia celui qui venait de se moquer ainsi du vicaire de Jésus-Christ, de mépriser ses ordres et de braver ses plus redoutables menaces.

François de Xavier était venu dans les Indes altéré de souffrances, brûlé du désir de mériter la couronne du martyre dans ce pénible apostolat, et il gémissait chaque jour devant Dieu, depuis dix ans qu'il travaillait à sa gloire, au milieu des païens et des infidèles, d'être jugé indigne de mourir pour la foi qu'il prêchait. Ses lettres témoignent souvent de ce vif et profond regret. Dieu lui réservait un genre de martyre mille fois plus douloureux et plus amer pour la nature qu'il n'eût osé l'espérer dans sa profonde humilité.

Don Alvare s'empare du vaisseau la *Santa-Cruz;* il en donne le commandement à Luiz d'Almeida, à qui il impose vingt-cinq matelots qui ont reçu ses instructions, ses promesses et ses menaces, et il annonce que la *Santa-Cruz* va partir pour l'île de Sancian, et qu'il l'envoie trafiquer pour son propre compte.

Le zèle de l'ardent apôtre se prend aussitôt à cette amorce. Sancian est si près de la Chine!

— Je partirai sur la *Santa-Cruz*, dit-il à don Joam Soarez; Dieu me donnera, j'espère, le moyen de pénétrer dans un port chinois, et si je suis arrêté, eh bien! je prêcherai la vérité aux prisonniers avec lesquels je serai enfermé! Je leur enseignerai la loi de Jésus-Christ et ils pourront la faire connaître à d'autres. Je partirai!

Diogo de Pereira était forcé de se tenir caché à Malacca pour éviter les effets de la violente haine du gouverneur, qui déjà l'avait ruiné en s'appropriant la *Santa-Cruz* et les richesses dont elle était chargée. Le cœur de Xavier saignait de douleur à la pensée de la ruine entière de la famille de son ami.

« Dieu m'est témoin, lui écrivait-il, de l'intention qui me dirigeait à votre égard; si elle n'eût été pure et droite, je mourrais de chagrin! Je vais m'embarquer, j'attendrai à bord l'heure du départ, afin de ne pas voir votre famille dont la ruine me déchire... Que Dieu pardonne à l'auteur de tant de malheurs!... Je

ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas venir me voir; votre présence m'écraserait. Et pourtant j'espère que ce désastre tournera à votre avantage, car je ne doute pas que le roi ne fasse tout ce que je lui demande pour vous, et ne vous dédommage généreusement de tous les sacrifices que vous avez faits à la cause de Jésus-Christ. J'ai fait faire mes derniers adieux au gouverneur. Que Dieu pardonne à cet homme! mais son sort est à plaindre. Hélas! il sera puni plus sévèrement qu'il ne pense..... »

Avec cette cuisante douleur au cœur, avec celle que lui causait l'état spirituel de don Alvare, avec le chagrin qu'il éprouvait de voir tous ses projets traversés par l'enfer, le grand Xavier traite les affaires de la Compagnie comme s'il jouissait du plus grand calme, de la plus parfaite liberté d'esprit. Il écrit plusieurs lettres à Goa, il s'occupe des différentes missions, il donne des avis spirituels à ses frères, et, — qu'on nous permette ce détail pour donner une idée des soins qu'il apportait à toutes choses, — après avoir donné des conseils au Père Barzée, sur la manière de convertir les monnaies des Indes pour les faire passer au Japon, il lui recommande d'envoyer du drap de Portugal aux Pères qui habitent ce pays où le froid est très-rigoureux.

La *Santa-Cruz* allait mettre à la voile. François de Xavier se retira dès le matin dans l'église de Notre-

Dame du Mont et s'y oublia; il était encore en oraison lorsqu'on alla l'avertir, vers le soir, que le moment de lever l'ancre était arrivé. Don Joam Soarez, l'accompagnant jusqu'au navire, lui demanda s'il ne ferait pas ses adieux au gouverneur :

—Les faibles pourraient se scandaliser, mon Père, lui dit-il, et y voir du ressentiment de votre part.

— Don Alvare ne me verra plus en cette vie, senhor ! Je l'attendrai au jugement de Dieu ! lui répondit Xavier.

Puis, s'arrêtant devant l'église voisine du port, il lève les yeux vers le ciel, il prie à haute voix pour le salut de don Alvare d'Ataïde, avec un accent qui tient de l'inspiration. Mais bientôt il cesse de parler, il se prosterne le front dans la poussière et demeure ainsi quelques instants dans le silence; quand il se relève, son visage est animé, ses yeux lancent des éclairs, il semble dominé par l'esprit de la justice divine.... Il ôte ses souliers, les frappe l'un contre l'autre, les secoue contre une pierre, et s'écrie, toujours avec la même animation :

« Je n'emporterai point la poussière de cette ville coupable ! La colère de Dieu plane sur elle ! Celui qui la gouverne, don Alvare d'Ataïde, sera saisi, emprisonné, dépouillé, tous ses biens seront confisqués... Il portera dès ce monde la peine méritée par ses crimes !... »

La foule qui s'était portée autour du *saint Père*, pour assister à son départ, resta muette d'étonnement

et d'affliction, en entendant les paroles prophétiques de l'illustre Xavier. Des larmes silencieuses furent le seul adieu de ce peuple désolé à son apôtre chéri, si indignement traité par le gouverneur d'une ville où il avait fait tant de bien !.... et qu'il quittait pour toujours !....[1]

IV

Saint François de Xavier au Père Gaspard Barzée, vice-provincial de la Compagnie de Jésus à Goa.

De la baie de Singapour, 20 juillet 1552.

« Mon très-cher Frère,

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous ! Ainsi soit-il.

« Vous ne vous ferez jamais une idée des inquiétudes que je viens d'éprouver à Malacca ! Je n'ai pu vous les mander moi-même, j'ai laissé ce soin à Francisco Perez ; quelque incroyable que soit son récit, il

1. Les historiens de saint François de Xavier n'indiquent pas la date de son départ ; mais la dernière lettre écrite à Malacca par le saint apôtre étant datée du 16 juillet, et la première qu'il écrivit de la baie de Singapour étant sous la date du 20, on doit placer son départ de Malacca à bord de la *Santa-Cruz* du 16 au 20 juillet 1552.

est cependant vrai. Je pars pour les îles de la Chine, voisines de la ville de Canton ; je pars dénué de tout secours humain, mais plein de confiance dans la protection divine. J'espère que les idolâtres me frayeront eux-mêmes le chemin, puisque les chrétiens me l'ont fermé en bravant audacieusement les censures de l'Église et la colère du ciel.

« Tenez la main à ce que le senhor évêque envoie à son vicaire général un décret d'excommunication ; il doit être lancé nommément contre le gouverneur de Malacca et ses fauteurs, qui ont traversé un projet si utile à la religion. Je désire que ce décret fasse mention de ma qualité de légat apostolique dans les Indes et dans tous les états de l'Orient, qualité qui me fut conférée par Paul III, de glorieuse mémoire, par des brefs dont le senhor évêque a eu connaissance. Je n'agis ainsi que dans l'intérêt de la propagation de l'Évangile, afin que les efforts de ses prédicateurs ne trouvent plus d'obstacle dans la perversité des fonctionnaires publics. Je suis bien loin de solliciter un tel acte de l'autorité ecclésiastique, contre qui que ce soit, dans mon intérêt personnel ; mais j'emploierai tous les moyens pour faire considérer partout, comme membres retranchés de l'Église, ceux qu'auront frappés les décrets des Saints-Pères. Quel que soit leur malheur, je ne souffrirai jamais qu'on use avec eux de tempérament, afin que, rentrant en eux-mêmes, ils cherchent un remède à leurs maux, et qu'à l'avenir ils n'aient plus la témérité d'arrêter dans

leur course ceux de nos Frères qui, dans l'intérêt de la religion, se rendront aux Moluques, en Chine, ou au Japon. Ne négligez donc rien pour que ce décret arrive le plus tôt possible.

« Des quatre compagnons qui m'ont suivi, j'en ai fait partir trois pour le Japon : Balthazar Gago, Edouard Sylva, Joam d'Alcaceva. La saison était encore favorable, ils se sont embarqués sur un bon navire, Dieu veuille qu'ils arrivent en bonne santé à Amanguchi, où ils trouveront Côme de Torrez et Juan Fernandez. Je n'ai gardé avec moi que Christophe et Antonio le Chinois; tous deux sont très-malades, soit de leurs propres ennuis, soit des miens.... Dieu soit loué de tout !... »

La *Santa-Cruz* s'était arrêtée à Singapour[1] et y passa quelques jours, dont notre saint profita pour écrire plusieurs lettres, parmi lesquelles nous en trouvons une adressée à un néophyte Japonais, pauvre, ignorant et sans éducation; elle est terminée par cette affectueuse parole: *Tu es l'ami de mon cœur.* La suscription porte : *A mon fils Juan;* sur le revers : *Juan, mon fils, Joam Bravo te lira cette lettre.* Pendant cette relâche, il écrivit aussi à son ami de Pereira pour le consoler et l'encourager; il lui envoya ses lettres pour le vice-roi et pour Jean III, cette dernière sous cachet volant, afin que Pereira pût en pren-

1. Le R. P. Bouhours ne mentionne pas cette relâche mais elle est prouvée par les lettres du saint apôtre.

dre connaissance et juger par lui-même de l'intérêt avec lequel sa cause était plaidée. Le saint recommande à son ami d'envoyer sa lettre au roi par une personne sûre, puis il ajoute :

« Mais ce que je vous recommande par-dessus tout, c'est de vous jeter dans les bras de Dieu et d'avoir en lui une confiance d'autant plus intime que vos maux sont plus grands. Là seulement vous trouverez les consolations à vos malheurs et la force de les supporter. Je vous en conjure par tout votre amour pour Dieu, par toute l'affection que vous avez pour moi, allez au tribunal de la pénitence, approchez-vous de la Table sainte, déposez aux pieds de la Croix tous vos ressentiments, faites-en le sacrifice à la volonté divine, et arrivez à regarder comme un bien pour vous, tous les événements que Dieu à permis. Espérez avec moi que cette tempête n'est que momentanée et que, loin de vous nuire, elle tournera à votre avantage et à votre honneur.

« Je retiens Francisco de Villa, et je le mène en Chine avec moi, non-seulement parce que ses services me sont grandement utiles, mais encore parce que personne n'est plus capable de soigner vos intérêts durant le voyage et de seconder votre mandataire, Thomas Scandelho.

« .... Il me semble que vous feriez bien d'adresser vous-même au roi un mémoire détaillé sur les avantages probables d'un commerce établi entre la

Chine et le Portugal, au moyen d'un comptoir que les ministres du roi tâcheraient d'obtenir à Canton. Je voudrais que vous fissiez remettre un mémoire semblable au vice-roi des Indes, car j'écris de mon côté à Son Altesse sur le même sujet. Joignez votre mémoire à ma lettre, sous le même couvert, avec cette suscription : *Au roi notre senhor, de la part du Père maître Francisco.* Mais ne confiez ce paquet, qui doit être remis au roi en personne, qu'à un homme d'une fidélité éprouvée, et d'une autorité et d'un mérite reconnus. . . . .

« Le vicaire général de Malacca m'a prié d'écrire pour lui à Son Altesse ; je me rends à ses désirs, bien qu'il n'ait rien fait de ce qu'il pouvait faire dans l'intérêt de notre ambassade en Chine, ou plutôt dans l'intérêt de la religion qu'il a sacrifié à la faveur de don Alvare..... Celui-là se trompe grossièrement qui met de côté Dieu, l'auteur, la source de tout bien, pour placer ses espérances dans les hommes !... Quant à moi, je me venge de ceux dont j'ai à me plaindre, en leur rendant tous les services dont je suis capable. Dieu saura bien leur infliger la punition qu'ils méritent, et vous-même, mon cher ami, vous serez témoin des châtiments que la justice divine leur réserve. J'ai pitié d'eux, je vous l'avoue ; je crains que les malheurs qui les menacent ne leur paraissent un jour trop rigoureux !... »

Le capitaine de la *Santa-Cruz* remit à la voile le 23

juillet. Le personnel du bâtiment se composait de cinq cents hommes, en y comprenant les passagers. La navigation fut heureuse pendant plusieurs jours; on espérait arriver ainsi, toujours poussé par un bon vent, lorsque, bien près du terme de ce long voyage, il se fait subitement un calme plat qui semble avoir ancré le vaisseau. Ce calme se prolongeant plusieurs jours, on était menacé de manquer de vivres, d'eau surtout, qu'on commençait à refuser au delà d'une certaine mesure fixée pour chacun; mais quelle que fût l'économie de cette distribution, le calme durant toujours, l'eau manqua totalement, les malades étaient nombreux, et le vent ne revenait pas. Les hommes mouraient, on les jetait à la mer, et puis on attendait son tour, car chacun se sentait mourir dévoré par la soif plus cruelle encore que la faim. La chaloupe avait été envoyée à la découverte d'une île où on pût faire de l'eau... Le sixième jour elle n'était pas de retour ! Elle arrive enfin le septième. Chacun se traîne au bord, espérant apercevoir un signe de succès avant l'abordage.... Elle n'apportait rien ! Elle avait été en vue de Formose, mais on n'avait pu y arriver; tout espoir était donc perdu!... On était en panne depuis quatorze jours. Un des passagers propose à ses compagnons d'infortune de supplier le Père Francisco d'obtenir de Dieu un peu d'eau pour les empêcher de mourir.....

— Oui ! oui ! répondent-ils tous à la fois, le cœur plein d'espérance; oui ! le saint Père nous sauvera !

Nous aurions dû le lui demander plus tôt! Allons-y tous!

Et ces pauvres malades recourent à François de Xavier :

— Saint Père Francisco! ayez pitié de nous! Vous pouvez nous donner de l'eau! Demandez-en à Dieu, il ne vous refusera pas!

— Eh bien! répondit-il, récitons ensemble les litanies des saints, afin qu'ils nous obtiennent ce que nous désirons.

Quand cette prière fut achevée :

— Allez, leur dit-il; ayez confiance dans les mérites de Jésus-Christ, par lesquels on peut tout obtenir.

De son côté, il se retire pendant quelques instants; puis, venant sur le pont, il prend un enfant, descend avec lui dans la chaloupe, et lui ordonne de goûter l'eau de la mer. L'enfant la goûte et la rejette :

— Quel goût a cette eau, mon enfant? demande notre saint; est-elle douce ou salée?

— Mon Père, elle est si salée que je ne puis la boire.

— Goûtez-la de nouveau, mon cher enfant.

— Oh! comme elle est bonne! Elle n'est plus salée, mon Père!

Xavier fit aussitôt approvisionner le bâtiment, et chacun, pressé par l'ardeur de la soif, s'empressait de faire remplir les vases. Le premier qui porte

l'eau à ses lèvres lui trouve un goût salé ; le saint fait le signe de la croix sur le vase, l'eau devient excellente au même instant. Jamais, disaient les marins, ils n'avaient trouvé nulle part une eau si agréable au goût. Les Arabes mahométans, passagers de la *Santa-Cruz*, éclairés par ce prodige, demandent le baptême ; un seul fait exception, bien qu'il soit également convaincu : il ne pourrait se résoudre à s'avouer chrétien dans sa patrie, et demeure infidèle. Peu de jours après, son fils, son unique enfant, âgé de cinq ans, jouant trop près du bord, tombe à la mer, et nul effort humain ne peut le sauver. Le père s'enferme durant trois jours avec son désespoir, et reparaît ensuite, mais toujours inconsolable. Les maladies occasionnées par le manque d'eau avaient enlevé tant de monde, que, marins et passagers, occupés de leurs regrets personnels, s'étaient peu arrêtés à cet accident. Les Arabes, d'ailleurs, ne communiquaient pas avec les Portugais et les Indiens dont la plupart ignoraient la perte de l'enfant. Le saint apôtre, retiré dans une chambre au moment de ce malheur, l'ignorait aussi, et voyant le pauvre infidèle tout en larmes, il lui demande, avec sa bonté ordinaire, le sujet d'une si grande douleur. Le malheureux père éclate en sanglots :

— C'est, répond un matelot, qu'il a perdu son enfant l'autre jour ; il est tombé à la mer.

Le désespoir de l'Arabe semble redoubler alors, ses

cris pénètrent le cœur de François de Xavier, qui prend affectueusement la main du pauvre père et lui demande de sa plus douce voix :

— Me promettez-vous de croire en Jésus-Christ et de vous soumettre à sa loi, s'il vous rend votre fils ?

— Oh ! oui, je le promets ! Oui ! je serai chrétien... Mais il y a trois jours !.... C'est impossible !.... Nous avons fait tant de chemin depuis !.... Il est bien loin ! mon pauvre enfant....

— Ayez confiance en Dieu et en Jésus-Christ son Fils, reprit notre saint; demandez-lui de vous rendre votre enfant, et promettez-lui de reconnaître sa loi et de l'embrasser de tout votre cœur.

Trois jours après, le soleil n'était pas encore levé, les marins de service étaient seuls sur le tillac..... ils jettent un cri de surprise... L'enfant de l'Arabe, cet enfant qu'ils ont vu disparaître dans les flots six jours auparavant, il est là, à quelques pas !... C'est bien lui !... Ils l'interrogent, l'enfant ne sait rien : il se souvient qu'il est tombé à la mer, il se retrouve sur le bâtiment, il ignore comment il y est venu, c'est tout ce qu'il peut dire. Le père, ivre de joie et fidèle à sa promesse, demande le baptême pour lui, pour sa femme, son fils et son esclave ; l'enfant reçut le nom de Francisco, en souvenir de celui à qui il devait la vie.

Bientôt on mouille à l'île Cinchea, l'équipage parle aux insulaires et aux marchands étrangers, qui y étaient en grand nombre, des deux grands miracles

opérés en quelques jours par l'apôtre des Indes; il montre l'enfant ressuscité et l'eau de la mer devenue si douce et si agréable qu'on n'en connaissait pas de comparable; on ajoute que plusieurs marins et passagers en conservent en mémoire du prodige dont ils ont été les heureux témoins, et aussi, par l'espoir qu'elle guérira les malades, puisque, dans les Indes, on a vu des guérisons merveilleuses opérées par des objets que le *saint Père* avait touchés. Tous les habitants de Cinchea se portent en foule au rivage pour apercevoir au moins le saint dont on leur disait de si étonnantes choses; plus de soixante mahométans, Indiens et Ethiopiens, afin de le voir de plus près, montent sur la *Santa-Cruz* que notre saint n'avait pas quittée; ils le trouvent sur le pont.

François de Xavier, saisi de l'Esprit divin, les accueille avec le regard inspiré qui subjuguait les masses, et leur annonce les vérités chrétiennes avec une puissance de parole qui les fait tomber à ses pieds en sollicitant la grâce du baptême. Le grand apôtre, touché de leurs instances et de la vivacité de leur foi, la leur accorde sans délai..... Alors un prodige nouveau, un prodige inouï, fixe l'admiration des innombrables témoins rassemblés sur le rivage. Pendant que l'illustre Xavier donne à Jésus-Christ la conquête qu'il vient de faire en son nom; pendant qu'il imprime le sceau du christianisme sur les fronts qui s'abaissent devant lui, sa taille s'élève à des proportions surhumaines! Les hommes

qui l'entourent ne paraissent plus que des enfants près de lui! On crie au miracle sur le rivage; on s'agenouille sur le pont du bâtiment; on croit à peine ce qu'on voit. Etienne Ventura, resté au milieu de la foule, s'en détache et monte sur la *Santa-Cruz*... Le saint apôtre touchait des pieds le pont du navire, sa prodigieuse élévation avait une cause surnaturelle, il n'en pouvait douter. Après la cérémonie du baptême, François de Xavier reparut à tous les yeux dans ses proportions naturelles, sans que nul, parmi les nombreux témoins qui se trouvaient sur le pont, pût saisir le moment du changement, de manière à dire comment il s'était fait. On l'avait vu plus grand qu'aucun géant pendant qu'il baptisait et on l'avait vu n'ayant que sa taille après le baptême, c'était tout ce qu'on pouvait affirmer. Dieu venait de témoigner ainsi combien était grand, devant lui, l'apôtre qu'il s'était choisi pour porter son nom jusqu'aux extrémités de l'Orient.

On avait quitté Cinchea, on voguait vers Sancian dont on savait n'être pas éloigné, mais on crut un instant s'être trompé de direction; le capitaine envoya la chaloupe reconnaître la côte qu'on avait en vue : trois jours se passèrent sans voir revenir l'embarcation, on la croyait enlevée par le typhon et brisée contre un écueil :

— Soyez tranquille, disait le saint Père de Xavier, la chaloupe est en bon état, elle va revenir vous apportant des provisions de l'île de Sancian, de la part

des Portugais; et plusieurs des bâtiments qui y sont en rade vont même venir au-devant de nous.

La chaloupe revint le quatrième jour, chargée par les Portugais de provisions de bouche, et plusieurs bâtiments vinrent à la rencontre de la *Santa-Cruz* qui portait le Père chéri de tous les Portugais de l'Orient.

V

Saint François de Xavier au Père François Perez.

Du port de Sancian, 22 octobre 1552.

« Mon très-cher Frère,

« Que la grâce et l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous! Ainsi soit-il.

« Avec l'aide de Dieu, nous voici arrivés à Sancian, éloignés de Canton de cent vingt mille pas environ. Je me suis fait construire à terre une cabane où, tous les jours, j'ai célébré les saints mystères jusqu'au moment où j'ai été assailli par une maladie qui a duré quinze jours entiers. Grâce à Dieu je reprends mes forces, et ma convalescence est en bon train. Je travaille, je confesse, je termine des différends, j'a-

paise des querelles qui surviennent entre les gens des équipages, je m'occupe de tout ce qui peut tourner à la gloire de Dieu.

« Le commerce attire dans ce port beaucoup de marchands chinois de Canton. Nos Portugais se sont empressés de chercher parmi eux quelqu'un qui voulût se charger de m'introduire dans cette ville, mais personne n'a voulu d'abord entendre à aucune proposition : il y va, disent-ils, de la vie et de la fortune de celui qui ferait une telle tentative, si le mandarin, gouverneur de la ville, venait à le découvrir. Cependant nos Portugais ont fini par trouver un marchand de Canton, qui paraît très-honnête, et avec lequel je suis convenu de deux cents pièces d'or, dont je lui donnerai la valeur en poivre. A ce prix il s'est engagé à me transporter dans une petite barque où il n'y aura que ses enfants et ceux de quelques esclaves, afin que si le mandarin venait à me savoir dans la ville, il ne pût découvrir par qui et comment nous y avons été introduits. Il s'est de plus engagé à nous garder chez lui, moi et mes compagnons, pendant trois ou quatre jours, avec mes livres et notre petit bagage ; il me conduira ensuite, de grand matin, à la porte de la ville, sur le chemin qui va droit à la demeure du mandarin. Alors j'irai trouver ce gouverneur, je lui dirai que je suis venu dans le but de faire connaître la loi divine à l'empereur de la Chine, et je lui présenterai les lettres du senhor évêque de Goa. Tous les marchands chinois nous voient

avec plaisir, et seraient charmés, disent-ils, du succès de notre plan.

« Je n'ignore pas les dangers que je cours; les Chinois me les ont fait connaître. Le premier, c'est que le marchand qui traitera avec nous, après avoir reçu le prix convenu, ne nous jette dans une île déserte, ou même dans la mer, pour se soustraire à toute recherche ; le second, c'est que le mandarin ne sévisse contre nous et ne nous envoie dans les cachots ou au supplice; car il y a peine de mort contre tout étranger qui met le pied sur le sol de l'empire, sans y être autorisé. Il y a bien encore d'autres dangers personnels beaucoup plus graves et qu'il serait trop long d'énumérer; je veux pourtant vous en dire quelques mots.

« Entre ces derniers, le principal est celui de perdre la confiance en Dieu. Or, comme c'est Dieu même qui nous a inspiré le désir de ce voyage; comme nous ne l'avons entrepris que pour faire sa volonté, pour porter le nom de Jésus-Christ au milieu de cette nation païenne; comme nous n'avons d'autre but que d'étendre l'empire de sa Croix : le plus grand, le plus imminent de tous les dangers serait de douter de sa protection et de son secours. Tout l'enfer conjuré ne peut rien contre nous sans la permission de Dieu, seul tout-puissant; s'il est pour nous, les obstacles s'aplaniront. Voilà pourquoi nous voulons être fidèles à cette parole de Jésus-Christ : *Celui qui aime son âme en ce monde, la perdra; celui qui la perdra pour*

moi, la trouvera.. . . . .

. . . .

« J'attends de jour en jour le marchand dont je vous ai parlé. Dieu veuille que je ne sois pas trompé dans mes espérances!...

« . . . . . Que le Seigneur notre Dieu nous prête son secours et sa lumière, afin que nous puissions entrer un jour dans sa gloire!

« Votre frère le moindre en Jésus-Christ,

« FRANÇOIS. »

Il n'était pas permis aux Portugais que leur négoce appelait à l'île de Sancian, d'y bâtir des abris durables; il leur était défendu d'y habiter ailleurs que dans des cabanes qu'ils construisaient avec des planches, des nattes et des branches d'arbres, sur le rivage de la mer. Ce fut un abri de ce genre qu'on éleva pour l'héroïque apôtre de l'Orient, afin qu'il pût y célébrer les saints mystères; quant à lui, personnellement, il se contenta de partager la cabane d'un marchand, et ce fut ainsi qu'il vécut pendant près de trois mois.

Parmi les Portugais qui étaient alors à Sancian, nous retrouvons Pedro Veilho qui, revenant du Japon à Malacca sur le *San-Miguel*, avait été témoin des grands miracles opérés par Xavier durant cette traversée. Pedro Veilho avait une fortune considé-

rable; notre saint ne l'ignorait pas et recourait souvent à sa bourse pour les pauvres que lui-même ne pouvait secourir.

Un jour, le Père de Xavier qui, il vient de nous le dire, s'occupait de tout ce qui pouvait tourner à la gloire de Dieu, cherchait Pedro de cabane en cabane; il finit par le trouver jouant avec un de ses amis et perdant plus qu'il n'aurait voulu :

— Senhor Pedro, lui dit-il, je vous cherchais pour vous demander de l'argent...

— Vous prenez bien votre temps, Père Francisco! voyez ce que j'ai perdu!

— J'ai une pauvre orpheline à marier, il me faut une petite dot; j'ai compté sur vous pour la sauver du danger qu'elle court. Voyons, donnez-moi une bonne somme? Vous avez l'argent à la main...

— Pas du tout, saint Père, vous n'aurez rien de ce qui est là.

— Bien vrai, cher Pedro?

— Si vrai, mon Père, que voilà la clef de ma caisse, et que je vous prie d'y aller prendre tout, si vous voulez, à condition que vous ne toucherez pas à ce qui est là.

Le *saint Père*, emportant la clef, se retire après cette plaisanterie de Pedro, et va puiser dans sa caisse contenant quarante-cinq mille écus d'or.

Quelques jours après, Pedro Veilho, faisant ses comptes, trouve intacte la somme de quarante-cinq mille écus. Peiné de cette discrétion de Xavier :

— Comment! mon saint Père, lui dit-il, vous n'avez donc pas pris au sérieux l'offre que je vous ai faite dernièrement pour marier l'orpheline que vous me recommandiez?

— Si, senhor, j'ai pris suffisamment.

— Vous n'avez rien pris du tout, mon Père, et j'en suis affligé...

— Je vous assure, senhor Pedro, que j'ai pris dans votre caisse trois cents écus d'or, qui vous seront bien comptés un jour, car ils sont bien employés.

— Mon Père, je viens de faire mes comptes : ma caisse renfermait quarante-cinq mille écus lorque je vous en donnai la clef; il y sont encore. Dieu vous le pardonne! Père Francisco, mais j'avais bien espéré que vous en prendriez la moitié.

François de Xavier, subitement éclairé, vit le miracle qu'il avait ignoré, et prononça ces paroles prophétiques :

— Pedro, l'intention que vous aviez a été agréable à Celui qui scrute les cœurs et en pèse les mouvements. Il vous en tiendra compte et vous rendra un jour au centuple ce que vous n'avez pas donné. Je vous promets de sa part que les biens temporels ne vous manqueront jamais, et que s'il vous arrive de fâcheux accidents de commerce, vos amis s'efforceront de vous aider à les réparer. Je vous annonce, de plus, que vous serez averti du jour de votre mort.

— Mon Père, toutes vos paroles sont pour moi

celles de Dieu; mais permettez-moi de vous demander comment je serai prévenu du moment de ma mort, quel sera le signe certain.

— Quand vous trouverez le vin amer, préparez-vous, car vous n'aurez plus qu'un jour à vivre.

Nous verrons plus loin si cette prédiction reçut son accomplissement.

Quelques jours après, Manoël Oliveira accourait auprès du Père de Xavier, avec quelques autres Portugais :

— Mon Père, quel malheur! Le *San-Vincente* est enlevé par le typhon. Nous venons de l'apercevoir; il allait de Macao au Japon, nous sommes tous intéressés dans son chargement, c'est une perte immense pour nous tous. Priez Dieu de nous le conserver, mon bon Père!

L'apôtre pria quelques instants et dit ensuite aux intéressés du *San-Vincente* :

— Il n'y a rien à craindre pour vos richesses : le *San-Vincente* a été enlevé, il est vrai, mais la force qui l'a enlevé l'a porté au port où il devait aborder, et il n'a reçu aucune avarie.

Les Portugais savaient la valeur des paroles de leur saint Père; ils furent rassurés et attendirent le retour de leur vaisseau qui, du Japon où ils ne devaient s'arrêter que très-peu de jours, devait venir à Sancian à une date à peu près fixe. Cependant, le *San-Vincente* n'arriva pas au temps voulu :

— Mon Père, notre vaisseau devrait être de retour,

d'après votre parole, dit Manoël au saint apôtre; peut-être est-il perdu? Quel malheur ce serait!

— Vous manquez de foi, Manoël, lui répondit Xavier. Je vous ai promis le retour du *San-Vincente* sans avarie, soyez sûr que vous le reverrez avant la fin de la semaine. Il est en mer, et en très-bon état.

— Dieu vous entende, mon Père!

Deux jours après, le navire arrivait au port de Sancian, dans le meilleur état, et n'ayant éprouvé aucun accident fâcheux, malgré la violence du typhon qu'il avait essuyé.

L'île de Sancian était souvent inquiétée par des animaux féroces qui dévoraient ses produits, dévastaient la campagne et attaquaient les habitants; plusieurs fois même des enfants avaient été enlevés et dévorés par ces terribles hôtes des forêts. On s'en plaignit à celui qui semblait disposer de la puissance divine; on le supplia d'écarter ce fléau de chaque jour. Une nuit, le saint Père entend le rugissement des tigres affamés près de sa cabane; il sort, va droit à ces redoutables animaux, fait sur eux une aspersion d'eau bénite et leur ordonne, au nom de Jésus, de se retirer et de ne plus reparaître. Dociles à cette puissante voix, ou plutôt forcés de lui obéir, ils se retirent et ne reparaissent plus.

Cependant tout était prêt pour l'exécution de la périlleuse entreprise que son zèle lui avait inspiré. Le marchand chinois qui s'était chargé de le poser

sur le territoire de Canton n'attendait que ses ordres; celui qui devait lui servir d'interprète venait de retirer sa parole; mais, bien qu'Antonio de Sainte-Foi, élevé au collége de Goa, eût oublié sa langue maternelle, François de Xavier comptait sur le faible souvenir qui lui en restait; d'ailleurs, Dieu ne lui avait-il pas fait comprendre les Chinois qui étaient venus l'écouter sur la place publique à Amanguchi, et n'avait-il pas permis qu'il en fût compris également? Si, maintenant, il a plu à la divine Providence de le priver de l'interprète qu'il avait cru devoir retenir, elle saura bien y suppléer par d'autres ressources, qu'elle seule connaît et dont elle peut disposer à son gré. Dans cette confiance, le grand Xavier va prendre congé du capitaine général :

— Mon très-cher Père, lui dit le capitaine, je vous supplie d'attendre que tous les navires portugais soient partis. Si vous êtes arrêté à Canton, par le seul motif de votre entrée sur un sol interdit aux étrangers, nous serons soupçonnés d'avoir facilité vos projets, et les mandarins se saisiront de nous, de nos vaisseaux et des marchandises aussi bien que de l'argent qu'ils renferment. Ce serait la ruine et le deuil de toutes nos familles.

— J'attendrai bien volontiers, senhor capitaine, répondit doucement le bon Père; Dieu veuille me préserver d'occasionner jamais de si grands malheurs! Je ne tenterai de passer en Chine qu'après le départ de tous vos navires, vous pouvez y compter.

Le marchand chinois [1] profita de ce retard pour retourner à Canton où ses affaires l'appelaient, et promit de revenir aussitôt que les navires portugais auraient levé l'ancre.

Notre saint, pour satisfaire autant qu'il le pouvait, tous les Portugais campés à Sancian, avait accepté de partager la cabane de plusieurs d'entre eux, à tour de rôle, car chacun aurait voulu l'avoir près de lui. Un jour, il va dire la messe sans avoir aperçu Diego Vaëz, Espagnol, chez lequel il demeurait en ce moment. Après sa messe, il porte ses regards sur l'assistance et demande à haute voix :

— Où est mon hôte?

— Saint Père, lui répond un de ses amis, il est parti sans prévenir personne.

— Hélas! reprit le saint Père d'un air inspiré qui impressionna vivement les auditeurs hélas! qu'est-ce donc qui le presse? où l'emporte son triste sort? Il eût mieux fait d'attendre la jonque chinoise qu'il a achetée.

On apprit bientôt après que Diego Vaëz, arrivé devant Malacca, avait pris terre; qu'il était entré dans une forêt pour y chercher du bois propre à radouber son navire, et qu'il avait été tué d'un coup de hache par des voleurs indiens. Le saint avait compté sur son vaisseau pour se rendre à Siam, dans le cas où il n'aurait pu pénétrer sur le sol chinois.

1. Le P. Bouhours le nomme *Capoceca;* ce nom doit avoir une autre orthographe.

Le moment du départ général approchait : François de Xavier écrivit par ces divers bâtiments au Père Barzée, au Père Perez et à Diogo de Pereira, à qui il renouvelait l'expression de ses regrets et de sa douleur ; il lui donnait en même temps les encouragements et les avis spirituels les plus solides et les plus affectueux. Il avait déjà expédié au Père Perez l'ordre de quitter Malacca ; il le lui réitère :

« ..... Je vous ordonne expressément, lui mande-t-il, de ne point revenir sur le parti que vous aurez dû prendre de sortir de Malacca d'après les ordres que je vous en ai donnés. Je vous défends de vous laisser fléchir par les prières et les instances de qui que ce soit. Dans l'état où en sont les choses, ne restez pas plus longtemps au milieu de cette ville indigne de vos soins ; n'y perdez pas un temps et des peines que vous emploierez plus utilement ailleurs. Vous pourrez y laisser notre Bernard auprès de Vincent Viega. Il continuera d'enseigner aux enfants les éléments de la religion, de la grammaire et des lettres ; mais je laisse cela à votre disposition ; vous jugerez s'il vaut mieux l'emmener que le laisser, et vous ferez ce qui vous paraîtra mieux. Je pense qu'il convient que vous remettiez à Vincent Viega, en partant, les clefs de notre maison de la ville et celles du petit manoir qu'on appelle Notre-Dame du Mont, à cause de la chapelle, et qui est situé au faubourg. Vous le prierez de vouloir bien se charger de la garde de ces

maisons; vous lui laisserez un double de l'acte de donation que le senhor évêque en a faite à perpétuité à notre Société; vous demanderez à Vincent un acte par lequel il reconnaîtra avoir la garde de ces deux propriétés appartenant à notre Société; en partant pour Cochin, emportez les originaux de ces actes, et, arrivé à votre destination, vous les enverrez, par une voie sûre, à Goa, pour y être déposés dans les archives du collége.

« J'ai renvoyé Vincente Alvare Fereira de notre Société; je ne voudrais pas qu'il retournât aux Indes dans le même vaisseau que vous. Si vous n'en aviez pas d'autre, ou qu'il ne voulût absolument pas se séparer de vous, je permets qu'il vous suive, mais sous la condition expresse qu'il vous promettra d'entrer dans un autre Ordre religieux; dans ce cas, dirigez-le avec une charité qui puisse l'affermir dans sa bonne résolution.

« L'interprète dont je vous avais parlé a cédé à la peur, il nous a abandonnés; nous ne sommes plus que trois : le Chinois, Antonio de Sainte-Foi, Christophe, [1] et moi. Nous n'en persistons pas moins dans notre résolution, nous reposant sur le secours de Dieu. Priez pour nous, je vous en conjure! car nous courons le danger d'un cruel esclavage; mais nous sommes consolés et fortifiés par la pensée qu'il vaut mieux être esclave pour le seul amour de Dieu, que

1. Indien au service du Père de Xavier.

d'acheter les douceurs de la liberté au prix d'une lâche et ignoble fuite de la croix de Jésus-Christ, et des travaux douloureux qui y sont attachés.

« Si le marchand chinois qui a promis de nous faire entrer en Chine venait à nous manquer de parole, je suis décidé à m'embarquer pour le royaume de Siam, afin de profiter de l'ambassade que le roi envoie à l'empereur de la Chine. D'un autre côté, j'ai appris qu'on y équipe un vaisseau qui doit entrer dans le port de Canton; en m'y introduisant, j'arriverai avant la fin de l'année au comble de mes vœux. Je toucherai enfin le rivage après lequel je soupire si ardemment!... »

Cette grande préoccupation amenait souvent notre saint sur le rivage en face de la ville de Canton; il dirigeait ses regards vers cette terre promise, et disait aux amis qui l'accompagnaient :

— Oh! quand poserai-je le pied sur cette terre si proche et que je ne puis fouler encore? Quand Dieu m'accordera-t-il le bonheur d'y aller porter son nom? Je ne m'inquiète ni de la captivité ni des supplices : aborder en Chine! Je ne demande, je ne désire que cette faveur, dont pourtant je me reconnais bien indigne!... Dieu voudrait-il employer un instrument aussi vil pour une mission aussi glorieuse?...

Et de grosses larmes s'échappaient des yeux de l'humble apôtre, à la pensée que son indignité serait peut-être un obstacle à la réalisation de son vœu le plus cher, et il ajoutait :

— Je serais si heureux de mourir pour Jésus-Christ !... Mais cette faveur est trop magnifique pour un pécheur comme moi !...

Au milieu de ses craintes et de ses espérances pour cette Chine si désirée, il n'oubliait pas les intérêts spirituels des Pères répandus dans les Indes, aux Moluques, au Japon, dans tout l'Orient. Chaque vaisseau qui partait de Sancian emportait des pages dignes de la grande âme de Xavier. Nous trouvons, dans une lettre adressée au Père Barzée, vice-provincial, ces conseils remarquables, qui disent le haut prix qu'il attachait à l'obéissance et à l'humilité du religieux.

« . . . Pour le moment, je viens vous recommander de veiller attentivement sur vous-mêmes ; sans cela, je ne saurais avoir de confiance en vous. N'oubliez pas de relire souvent les instructions que je vous laissai à mon départ, et de les mettre exactement en pratique, surtout celle qui concerne la soumission d'esprit, dont je vous ai prescrit l'usage journalier. Prenez garde qu'en tenant les yeux fixés sur ce que Dieu opère par votre ministère ou par celui de nos Frères, vous ne les détourniez de votre misère et de votre néant. Mon amitié pour vous tous me ferait désirer de vous voir, tous ensemble, méditer et passer en revue tout ce que Dieu n'a point fait, et qu'il aurait fait si vous n'eussiez apporté aucun obstacle à ses desseins. J'aime mieux que vous réfléchissiez là-dessus que de vous voir vous extasier sur les mer-

veilles dont vous avez été les instruments dans ses mains. La première réflexion vous fera rougir de vous-mêmes et vous inspirera des sentiments de profonde humilité, en vous découvrant vos faiblesses et vos misères; tandis que l'autre vous entraînerait facilement dans des pensées d'orgueil, et ferait un ravage affreux dans notre Compagnie, si elle venait à s'y introduire. Vous n'êtes que les porteurs du bien d'autrui; vous n'êtes que les instruments dont Dieu a daigné se servir pour opérer ses merveilles; ne l'oubliez pas. . . . .

« Gardez-vous, mes Frères, de pécher contre le saint vœu d'obéissance, en apportant le moindre délai dans l'exécution de mes ordonnances. . . . . . .

« . . . . . Je m'adresse à vous en particulier, maître Gaspard; je vous en prie, n'oubliez pas d'exécuter de point en point tout ce que je vous ai prescrit. N'allez pas, en présumant de ma mort, vous croire affranchi de mon autorité, et rendu à votre libre arbitre. Je me rappelle qu'une de mes longues absences en fit tomber quelques-uns, chez vous, dans cette erreur. Comme je ne mourrai que lorsque que Dieu le voudra, quels que soient mon dégoût de la vie et mon désir de la mort, c'est en vain que la curiosité de l'homme s'efforcera de présager ma dernière heure. Je vous dis ceci afin que vous n'abondiez pas trop dans votre propre sens, et que vous ne préfériez pas votre jugement à mes volontés, comme cela vous est arrivé ailleurs, s'il vous en souvient.

Dieu sait si vous avez été prudent ou insensé. . . .

. . . .

« Faites bien attention à ce que je vais vous dire encore. Soyez d'une rigueur excessive dans l'admission des sujets qui se présentent pour entrer dans notre Société. Lorsque ceux que vous admettrez auront subi un examen rigoureux et une enquête sévère, faites-les passer par toutes les épreuves du service et de l'apprentissage domestique. En examinant quelques-uns de ceux qu'on a admis, je ne puis que me défier du jugement de ceux qui les ont appréciés. Leurs progrès vont si peu au delà des premiers éléments de la perfection, que je vois en eux des hommes dont l'intérêt, l'honneur et le repos de la Compagnie exigent impérieusement l'exclusion. Du reste, les événements l'ont prouvé. Je n'ai pu éviter d'en donner un exemple dans la personne d'Alvare Fereira, que j'ai rayé du contrôle de notre Société, et que je vous défends d'accueillir dans votre Collége, s'il s'y présente. S'il veut entrer dans un autre Ordre religieux, vous pouvez l'appuyer de tous vos moyens; mais tenez-vous pour défendu de lui ouvrir de nouveau la porte de notre Société, quelques instances qu'il vous fasse; car, d'après ma conviction intime, j'en fais une loi expresse, dans toute l'étendue de mes pouvoirs; je sais qu'il ne convient nullement à notre Institut. Si cette lettre tombait entre les mains d'un autre que le recteur Gaspard Barzée, quel qu'il soit, il doit se tenir pour pres-

crit à lui-même ce que j'ordonne ici à Gaspard Barzée.

« FRANÇOIS. »

Cette lettre est datée de Sancian, 13 novembre 1552. Deux jours après, tous les navires portugais avaient levé l'ancre; il ne restait plus en rade que la *Santa-Cruz.*

VI

L'île de Sancian, inculte, stérile, inhabitée vers le port, n'offrait aucune ressource par elle-même. Les Portugais, nous l'avons dit, n'y pouvaient élever que de chétives cabanes où ils demeuraient le temps nécessaire à leur trafic avec les marchands chinois qui venaient les y joindre, et, après leur départ, cette partie de l'île était un désert inhabitable, surtout pendant les plus grands froids; don Alvare d'Ataïde ne l'ignorait pas. Bien certain que le Père de Xavier trouverait des obstacles presqu'insurmontables à son projet de pénétrer dans l'empire chinois, il avait donné l'ordre au capitaine de la *Santa-Cruz* de ne quitter le port de Sancian qu'après le départ de tous les navires portugais, de ne reprendre, sous aucun

prétexte, le Père Francisco à son bord [1], et de ne lui être utile en quoi que ce fût, quelque service qu'il demandât ; surtout, on devait ménager les vivres de l'équipage et ne pas souffrir qu'on en disposât en faveur du Père Francisco. Don Alvare espérait sans doute que le saint apôtre de l'Orient mourrait de froid, de faim et de douleur sur le sol inhospitalier où ses gens l'auraient abandonné.

Notre saint avait renvoyé à Malacca, par le dernier vaisseau portugais qui avait mis à la voile pour cette destination, Thomas Scandelho et Francisco de Villa que Diogo de Pereira avait chargés de l'accompagner, le premier jusqu'à Sancian, le second jusqu'à Singa-

1. On a dit que la *Santa-Cruz* n'avait pas complété son chargement. Il est difficile d'admettre cette supposition. Le capitaine Luiz d'Alméida faisait depuis longtemps un grand commerce avec les Indes, la Chine et le Japon ; il savait que les mers de la Chine sont impraticables durant les grands froids, que les Chinois cessaient de venir à Sancian pendant cette saison, et qu'un retard de quelques jours le forcerait d'hiverner dans ce port dépourvu de toute ressource. Dans ces conditions, est-il supposable qu'il ait négligé d'effectuer à temps sa campagne commerciale? D'ailleurs, on sait que le gouverneur de Malacca, en le chargeant d'aller trafiquer pour son compte sur la *Santa-Cruz*, lui donna vingt-cinq matelots qu'il s'était choisis, et auxquels il avait fait des promesses et des menaces qui devaient être exécutées au retour, suivant leur soumission à ses ordres secrets. On sait également que le capitaine devait en arrivant mettre à terre le Père de Xavier, et ne le recevoir ensuite à bord sous aucun prétexte. Le P. Bouhours et M. A. F., traducteur des lettres de notre saint, l'affirment également ; et Luiz d'Alméida qui, bientôt après, entra dans la Compagnie de Jésus, doit avoir laissé des documents certains à ce sujet.

pour seulement; mais François de Xavier avait pris sur lui, nous l'avons vu, de garder Francisco de Villa qui désirait fort ne le point quitter, et il mandait à son ami :

« Francisco nous rend tous les services qu'il est en son pouvoir de nous rendre; je vous le renverrai avec Manoël de Chaves, et vous lui pardonnerez d'être venu jusqu'ici, car s'il y a faute, elle est tout entière à ma charge. »

Le marchand chinois n'avait pas reparu, les jours s'écoulaient, le froid se faisait sentir, il n'était déjà plus possible de reprendre la mer, et le capitaine qui n'avait pu se déterminer à abandonner notre saint dans l'île de Sancian, calculait soucieusement tous les embarras de la situation, lorsque, le 20 novembre, le Père de Xavier, soutenu par Antonio et conduit par Francisco d'Aghiar qui dirigeait l'embarcation, vint demander un asile dans l'infirmerie de la *Santa-Cruz*. Le capitaine regarde le grand apôtre,... son cœur ne peut résister à cette vue. S'il est perdu à son retour à Malacca, si le gouverneur lui fait subir l'effet de ses menaces, il le subira ; mais il n'abandonnera pas celui qui n'a jamais fait que du bien à tous et qui a sauvé l'équipage d'une mort certaine dans le calme de la traversée; il ne repoussera pas celui qui est un objet d'amour et de vénération pour tout l'Orient [1]. Il re-

1. Le P. Bouhours dit que saint François de Xavier eut beau-

çoit notre saint qui tient à prendre sa place au milieu des soldats et des matelots de l'infirmerie, et que Francisco d'Aghiar veut soigner avec une tendresse filiale :

— Francisco, lui dit le saint malade, ce ne sera pas long ; j'aurai le bonheur de quitter cette vie le 2 décembre.

Et prenant son crucifix, il le baise avec effusion, il

coup à souffrir de la part de tout le personnel de l'équipage. Nous ne pouvons concilier cette assertion avec la correspondance de notre saint et avec le témoignage du Père Arias Blandoni. Dans toutes les lettres que le Père de Xavier écrit à son ami Pereira, il se loue des soins dont il est l'objet :

« C'est à vous, mon ami, lui écrivait-il de Singapour, le 1er août 1552, que je suis redevable des attentions délicates dont je suis l'objet sur ce bâtiment qui est le vôtre ; on nous donne abondamment tout ce qui peut nous être nécessaire à moi et à mes compagnons qui sont malades, et on va même fort au delà... » Le 21 octobre, il lui mandait de Sancian : « Je reconnais votre amitié pour moi dans les ordres que vous avez donnés à ceux de vos gens qui montent ce navire, et dans la manière dont ils les exécutent. Que Dieu récompense Thomas Scandelho ! il me comble de soins et d'égards et me donne tout ce que je lui demande avec un empressement que je ne pourrai jamais reconnaître. » Enfin, le 12 novembre, il lui témoigne encore sa reconnaissance pour les bons procédés dont il est comblé : « Vous avez trouvé le secret, mon ami, de m'entourer des soins de votre amitié, malgré la distance qui nous sépare. Tous vos gens de la *Santa-Cruz* me comblent d'attentions et de prévenances, et Thomas Scandelho fait tout ce que je lui demande, et bien au delà, avec un empressement, une générosité dignes de vos sentiments d'affection pour moi. »

Le Père Arias Blandoni, écrivant à la Compagnie de Jésus à Rome, en date de Goa, 24 décembre 1554, affirme que les matelots n'abandonnèrent pas le saint à Sancian, et que tous les Portugais de la *Santa-Cruz* lui étaient tendrement attachés.

le presse sur son cœur et paraît absorbé dans son amour. Il souffrait d'un point de côté accompagné d'une forte oppression et d'une violente douleur dans la tête, il éprouvait tous les symptômes d'une fluxion de poitrine. Luiz Alméida était résolu à hiverner en rade de Sancian ; quant aux matelots, ils ne s'inquiétaient nullement de la colère du gouverneur de Malacca. Jorge Alvarez, resté de passage sur la *Santa-Cruz*, prodiguait ses soins à notre saint dont il était l'ami, et se promit de ne le plus quitter ; Francisco d'Aghiar, Christophe et Antonio de Sainte-Foi partageaient son dévouement.

Le tangage redoublant toutes les souffrances de Xavier, il demande à être remis à terre ; on le porte sur le rivage, et le vent du nord soufflant avec violence, Alvarez le fait transporter dans sa cabane. Là, on l'étend sur une natte et il est abrité contre un froid glacial par quelques planches mal jointes et une toiture de branches sèches !.... Son amour pour la sainte pauvreté ne peut lui faire désirer un plus complet dénûment. Son altération de privations, de souffrances, de sacrifices de tout genre. doit être enfin satisfaite ! Il sait qu'il va mourir là, en face de cet empire Chinois après lequel il a si ardemment soupiré ! et au moment même où il avait espéré franchir le bras de mer qui le sépare de cette terre promise !... Il sait qu'il va mourir à six mille lieues de ses affections les plus chères... qu'il va mourir sur un sol païen, dans la privation absolue de toutes les consolations dont

l'Église est si riche pour ceux de ses enfants qui vont quitter la terre !.... L'apôtre incomparable qui a donné des millions d'âmes à l'Église de Jésus-Christ, l'illustre conquérant qui a reculé de trois mille lieues les limites de son empire, François de Xavier n'a rien à espérer de ses trésors !... Il sait qu'elle ne viendra pas, à cette heure suprême, lui apporter la parole sainte qui absout, l'onction sacrée qui purifie, l'aliment divin qui console et fortifie !... Il sait qu'elle ne fera pas entendre la prière autour de son cercueil, et que sa bénédiction ne tombera pas même sur le coin de terre qui va recevoir sa dépouille ! Tout devait être douleur, sacrifice, amertume de cœur à la dernière heure de cette magnifique vie !... ou plutôt, la mort du grand Xavier devait être admirable, héroïque, sublime comme sa vie...

Dieu achevait l'immolation de la victime !

Jorge Alvarez voulut faire saigner le saint malade :
— Je le veux bien, lui dit Xavier, mais c'est inutile : je dois mourir vendredi prochain.

Le chirurgien le saigna et blessa un nerf; le malade s'évanouit, et, revenu à lui, il éprouva des convulsions violentes qui ne purent altérer la sérénité de son angélique visage. Il ne laissait échapper aucune plainte et n'était occupé que du Dieu qui daignait l'aimer assez pour vouloir être sa seule force, son unique consolation, au moment où il allait être sa suprême récompense, son éternelle félicité.

Le mal s'aggravait rapidement, la saignée fut renouvelée, les accidents le furent aussi. Le 28 novembre, notre saint malade tomba dans le délire; alors fut révélée, à tous ceux qui l'entouraient, toute l'étendue du sacrifice que Dieu exigeait de son zèle : il ne cessait de parler de la Chine, de son désir d'y porter la foi, du bonheur de donner à Dieu tous ces millions d'âmes, ou de mourir pour l'Évangile qu'il allait leur annoncer. Vers la fin de la journée, il perdit la parole, qu'il recouvra le 30; mais sa faiblesse était extrême; il ne parlait que pour prier. On l'entendait répéter souvent :

O sanctissima Trinitas! — Jesu, fili David, miserere mei! — Monstra te esse matrem!

Le 1er décembre, il fit porter sur le vaisseau sa chapelle et ses livres, disant à Jorge Alvarez :

— Je mourrai demain à deux heures.

Et portant son regard sur Christophe, il lui dit avec l'accent d'une profonde pitié : « Ah! malheureux! » Il venait d'être éclairé sur la rechute spirituelle de cet Indien qui, de retour à Malacca, retomba dans ses habitudes criminelles et périt misérablement.

Le lendemain, vendredi, 2 décembre 1552, vers deux heures après midi, François de Xavier pressa sur son cœur le crucifix qui ne le quittait jamais; il le baisa avec une vive expression d'amour et de bonheur il le regarda en répandant des larmes de consolation et d'espérance; il prononça distinctement et à haute voix : *In te Domine speravi, non confundar in æternum!....*

On se pencha vers lui.... Le corps seul de l'illustre apôtre de l'Orient était sur la terre.... sa grande âme était dans le ciel.... pour toujours !....

Dans la chapelle du château de Xavier, le crucifix miraculeux cessa de répandre du sang le vendredi 2 décembre 1552, vers deux heures après midi. . . .
. . . .

HUITIÈME PARTIE

AU CIEL[1]

(Décembre 1552 — 1855.)

I

A la nouvelle de la mort du *saint Père* tant aimé, tous les Portugais de la *Santa-Cruz* éclatèrent en sanglots. Les matelots descendirent avec tout le personnel du bâtiment; tout le monde voulait voir et vénérer le corps du grand apôtre, tout le monde voulait lui baiser les pieds et les mains, se recommander à ses prières, et lui témoigner l'amour et la reconnaissance dont il avait rempli tous les cœurs.

Le saint corps resta, jusqu'au surlendemain dimanche, étendu sur la natte qui couvrait le sol de la cabane. Jorge Alvarez, Francisco d'Aghiar, Christophe et Antonio de Sainte-Foi, lui ôtèrent sa pauvre soutane dont ils se partagèrent les précieux lambeaux, et ils trouvèrent sur sa poitrine une petite boîte contenant

la signature de saint Ignace, les noms des Pères avec lesquels notre saint avait vécu à Rome, la formule de ses vœux, et une parcelle des os de l'apôtre saint Thomas, sous la protection duquel il avait mis son apostolat des Indes.

On revêtit le corps de ses habits sacerdotaux, et on le mit dans un cercueil en l'entourant de chaux vive, afin que la chair fût promptement consumée, et que les ossements pussent être emportés par le retour de la *Santa-Cruz*. Les Portugais avaient planté une croix dans une prairie, au bas de la colline qui domine le port; ce fut aux pieds de cette croix que Jorge Alvarez fit déposer le cercueil. On éleva un monceau de pierres à la tête et un autre aux pieds, et ce fut tout!...

François de Xavier avait prévu ces tristes funérailles.... Pour lui, le sacrifice devait aller au delà même de la mort! Dieu ne lui avait rien épargné!... Mais bientôt il n'épargnera rien non plus pour manifester la gloire de l'immortel l'apôtre.

Après les grands froids, Luiz Alméida se disposant à mettre à la voile pour les Indes, Jorge Alvarez le conjura de ne pas laisser le corps de Xavier à Sancian, l'assurant qu'il pouvait s'en charger d'autant plus facilement, que, d'après les précautions prises, il n'y avait sûrement que les ossements dépouillés par la chaux. Le capitaine envoya deux de ses hommes, avec ordre d'ouvrir le cercueil et d'en vérifier le contenu. Cette ouverture se fit le 17 février 1553, deux mois et demi après la mort de François de Xavier. On

trouva son visage frais, coloré, calme... le saint semblait dormir. Les ornements n'étaient point altérés. On examine le corps, il paraît plein de vie. Un des hommes coupe un fragment de chair au-dessus du genou... le sang coule ! On court au vaisseau, on porte la précieuse relique au capitaine ; il veut juger par lui-même... il tombe à genoux devant cette grande merveille, ses larmes coulent, il ne peut croire ce qu'il voit ! En quelques instants tout l'équipage de la *Santa-Cruz* était descendu dans la prairie et rendait hommage au corps vénéré du *saint Père*. Tous s'approchèrent, lui baisèrent les pieds et les mains, et certifièrent qu'il s'exhalait de ce saint corps un parfum qui n'avait rien de comparable sur la terre. On remit dans le cercueil la chaux qu'on en avait retirée, on porta religieusement ces restes merveilleux sur la *Santa-Cruz*, et, peu après, on mit à la voile pour Malacca, où on arriva le 22 mars, après la plus douce traversée.

Cette ville était livrée de nouveau à toutes les horreurs de la famine et de la peste, et les Pères de la Compagnie de Jésus n'étaient plus là pour prodiguer aux victimes de ces fléaux destructeurs, les trésors de leur saint ministère et de leur sublime dévouement. Le capitaine de la *Santa-Cruz* ayant envoyé la chaloupe pour annoncer à la ville l'arrivée du saint corps de l'apôtre des Indes, le clergé, la noblesse et le peuple vinrent, un cierge à la main, le chercher au port, malgré la disposition haineuse du

gouverneur, et on le conduisit processionnellement à l'église de Sainte-Marie du Mont, qui appartenait à la Compagnie de Jésus. Les païens et les mahométans se mêlèrent avec empressement à la foule pour rendre hommage à ces restes vénérés; Diogo de Pereira semblait accompagner le convoi de son père; sa douleur était déchirante :

— Qu'est-ce donc que ce lugubre vacarme? demanda don Alvare en quittant une table de jeu et ouvrant une fenêtre sur la place du Gouvernement.

— C'est probablement, lui répond un des joueurs, le convoi du Père de Xavier; il devait arriver aujourd'hui.

— Quels fanatiques! Ils verront bientôt les honneurs que je lui réserve, à leur *saint Père!*

Après les cérémonies religieuses, la sainte dépouille fut retirée du cercueil qui la renfermait; on la porta dans le cimetière des pauvres, on la jeta dans une fosse trop petite, on la força pour l'y faire entrer, on foula cette terre!!!... C'étaient là, sans doute, les honneurs que le sacrilége gouverneur s'était promis de rendre à l'illustre Xavier [1].

1. « Soit que la crainte du gouverneur les retînt (les habitants « de Malacca), soit que Dieu le permît pour la plus grande « gloire de son serviteur, ayant tiré le corps du cercueil, ils « l'enterrèrent hors de l'église, dans le lieu où on enterrait d'or« dinaire les gens du commun.

« Ils ne firent pas même la fosse assez grande, de sorte que, « pressant le corps pour l'y faire entrer, ils rompirent quelque « chose aux épaules, et il en sortit du sang qui répandit une « odeur très-agréable. Ils furent encore si indiscrets que de

Ce jour-là même la peste cessait dans toute la ville, les malades se trouvaient guéris miraculeusement et des bâtiments chargés de vivres jetaient l'ancre devant le port et venaient mettre un terme à la famine. Le grand apôtre récompensait ainsi les témoignages de vénération que les habitants de Malacca venaient de lui donner, malgré le coupable gouverneur dont la haine avait attiré sur eux les châtiments du ciel.

Le corps de saint François de Xavier, privé de son cercueil, resta ainsi indignement enfoui dans la terre, dans la boue!... et malheur à qui eût osé le soustraire à cette profanation...

Cependant le Père Joan de Beira, retournant aux Moluques, d'après l'ordre de Xavier, avec le Frère Manoël de Tavora, arriva à Malacca dans le courant d'août et ne put se résoudre à s'embarquer pour sa destination, sans avoir vu ce qui restait de son bien-aimé supérieur. De son côté, Diogo de Pereira désirait depuis longtemps pouvoir rendre à son saint ami les honneurs mérités par son incomparable vie; mais le terrible gouverneur était là. Le Père de Beira insistait néanmoins :

— Seulement le voir! disait-il à Diogo; nous le recouvrirons ensuite, et Dieu saura bien un jour ménager les circonstances de manière à nous donner la

« fouler la terre qui couvrait le corps, et ils le meurtrirent en « plus d'un endroit, comme si c'eût été la destinée du saint « homme d'être tourmenté par les gens de Malacca pendant sa « vie et après sa mort. » *Vie de saint François-Xavier*, par le P. Bouhours, tome II, page 184.

consolation de rendre à son saint apôtre les honneurs qu'il mérite.

— Eh bien! mon Père, allons-y vers le milieu de la nuit, afin de n'être pas surpris, lui répondit Pereira.

Dans la nuit suivante, ils s'acheminèrent silencieusement au nombre de six : le Père de Beira, le Frère Manoël de Tavaro, Diogo et Guilhermo de Pereira et deux autres Portugais. Ils découvrirent le précieux corps et le trouvèrent aussi frais que si la vie ne l'eût point quitté; le linge qui couvrait le beau visage de Xavier était marqué de son sang!... Les amis de notre saint se prosternèrent devant ce prodige; ils répandirent des larmes sur la profanation dont ils étaient témoins :

« Emportons-le! emportons-le! se dirent-ils à voix basse et tous à la fois; la Providence nous secondera. »

Et, prenant dans leurs bras ce cher et vénéré fardeau, ils le portèrent dans un petit ermitage que Diogo de Pereira possédait hors de la ville, et convinrent de le garder là jusqu'au moment où Dieu leur permettrait de le faire transporter prudemment à Goa. Pereira lui fit faire un cercueil de bois précieux et doublée en damas; on plaça un oreiller de brocard sous la tête du saint, on le recouvrit d'un drap d'or, et on mit un cierge allumé dans la chambre. Ce cierge devait avoir une durée de dix heures; il brûla jour et nuit pendant dix-huit jours!

Cependant, un bâtiment allait mettre à la voile pour les Moluques; le Père de Beira crut devoir laisser le Frère de Tavora auprès du corps dont il était forcé de se séparer ; il le chargea de veiller sur ce cher dépôt et de l'accompagner à Goa dès qu'une occasion se présenterait, et il partit, brûlant de zèle plus que jamais pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il semblait, disait-on, que l'esprit du grand Xavier était passé en lui. Bientôt après son départ, le Père Alcaceva venant du Japon débarquait à Malacca, où il devait attendre qu'un vaisseau fît voile pour Goa; il se joignit à Manoël de Tavora pour honorer la sainte dépouille de leur Père bien-aimé, dans la demeure solitaire de Diogo de Pereira, demandant chaque jour à Dieu l'occasion de la transporter sûrement à la métropole des Indes portugaises, où la vénération publique l'attendait impatiemment.

II

Un des premiers jours de février 1554, avant le lever du soleil, un vaisseau de guerre jetait l'ancre devant le port de Malacca. Son équipage était nombreux, son armement formidable. Le débarquement s'effectua sans délai et dans le plus grand silence; il y avait du mystère et de la solennité dans cette arrivée et dans ce mouvement. Les portes de la ville

s'ouvrent... Le capitaine, les officiers, un détachement de soldats se présentent; ils parlementent un instant, entrent dans la ville et vont droit au palais du gouvernement. Les soldats entourent le palais et s'emparent de toutes les issues; les officiers, au milieu desquels on distingue un personnage dont l'autorité supérieure se devine à la déférence qu'on lui témoigne, pénètrent dans l'intérieur. Bientôt, l'agitation se manifeste dans les rues de Malacca, à la nouvelle du mystérieux débarquement et de l'entrée silencieuse d'un grand personnage entouré d'officiers et d'hommes de guerre. Chacun attend avec anxiété que l'événement soit connu; on va, on vient, on s'informe... Enfin, on apprend que l'heure de la justice de Dieu a sonné pour le grand coupable; que don Antonio de Noronha vient d'arriver pour le remplacer en qualité de gouverneur de la ville et de *major de la mer*, et qu'il a mission de s'emparer de sa personne et de l'envoyer à Goa sous bonne et sûre garde.

Peu de jours après, don Alvare d'Ataïde, déclaré criminel d'État, traversait les rues de Malacca, au milieu des soldats et des officiers chargés de surveiller sa personne, et il était embarqué pour Goa, d'où le vice-roi l'envoya en Portugal pour y être jugé par la chambre royale. Reconnu coupable de haute trahison envers l'Église et envers l'État, il fut condamné à une détention perpétuelle, et tous ses biens furent confisqués. Quelques années après, son corps se couvrit d'horribles ulcères, il le vit tomber par lambeaux et

il reconnut que la justice de Dieu le frappait; On croit qu'il en appela à sa miséricorde et qu'il mourut repentant. Diogo de Pereira, comblé d'honneur à la cour, fut généreusement dédommagé, par le roi, des pertes que lui avait fait subir la jalouse cupidité de son ennemi : ainsi fut accomplie la double prédiction de notre saint.

Le capitaine Lopez Noronha allait mettre à la voile pour Goa; le Père d'Alcaceva et le Frère de Tavora, déposèrent sur son bâtiment le plus précieux trésor des Indes, et s'embarquèrent avec lui sur la *Santa-Anna*. Ce vieux vaisseau offrait si peu de garantie, que personne n'avait voulu prendre passage à son bord; mais lorsque se répandit la nouvelle qu'il allait être chargé du *saint Père*, les passagers se présentèrent en foule; on se disputait le bonheur de faire ce voyage si près de lui, car on l'aimait tout haut depuis qu'on n'avait plus à redouter la colère du sacrilége gouverneur.

Cependant, une tempête des plus violentes éprouve bientôt la foi des confiants passagers. Le navire est jeté sur un banc de sable, et la quille s'enfonce si profondément, que tous les efforts de la manœuvre sont impuissants à la dégager :

« — Saint-Père, s'écriait-on, dégagez-nous ! vous êtes là, le navire ne peut périr ! »

A l'instant même, un coup de vent enlève la quille, le vaisseau remonte, reprend le large de lui-même,... on est sauvé !

Dans le détroit de Ceylan, nouveau danger plus effrayant encore. Le bâtiment se heurte contre un écueil, le gouvernail est enlevé, on reste engagé, on ne comprend pas que le vaisseau n'ait pas volé en éclats par la violence du choc! La mâture est abattue, on cherche à alléger le poids, on va jeter les marchandises à la mer :

« Non! non! il faut que le saint Père nous sauve! disent les passagers pleins de confiance dans le cher trésor qu'ils possèdent. »

Le capitaine fait porter sur le pont le cercueil de l'apôtre des Indes; on s'agenouille autour de ce protecteur bien-aimé; on lui parle comme on le faisait lorsqu'il était plein de vie et que d'une parole ou d'un signe il apaisait les tempêtes. Aussitôt un bruit terrible se fait entendre, la *Santa-Anna* glisse légèrement entre deux écueils et se trouve au large. Le rocher venait de se fendre pour la dégager! Enfin, on arrive heureusement au mouillage de Cochin. Tous les habitants de la ville accourent rendre un hommage de vénération et de regret à celui qu'ils chérissaient comme un père, et dont ils étaient les premiers enfants. On s'arrêta à Baticala; ce fut le même empressement, les mêmes regrets, le même amour. La femme d'Antonio Rodriguez, officier royal, malade depuis longtemps, assure qu'elle guérira si on la porte sur le navire, près du cercueil vénéré. On cède à ses instances, elle retrouve la santé.

A vingt lieues de Goa, le vent change, il est de-

vant, on ne peut plus avancer. Le capitaine Lopez descend dans la chaloupe, gagne la ville à force de rames, va annoncer au collége l'arrivée des restes mortels du saint Provincial, et raconte les dangers qu'il a courus dans la traversée et dont le saint apôtre l'a sauvé d'une manière si miraculeuse. Ici nous allons laisser parler le Père Blandoni alors à Goa. Il mandait à la Compagnie de Jésus, en date du 24 décembre de la même année 1554 :

« ..... Melchior [1] courut chez le vice-roi, lui demander un canot à deux rames pour aller au-devant du vaisseau dont les vents contraires ralentissaient la marche, et prendre à son bord le précieux dépôt dont il était chargé. Le vice-roi s'empressa de faire préparer une fuste. Le capitaine Lopez vit faire ces dispositions avec un vif chagrin. Il priait, il demandait en grâce qu'on ne dépouillât pas son navire du puissant palladium qui l'avait miraculeusement sauvé des plus grands périls; mais Melchior et tous nos Frères brûlaient d'un trop vif désir de posséder au plus tôt les restes vénérés de leur Père, pour céder aux prières de Lopez. Il s'embarqua sans retard avec trois de nos Frères, quatre enfants élèves de la mai-

1. Le Père Barzée étant mort le 18 octobre 1553, le Père Melchior Nunhez l'avait remplacé dans la charge de vice-provincial, conformément à l'ordre que saint François de Xavier avait expédié sous cachet, avant de s'embarquer à Malacca, recommandant aux Pères du collége de ne l'ouvrir qu'à la mort du Père Gaspard Barzée.

son, et Mindez Pinto, négociant portugais, qui avait été dans l'intimité de Xavier, pendant son séjour au Japon. Le vice-roi fit recommander à Melchior, au moment de son embarquement, de ne pas rentrer dans la ville avant de l'avoir fait prévenir de son arrivée.

« Après avoir erré pendant quatre jours et quatre nuits, nos Pères rencontrèrent enfin le navire de Lopez, près de Baticala ; ils y montèrent aussitôt et firent transporter sur leur embarcation le cercueil de Xavier avec tous ses ornements. Pendant ce temps, les enfants, couronnés de fleurs et portant des branches d'olivier, chantaient le *Gloria in excelsis*, puis, le cantique *Benedictus*; les matelots pavoisaient le vaisseau, déchargeaient leur artillerie et faisaient retentir l'air de leurs acclamations.

« Le surplis qui revêtait le saint corps, bien qu'il eût séjourné près de trois mois dans la chaux vive [1], était d'un blanc éclatant; il était si parfaitement conservé, que Melchior eut dès ce moment la pensée de le réserver pour s'en revêtir lorsqu'il irait se présenter à l'empereur du Japon. La face de Xavier était couverte; les mains étaient croisées sur la poitrine; la couleur du ruban qui les tenait attachées était aussi fraîche que s'il sortait des mains de l'ouvrier; ses pieds étaient chaussés de sandales. Melchior vint aborder, avec son cher dépôt, à un ermitage consa-

1. Le Père Blandoni aurait pu ajouter qu'il avait plus tard séjourné dans la terre plus longtemps encore.

cré à la sainte Vierge, et situé à Rebendar, éloigné de la ville d'une demi-lieue environ; il y passa la nuit avec ses compagnons.

« Bien que l'on fût en carême, nos Frères firent orner les autels et décorer l'église. Plusieurs personnes voulaient qu'on mît en branle toutes les cloches de la ville, mais nos Pères s'y opposèrent et jugèrent plus convenable qu'on sonnât deux fois seulement comme pour un service funèbre. Le lendemain matin [1], le vice-roi, le chapitre, la confrérie de la Miséricorde, la noblesse, les grands officiers royaux, les magistrats, nous tous, enfin, et une immense multitude d'habitants, nous sortîmes processionnellement au-devant du corps que nous allâmes attendre sur le rivage. Les rues étaient pavoisées dans tout le parcours, et si remplies de spectateurs de toutes les classes, qu'on pouvait à peine frayer un passage au cortége; toutes les fenêtres et les toits étaient encombrés de monde qui faisait tomber une pluie de fleurs sur le corps du saint à mesure qu'il passait. Quatre-vingt-dix enfants, en surplis, et portant un cierge, ouvraient le cortége; des parfums brûlaient dans toutes les rues où il passait; deux encensoirs de chaque côté du cercueil, l'entouraient d'un léger nuage d'encens. Arrivé dans notre église, le corps resta couvert, l'affluence du peuple était si grande, qu'on n'aurait pu l'exposer sans inconvénient. Le vice-

1. 16 mars 1554, vendredi de la semaine de la Passion.

roi, malgré son extrême désir de le contempler, ne put satisfaire sa dévotion par ce motif.

« La foule ayant enfin perdu l'espérance de le voir, s'était écoulée peu à peu, il ne restait plus qu'un petit nombre de personnes qui suppliaient avec larmes qu'on leur donnât la consolation de voir leur bon Père, et protestaient qu'elles ne se retireraient pas sans avoir eu ce bonheur. Melchior ne put résister à leurs instances. Il fit placer une barrière à l'entrée de la chapelle, et chacun put voir le corps sans en approcher. Tous étaient frappés d'étonnement et d'admiration en reconnaissant ses traits : « Et pourtant, disaient-ils, voilà seize mois qu'il est mort ! est-ce croyable? » A peine furent-ils sortis de l'église, que toute la ville apprit le prodige dont ils avaient été témoins, et que la foule se porta sur notre maison avec une vivacité, un empressement inexprimables; c'était une masse prodigieuse d'assiégeants à laquelle il fut impossible de résister. Pendant quatre jours et quatre nuits l'église fut constamment remplie. Ceux qui l'avaient déjà vu voulaient le revoir encore, et puis encore ! Melchior jugeant enfin avoir assez fait pour la satisfaction du public, fit placer la châsse près du maître-autel, et fit mettre une barrière devant pour la défendre contre l'envahissement des fidèles.

« Quant à nous, si nous éprouvons une grande joie de posséder le corps de François de Xavier, nous en éprouvons une plus grande encore à la

pensée qu'il nous protége et intercède pour nous dans le ciel[1]. »

Les quatre jours accordés par le Père provincial à l'empressement des habitants de Goa, tournèrent à la gloire de l'apôtre de l'Orient, au delà même de toutes les espérances. Déjà, les malades qu'on avait portés sur son passage, le jour de son entrée triomphante dans cette ville qui lui fut si chère, avaient tous recouvré la santé miraculeusement. Une pauvre mère, dont la fille était à l'agonie, ouvre sa fenêtre au moment où le cortége passait devant sa maison, elle appelle à grand cris le *saint Père* en le suppliant de ne pas passer sans guérir sa fille qui va mourir, et le *saint Père* l'entend et lui rend sa fille, qui se lève pleine de santé.

On avait placé le corps vénéré debout, et élevé, afin que le peuple pût le contempler de toutes les parties de l'église, ce qui empêcha le désordre en donnant pleine satisfaction à la multitude. On portait des malades et des infirmes de tous les points de la ville et des environs, tous s'en retournaient guéris! Les paralytiques marchaient, les aveugles voyaient, il semblait que le *saint Père* ne pût rien refuser à ses enfants de Goa. L'exaltation de l'amour et de la reconnaissance fut portée à ce point, parmi les fidèles

1. Le P. Blandoni ayant été témoin des faits qu'il raconte, nous avons cru devoir donner la préférence à sa relation, qui diffère en quelques détails de celle du P. Bouhours.

sur qui tombait cette pluie de grâce et de bénédiction, que les lépreux même purent venir se mêler à la foule et demander à leur Père bien-aimé de se souvenir des tendres soins et des caresses paternelles qu'il leur prodiguait pendant sa vie! Nul ne songea à les éloigner, ni à s'éloigner d'eux. On les encourageait même :

« Allez! leur disait-on, le *saint Père* vous guérira! il guérit tout le monde. »

Et les lépreux voyaient disparaître leur lèpre.

Le Chapitre avait chanté la messe de la Croix, le vendredi, dans l'église du Collége; les religieux franciscains y avaient chanté celle de la sainte Vierge, le samedi; personne n'avait pensé à célébrer un office funèbre pour l'apôtre qui avait rempli toutes les contrées orientales du bruit de ses miracles, et qui opéraient de si éclatants prodiges depuis sa mort.

La *Santa-Anna* s'ouvrit d'elle-même, après qu'on eut débarqué les passagers et les marchandises, et coula entièrement dans les eaux de Goa, sans qu'il en restât la moindre épave!...

Cette même année, 1554, il arrivait à Goa une lettre adressée à *maître Francisco de Xavier*; cette lettre était de saint Ignace, et appelait notre saint en Europe. Le Père Polanque, alors secrétaire du célèbre fondateur de la Compagnie de Jésus, assure que saint Ignace rappelait saint François de Xavier dans l'intention de se décharger sur lui du titre et des

fonctions de général de la Société... Cette lettre arrivait trop tard.

L'illustre géant avait fourni sa course, il avait atteint le but. En dix années seulement, il avait franchi des espaces si considérables que, d'après les calculs qui en ont été faits, il a été reconnu que les immenses distances parcourues par le grand apôtre, suffiraient, ajoutées l'une à l'autre, pour faire plusieurs fois le tour du globe [1] ! En dix années seulement il avait porté la foi sur une étendue de plus de trois mille lieues, et il avait planté la croix si solidement dans ces contrées, que des millions de chrétiens ont donné leur vie pour sa défense. Les Indes et le Japon comptent de magnifiques légions de martyrs, et le nom de François de Xavier n'y sera jamais oublié.

1 On a calculé que dans le cours de son apostolat, depuis son départ de Paris pour Venise jusqu'à sa mort, notre saint avait fait plus de trente-cinq mille lieues!

III

Jean III, roi de Portugal, au vice-roi des Indes

Lisbonne, 28 mars 1556.

Viçe-roi, mon ami,

La vie et les actions merveilleuses de Francisco de Xavier ont été si admirables, que leur publication doit nécessairement tourner à la gloire de Dieu, Notre-Seigneur. Je vous enjoins, pour cela, de faire entendre les témoins partout où ils seront, de faire une enquête sur toutes les actions prodigieuses de cet homme extraordinaire, sur tous les faits surhumains qu'il a accomplis, sur tous les prodiges que Dieu a opérés par son ministère ou à ses prières, soit de son vivant, soit après sa mort. Vous en ferez dresser des actes authentiques dont vous m'enverrez les originaux. Vous ferez inscrire tous les faits et toutes les enquêtes jour par jour, sous leurs dates respectives, dans les registres publics. Cette enquête se fera de telle manière, que tout homme qui connaîtra des particularités de la vie, des actions, des habitudes de Francisco de Xavier, dans les pays qu'il a parcourus, répondra, en conscience et sous la foi du serment, aux questions qui lui seront adressées. Vous me ferez

passer une double expédition de cette enquête, revêtue de votre signature et de celle l'auditeur général, au nombre de trois copies, par trois voies différentes. Ce faisant, vous me ferez beaucoup de plaisir.

Vice-roi, mon ami, je vous salue.

Moi, le roi.

Ce ne fut pas chose aisée que de satisfaire ce désir, ou plutôt d'obéir à cette volonté de Jean III. Tous les peuples indiens s'indignèrent à la seule pensée de cette enquête; c'était, à leur avis, élever des doutes sur la sainteté de leur *saint Père*, et rien ne pouvait les blesser plus vivement et plus profondément. Déjà les Palawars, sur la côte de la Pêcherie, ne consultant que leur tendre dévotion pour leur *grand Père* chéri, avaient élevé une église en son honneur, malgré les représentations des Pères de la Compagnie. Ils venaient en foule l'honorer dans cette église, où ils avaient placé son image, et leur saint apôtre, toujours plein de tendresse pour ses premiers enfants indiens, leur accordait tant de faveurs, que les miracles ne se comptaient plus; cette église devint le pèlerinage le plus célèbre. Le roi de Travancor, ne pouvant se persuader que le grand Xavier fût autre chose qu'un dieu, lui avait fait bâtir un temple plus magnifique qu'aucun de ceux qu'il avait fait élever en l'honneur de Mahomet, dont il suivait la loi. Sur la côte de Comorin, les musulmans lui avaient aussi consacré une

mosquée. Tous les infidèles des Indes ne l'appelaient que *le Dieu, le maître du ciel, de la terre et des mers.* Les images de l'apôtre de l'Orient étaient partout, et partout elles faisaient des prodiges. L'évêque de Goa lui-même en portait une sur sa poitrine, et obtint de notre saint la guérison d'une maladie regardée alors comme incurable. Francisco Nunhez, grand vicaire de Coulan, dans un rapport sur les miracles opérés dans l'étendue de sa juridiction, dit qu'on fut obligé de faire creuser un puits pour les pèlerins qui accouraient de toute part à l'église que la ville de Coulan avait fait bâtir en son honneur. Il ajoute que les églises du pays, dédiées à d'autres saints, perdaient leur titre si on y plaçait l'image de l'apôtre des Indes. Pour tout le peuple c'était aussitôt l'église du *grand Père* ou du *saint Père.*

Les païens étaient dans l'usage de jurer en touchant un fer rougi au feu, pour attester la vérité de leur témoignage. Depuis la mort de Xavier, ils ne juraient plus que par son nom, et souvent Dieu ne voulut pas permettre qu'on mentît impunément après s'être appuyé du nom de son grand apôtre. Un païen débiteur d'une somme considérable envers un chrétien finit par nier sa dette; il n'avait rien à craindre, pensait-il, puisqu'il n'existait point de preuve et qu'il n'y avait pas eu de témoin de l'emprunt. Le créancier l'oblige, en présence de témoins, de jurer par le saint Père Francisco qu'il ne lui doit rien; l'idolâtre le jure, et, rentré chez lui, il est saisi d'une sorte de frénésie, au

milieu de laquelle il vomit tout son sang, et meurt en proférant des paroles de rage qui jettent l'épouvante parmi ceux qui cherchent inutilement à le secourir. Il y eut plusieurs exemples de ce genre de châtiment après de tels serments prêtés à faux.

Les Japonais ne témoignaient pas moins de confiance dans la sainteté de l'illustre Xavier. La maison où il avait demeuré à Amanguchi était regardée comme un lieu sanctifié par sa présence; on y venait l'invoquer, lui demander des grâces extraordinaires, et on y obtenait une infinité de miracles. A Saxuma, les chrétiens conservaient avec vénération une pierre sur laquelle il avait prêché souvent, et la montraient, avec un saint orgueil, comme leur plus cher trésor. Le roi de Firando écrivait, en 1554, au Père Melchior Nunhez, provincial de la Compagnie de Jésus dans les Indes.

« Père bonze chrétien,

« Le grand et célèbre bonze François de Xavier vint, il y a quatre ans, dans mes États; il convertit un grand nombre de mes sujets à la religion d'un seul Dieu, et j'en suis fort satisfait; je les protége contre la haine des bonzes de Chaca et d'Amida. Le bonze chrétien, qui est à Funaï, est venu deux fois à ma cour; il a baptisé plusieurs de mes parents et des grands de mon royaume; j'ai entendu sa doctrine, j'en suis fort content; elle est descendue dans mon

cœur, et je veux lui obéir et être chrétien; c'est pourquoi les portes de mon palais s'ouvriront devant vous, si vous voulez vous rendre au grand désir que j'ai de vous voir. Autrefois j'ai menti, mais je ne mentirai plus. Si vous venez me voir, vous ferez une chose très-agréable au seul Dieu des chrétiens qui est le vrai, et votre venue réjouira mon cœur. »

Le roi de Cangoxima, que saint François de Xavier n'avait pu convertir, ravi de la soumission et des vertus des chrétiens de ses États, écrivait aussi au Père provincial pour lui demander des prêtres de sa Société, et lui disait :

« Avant que vos saints mystères fussent enseignés dans mon royaume, nous étions brûlés par un air de feu, et vos bonzes furent comme des éventails qui rafraîchirent les cœurs des mortels. »

Pour les habitants de Cangoxima, le grand Xavier était l'*éventail céleste*.

Le Père Luiz Alméida mandait à la Compagnie de Jésus qu'à son passage devant la forteresse du Prince Hexandono, où Xavier avait converti un si grand nombre de personnes par une seule prédication, il trouva la foi la plus vive dans tous ceux qui avaient reçu le baptême de sa main. La princesse opérait de nombreux miracles par le petit livre de prières qu'il lui avait laissé, et l'intendant en avait obtenu plu-

sieurs également, au moyen de sa discipline. On fit une foule de questions sur lui au Père Alméida qu'on retint quinze jours dans la forteresse, pour en recevoir les secours religieux dont on était avide.

Le roi de Bungo, qui aimait si tendrement le saint apôtre du Japon, mais qui n'avait pas eu le courage de sacrifier ses passions à une religion qu'il reconnaissait seule vraie, éprouva l'effet de la protection de notre saint; il se convertit sincèrement, fit jeter dans la mer les idoles qu'il avait gardées jusque-là dans son palais, se livra aux exercices de la pénitence, et fut enfin baptisé par le Père Cabral. En souvenir du saint qu'il avait aimé et admiré, et à qui il se sentait redevable de sa conversion, il voulut prendre au baptême le nom de François, auquel il joignit, pour sa plus grande satisfaction, celui de Xavier. Deux mois après son baptême, il eut des guerres à soutenir; il fut vaincu, détrôné, dépouillé, mais rien n'affaiblit sa foi. Il répondait à ceux qui attribuaient à son changement de religion les revers qu'il avait subis :

« J'ai fait le vœu de vivre et de mourir chrétien; peu m'importe la perte de mon royaume! Une seule perte est redoutable, c'est celle de la foi! Pour moi, je tiens tant à la conserver, que tout le reste ne m'est rien! et quand je verrais le Japon, l'Europe, *les Pères de la Compagnie de Jésus, et le Pape même* renoncer à la foi en Jésus-Christ, je ne la renoncerais pas! Il faudrait donner ma vie, que je n'hésiterais pas, avec la grâce de Dieu, à la donner de grand cœur. »

Ses dispositions furent bénies ; il recouvra ses états et sa puissance, et sollicita vivement la canonisation de son saint ami, de concert avec les rois d'Arima, d'Omura et autres souverains du Japon.

Le Grand Mogol, émerveillé du bruit des miracles opérés en Asie par l'apôtre de l'Orient, députe un ambassadeur à Goa pour demander des prêtres de la Société du grand Xavier, afin qu'on lui explique la doctrine d'un Dieu par lequel il se fait de tels prodiges. L'ambassadeur sollicite de plus, pour lui-même, la faveur de voir le corps du célèbre *saint Père des Indiens;* et il n'ose approcher de ces restes mortels avant d'avoir ôté sa chaussure. Tous les gens de sa nombreuse suite l'imitèrent, et on vit tous ces musulmans se prosterner plusieurs fois, le front sur le pavé de l'église, avant de se permettre l'honneur de porter leurs regards sur le corps d'un saint dont la puissance était si supérieure à celle de leur prophète.

Les vaisseaux qui passaient en vue de l'île de Sancian, saluaient de toute leur artillerie le lieu d'où le grand Xavier avait quitté la terre, et où son corps était resté près de trois mois privé des honneurs qui lui étaient dus. Les Portugais y firent élever une chapelle qui depuis a été pillée et détruite par les pirates, et dont il ne reste que des ruines.

En Afrique même, le nom de François de Xavier était vénéré comme celui de l'homme le plus extraordinaire et le plus merveilleux.

Faut-il s'étonner, après cela, que les Indiens, les Japonais, tous les peuples que la puissante parole du plus grand conquérant de l'Église avait convertis au christianisme, fussent blessés au cœur des procédés employés pour donner à ses miracles l'authenticité exigée pour la canonisation des saints ? Il semblait à ces bons Indiens qu'il suffisait d'ouvrir les yeux et de regarder autour d'eux, puisque les miracles éclataient partout.

Le bâtiment de Benoît Coelho faisant voile de Malacca pour Canton, quelques passagers devinrent gravement malades ; ils demandent au capitaine d'atterrir à Sancian et de les faire porter à l'endroit de la prairie où le *saint Père* a été inhumé. Le capitaine cède à ce pieux désir ; les malades posent sur leur tête un peu de cette terre que la présence du corps révéré a sanctifiée, et à l'instant même tous recouvrent la santé.

Le capitaine Manoël de Sylva met à la voile au port de Cochin, et prend la route du Bengale. Au milieu du golfe il est assailli par une tempête qui le force à faire abattre la mâture et jeter à la mer un chargement précieux. Toutes ces mesures désespérées ne peuvent sauver le bâtiment, le naufrage est inévitable... On appelle à grands cris le *saint Père* qui tant de fois a calmé la fureur de la mer... Au même moment une terrible lame semblable à une montagne, qui allait s'abattre sur le navire et le submerger, recule et disparaît au nom de Xavier !

Les grains du chapelet de notre saint suffisaient pour opérer des merveilles, aussi bien que les pauvres lambeaux de ses vêtements, qu'on s'était partagés avec la plus touchante parcimonie ; c'étaient à peine quelques fils! mais c'était assez. Les croix qu'il avait plantées lui-même sur les lieux les plus élevés, étaient surchargées d'*ex-voto* offerts, non-seulement par les chrétiens, mais par les païens et les musulmans, en reconnaissance des faveurs obtenues par son intercession. La croix de Cotate, à laquelle était attachée l'image du *grand Père*, devint une des plus célèbres par la guérison soudaine des malades qui s'y étaient fait porter. Un paralytique y avait retrouvé le mouvement, un aveugle y avait recouvré la vue, les prodiges s'y multipliaient chaque jour, et il fallut faire des copies de l'image miraculeuse que tout le monde voulait avoir.

Gaspard Gonzalez, fier de posséder une de ces copies qu'il apportait de Cotate, arrive à Cochin à onze heures du soir. A minuit, le feu prenait à la maison voisine de la sienne, chez Christophe Miranda. Les habitations étaient généralement construites en bois et recouvertes de feuilles de palmier : en un instant, l'incendie ne présenta qu'un immense jet de flammes. La fille de Miranda avait péri dans cette fournaise; les habitants des maisons environnantes avaient jeté à la hâte, par les fenêtres, les meubles, le linge, tout ce qu'ils avaient espéré pouvoir sauver ainsi, et chacun s'occupait de sa sûreté personnelle, lorsque Gon-

zalez se souvient du trésor qu'il possède. Il se jette à genoux avec tous les gens de sa maison, il appelle le *saint Père* à leur secours, et présente aux flammes l'image de celui qui ne cesse de répandre les bienfaits du ciel sur ceux qui l'invoquent avec confiance. Au même instant les flammes s'abattent, le feu s'éteint, la ville est sauvée d'un embrasement général et inévitable.

Une pieuse veuve, Lucia de Vellanzan, née en Chine, avait habité Malacca, où elle avait eu le bonheur d'être dirigée par Fançois de Xavier; depuis, elle habitait Cochin et avait une si vive foi dans les mérites du saint apôtre, qu'elle obtenait d'amirables merveilles au moyen d'une petite médaille frappée à son effigie. Elle faisait le signe de la croix, avec cette médaille, sur les malades qu'on lui portait, en leur disant:

« Au nom de Jésus et du saint Père Francisco, que la santé vous soit rendue ! »

Gonzalvo Rodriguez avait, depuis plusieurs mois, un abcès près du cœur; malgré les remèdes employés, cet abcès avait pris tous les caractères d'un cancer et en avait tous les douloureux résultats. Il va trouver Lucia, il s'agenouille devant elle en la priant de le guérir par la médaille du *saint Père*, et Lucia ayant fait le signe de la croix, par trois fois, sur la partie ulcérée, la plaie disparut aussitôt.

Maria Diaz était aveugle et paralysée de tout le côté droit, de la tête aux pieds. On la porte chez Lucia, qui la garde chez elle, et met chaque jour sur le côté paralysé une compresse imbibée de l'eau dans laquelle

elle a baigné la médaille miraculeuse. Le septième jour, la paralysie étant guérie, Lucia fait le signe de la croix avec la médaille sur les yeux de Maria, à qui la vue est rendue au même instant, et qui va de suite à l'église de la Compagnie de Jésus pour remercier son bienfaiteur.

Manoël Fernandez Figheredo fut guéri par le même moyen d'affreux ulcères aux jambes, en même temps que d'une dyssenterie jugée mortelle. Partout enfin, les miracles étaient innombrables.

Cependant, plusieurs prédictions de l'illustre Xavier s'accomplissaient littéralement.

La *Santa-Cruz*, après avoir sillonné les mers pendant vingt-deux ans, et avoir été vendue plusieurs fois, toujours fort au-dessus de sa valeur, en raison de la parole prophétique du grand apôtre, la *Santa-Cruz* quittait un jour le port de Malacca, et, suivant l'habitude, elle était surchargée. A peine on avait levé l'ancre, que le vaisseau enfonce, l'eau y pénètre, on est forcé de revenir au port, et on demande aux capitaines qui mettent à la voile pour la même destination, de prendre une partie des marchandises. Alors s'élève un cri d'indignation et du rivage et des navires en rade :

« Quoi ! vous craignez de couler ! ne savez-vous pas que le saint Père ne s'est jamais trompé ? La *Santa-Cruz* ne périra pas sur mer ; il l'a dit : donc c'est vrai ! Il faut que vous ayez bien peu de foi ! Ne voyez-vous pas les miracles qu'il fait chaque jour partout ? Vous

offensez Dieu et le saint Père ! Repartez bien vite, et ne craignez rien ! »

Et la *Santa-Cruz* reprend le large, ne fait plus d'eau, et arrive à bon port à Cochin. La réputation de ce bâtiment l'avait fait surnommer le *Navire du saint Père*, et dans tous les ports de l'Orient, dès qu'il arrivait, tous les vaisseaux à l'ancre le saluaient de leur artillerie. Après avoir été acheté par le commandant de la forteresse de Diu, le *Navire du saint Père* fit plusieurs voyages, mais le capitaine, le trouvant un jour en mauvais état, l'envoie à Cochin pour y être radoubé. On le fait avancer dans le bassin de radoub. A peine il y est arrivé, qu'il s'ouvre de lui-même; toutes les pièces se détachent, et il ne reste de cette coque, qui tombait de vétusté, que des poutres et des planches dont on ne pouvait faire aucun emploi.

La population de Cochin s'était portée en masse sur le port, en apprenant que la *Santa-Cruz* était envoyée pour être radoubée; toute la ville connaissait la prédiction de Xavier et savait que ce bâtiment avait été construit à Cochin, tout le peuple fut donc témoin de son accomplissement. Le capitaine Jorge Nunhez s'empara d'une planche qu'il fit appliquer à sa frégate, dans la pensée que ce débris aurait conservé une vertu qui la garantirait des dangers de la mer. Il lui semblait impossible que cette épave d'un navire sur lequel le grand apôtre avait voyagé pendant sa vie et après sa mort, ne lui fût pas le meilleur des préservatifs contre tout accident. Sa confiance fut bénie. Il

entreprit les traversées les plus dangereuses par les plus mauvais temps, et répondit toujours aux conseils de la prudence humaine :

« Ma frégate porte la planche du *saint Père*; c'est la planche de salut, elle me sauvera de tout péril. »

En effet, la frégate, après avoir résisté aux plus gros temps, aux plus violentes tempêtes, se défit d'elle-même comme la *Santa-Cruz*, au port de Coulon, où on devait la radouber.

Pedro Veilho, marchand portugais, habitant Malacca, et à qui notre saint avait prédit, à Sancian, qu'il mourrait le lendemain du jour où il aurait trouvé le vin amer, Pedro Veilho s'était bien plus occupé, depuis ce moment, des intérêts de son âme que de ceux de son négoce. Il vivait dans les exercices de la pénitence et de la piété, malgré sa position au milieu du monde, et était arrivé ainsi à une extrême vieillesse, sans rien perdre de sa gaieté naturelle, et sans oublier la prédiction de son bienheureux ami.

Un jour, étant à table avec plusieurs convives, il trouve le vin amer et demande à ceux qui l'entourent si ce goût est le même pour eux; tous répondent que le vin est excellent. Pedro Veilho tient à s'assurer que la politesse n'est pour rien dans l'assurance que lui donnent ses amis, il se fait servir un autre vin, et lui trouve une égale amertume. Il ne lui reste plus de doute, sa dernière heure est proche. Il fait intérieurement à Dieu le sacrifice de sa vie, puis il dit à ses convives la prédiction du Père de Xavier. Après le

repas, il s'occupe de l'arrangement de ses affaires, il distribue sa fortune aux pauvres, il va dire adieu à ses amis, leur demande leurs prières, les invite à son enterrement et fait préparer ses funérailles. Le lendemain matin, il assiste au saint sacrifice qui était offert à son intention, il y communie en viatique,... à la fin de la messe il était mort.

IV

Cependant le corps du grand Xavier conservait toujours toutes les apparences de la vie ; c'était toujours la même fraîcheur, la même coloration, la même flexibilité ; on ne se lassait pas d'admirer cette merveille. Don Diaz Carvalho avait connu intimement le saint apôtre et voyagé souvent avec lui ; il vient à Goa pour le voir, plusieurs années après sa mort, et, frappé d'étonnement et d'admiration, il s'écrie :

« Mais il est vivant ! quelle fraîcheur ! quelles couleurs ! C'est lui !... il vit. »

Le grand vicaire de Goa, don Ambrosio de Ribeira, porta son doigt sur la blessure faite à ce saint corps à Malacca... Le sang coula de cette blessure au contact du doigt, et il en sortit aussi de l'eau ! Ce prodige se renouvela sous le doigt d'un Frère de la Compagnie de Jésus.

On expose un jour le saint corps à la vénération

empressée des fidèles de Goa. Une femme lui baise les pieds, et, espérant n'être pas vue, elle enlève un fragment de chair avec ses dents et l'emporte mystérieusement, heureuse d'avoir pu ravir cette précieuse relique... Mais le sang coule, il coule abondamment et en présence d'une multitude de témoins. C'était le sang le plus pur, le plus riche, le plus beau !.... Les médecins sont appelés, ils certifient le miracle, ils attestent que c'est à leurs yeux le plus grand des prodiges.

En 1612, le Père Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus, demanda à la Maison de Goa d'envoyer à Rome le bras droit de saint François de Xavier. Ce bras qui avait opéré de si grands prodiges, en produisit alors un nouveau et plus admirable encore. Le corps fut trouvé toujours frais, toujours flexible, toujours coloré comme celui d'un homme vivant ; on coupa le bras désiré par le supérieur général, et le sang coula avec autant d'abondance que si le corps eût été plein de vie ! On en imbiba des linges que les Pères de Goa envoyèrent à Philippe IV roi d'Espagne, et on en recueillit dans un flacon qu'on envoya avec le bras à la Maison de Rome. La main fut partagée entre les colléges de Cochin, de Malacca et de Macao. Le bâtiment qui portait ces saintes reliques en Europe, fut rencontré et poursuivi par des corsaires ; il allait être atteint, lorsque le capitaine s'écrie :

« Qu'on porte le bras du saint Père dans la hune ! il mettra les pirates en fuite. »

L'ordre est exécuté, et les écumeurs de mer virent de bord, s'éloignent à toutes voiles et ne reparaissent plus.

De ces précieuses reliques, le bras est resté à Rome, le flacon de sang est à la Maison professe de Paris.

La cour de Rome, sollicitée par les souverains du Japon et par le roi de Portugal, de procéder à la canonisation de François de Xavier, examina sa cause, reconnut vingt-quatre résurrections juridiquement prouvées, et quatre-vingt-huit miracles éclatants opérés pendant la vie de l'illustre saint ; une bulle du pape Paul V, en date du 25 octobre 1619, le déclara bienheureux. Il fut canonisé par Grégoire XV, le 12 mars 1622, avec toutes les cérémonies ordinaires ; mais la mort de Grégoire XV retarda la publication de la bulle, qui fut donnée par Urbain VIII, son successeur, sous la date du 6 août 1623.

Cette bulle fait mention de la plus grande partie des miracles dont nous avons parlé, et elle ajoute qu'un aveugle ayant invoqué l'apôtre des Indes, Xavier lui apparut, lui dit de solliciter la guérison de son infirmité pendant neuf jours de suite, et lui promit qu'il l'obtiendrait à cette condition. L'aveugle obéit et recouvra la vue le neuvième jour. Elle cite encore un lépreux qui, s'étant servi, comme d'un liniment, de l'huile de la lampe brûlant devant le corps du saint, sa lèpre avait disparu. Enfin, la même bulle porte que les lampes placées devant l'image du saint apôtre, à Cotate, brûlaient souvent avec de l'eau bénite, aussi

bien qu'avec l'huile, et que ce miracle convertissait un grand nombre de païens. En 1670, par un décret du 14 juin, le pape Clément X fixa la fête de saint François de Xavier au 3 décembre, et ordonna, par le même décret, que son office serait du rite double pour toute l'Église.

Depuis la mort de notre saint, le nombre des résurrections obtenues par l'invocation de ses mérites, — reconnues par la cour de Rome, jointes aux actes de la canonisation, soit avant, soit après la publication de la bulle, — s'élevait, en 1715, au chiffre énorme de vingt-sept, dont quatorze avaient été obtenues depuis peu d'années. A cette époque, en 1715, l'évêque de Malacca avait constaté huit cents miracles dans son seul diocèse. Dans cette ville de Malacca, où le grand apôtre avait opéré tant de merveilles, il ne reste d'autres souvenirs de son passage et de ses magnifiques travaux, que les ruines de sa demeure! Près du temple des protestants, au milieu même de leur cimetière, on montre à l'étranger un amoncellement de pierres, et on lui dit que là fut la chapelle où saint François de Xavier célébrait chaque jour les saints mystères!... Les missionnaires anglais ont obtenu ce résultat.

Les protestants ont eu moins de succès sur la côte de la Pêcherie, auprès des Palawars, qui se font encore un titre de gloire de descendre de ceux qui furent baptisés ou évangélisés par le *grand Père* François de Xavier. Les missionnaires ont reconnu que la

foi s'est conservée chez eux plus pure et plus vive que chez les autres peuples indiens.

Lorsque les Hollandais se furent rendus maîtres de la côte de la Pêcherie, ils s'emparèrent des églises et les missionnaires furent obligés de se cacher dans les forêts. Là, ils continuaient à exercer leur saint ministère, et les bons Palawars se rendaient tous les dimanches auprès d'eux, assistaient au saint sacrifice, et recevaient l'instruction qui devait les fortifier contre la doctrine des hérétiques. Les vainqueurs se voyant repoussés avec perte, toutes les fois qu'ils tentaient de gagner les Indiens à leur religion, font venir de Batavia un ministre évangélique, bien certains que les Palawars ne résisteront pas à son éloquence. Le ministre attaque un chef de caste et s'efforce de lui faire comprendre et apprécier tous les avantages de la religion protestante. Le chef des Palawars l'écoute tranquillement jusqu'au bout sans lui opposer un seul mot, et lorsque l'éloquent ministre, fatigué de parler, s'arrête et demande à son auditeur ce qu'il pense de son raisonnement, celui-ci lui répond :

« La foi que nous professons nous a été prêchée par le grand Père François de Xavier, qui faisait autant de miracles qu'il disait de paroles. Si vous voulez nous faire croire à votre doctrine, prouvez-nous qu'elle est meilleure que la sienne, en faisant beaucoup plus de miracles qu'il n'en a fait. Il a ressuscité

cinq ou six morts sur cette côte, ressuscitez-en douze. Il guérissait plusieurs de nos malades, guérissez-les tous. Quand vous aurez fait cela, nous aviserons. »

Le ministre, jugeant qu'il perdrait son temps avec de tels hommes, se rembarqua en toute hâte.

A Cotate, où les miracles de l'apôtre des Indes se continuaient en proportion de la foi et de la confiance des pèlerins, il arriva un fait bien remarquable le jour de la fête, 3 décembre de l'année 1699, et que nous trouvons dans une lettre du P. Martin, datée du 1er juin 1700. Ce missionnaire se trouvait à Cotate au moment de l'événement. Tous les peuples de la côte de la Pêcherie et de celle de Travancor étaient accourus en pèlerinage à Cotate pour la fête du *grand Père*. Les idolâtres et les mahométans aussi bien que les chrétiens, car la dévotion à l'apôtre de l'Orient est commune dans les Indes à toutes les religions.

Un païen, dont le fils unique était menacé de perdre la vue, avait promis au *grand Père*, s'il guérissait son jeune enfant, de donner huit *fanons*, — le fanon est une pièce de monnaie de la valeur de vingt-cinq centimes, — à son église de Cotate. L'enfant guérit, et le père se rend à Cotate avec la foule des pèlerins, pour remercier le saint et lui faire son offrande. En sortant de l'église, avec son enfant dans ses bras, il s'aperçoit que ses yeux sont dans un état bien plus fâcheux encore qu'avant leur guérison; l'enfant n'y

voyait plus ! Le malheureux père rentre dans l'église, s'écrie qu'il a péché, qu'il mérite la punition que le *grand Père* lui inflige, car il avait promis huit *fanons* et il n'en a donné que cinq. Il se hâte d'ajouter les trois autres ; il prend de l'huile à la lampe du saint, il en frotte les yeux de l'enfant... Le mal disparaît aussitôt. La foule immense qui remplissait l'église fut témoin de ce double miracle.

Xavier est regardé par les païens comme leur divinité la plus favorable, et il est incroyable combien ils en obtiennent de grâces.

Pendant le séjour du Père Martin à Cotate, il fut témoin d'un autre fait non moins extraordinaire que le précédent. Ces peuples sont dans l'usage de s'associer au nombre de cinq cents ou de mille. Chacun des associés dépose tous les mois dans une bourse commune un *fanon* seulement. Lorsque la somme s'est élevée au chiffre convenu, on se réunit, chaque associé écrit son nom sur un billet, les billets sont jetés dans une urne, on les ballotte, un enfant met la main dedans, retire un billet, et celui dont ce billet porte le nom reçoit la somme entière.

Un des premiers jours de décembre 1699, un païen entre dans l'église de Cotate, et dit tout haut à notre saint :

« Grand Père, je suis engagé dans deux loteries ; si vous me faites gagner la première, je vous donnerai cinq *fanons* ; je vous le promets. »

Cela fait, le païen, ravi de sa bonne pensée et bien certain de gagner puisqu'il a promis une part au *grand Père*, se rend à la réunion et annonce d'avance que son nom sortira... Et son nom sort en effet au milieu des cris de joie de tous les associés. L'heureux gagnant court à l'église, dépose les cinq *fanons*, remercie le *grand Père*, et lui promet de doubler cette somme s'il le fait gagner à la seconde loterie. Il revient sur la place, annonce qu'il va être proclamé de nouveau, et son nom est encore sur le premier billet sorti de l'urne, malgré tous les moyens employés pour éviter toute supercherie!

Cette église de Cotate est élevée sur l'emplacement même de la cabane ou saint François de Xavier se retirait le soir, après avoir passé la journée tout entière à prêcher, à confesser ou à baptiser. La tradition du pays rapporte que les païens y ayant mis le feu une nuit, pendant qu'il y était en oraison, la cabane fut réduite en cendres, mais le saint fut trouvé en extase, n'ayant pas la moindre brûlure; ses vêtements mêmes avaient été respectés par les flammes, et il n'apprit l'événement qu'en voyant les traces du feu. Les chrétiens, en mémoire de ce miracle, plantèrent une croix sur le lieu où il s'était opéré; cette croix devint un pèlerinage célèbre où on obtenait tant de faveurs, qu'une église y fut élevée aussitôt après la canonisation de l'illustre apôtre. A Négapatam, on montre une petite église que les habitants assurent être bâtie sur le lieu où il prêchait.

En 1832, le R. P. Moré allant à Calcutta, s'arrêta sur la côte de Comorin; les Palawars à qui il dit être frère de leur grand Père François de Xavier, l'entourèrent aussitôt, et le supplièrent avec larmes de rester avec eux, lui promettant de l'aimer et de lui obéir. Le grand nom de Xavier est encore tout-puissant sur ces peuples.

Mais ce n'était pas seulement dans les Indes et dans le Japon que ce nom était invoqué avec un succès qui dépassait les espérances; dans toutes les parties du monde, il répondait par des faveurs à ceux qui imploraient sa protection.

Le Père de Arce, d'origine espagnole, professait la philosophie, depuis trente ans, au collége de Cordoue du Tucuman. Il est attaqué d'une maladie mortelle; les progrès en sont rapides; il se résigne de grand cœur et fait le sacrifice de sa vie. Il était au plus mal, lorsque, poussé par une inspiration trop forte pour lui résister, il invoque la grande gloire de la Compagnie de Jésus, François de Xavier, et lui promet de se vouer au salut des Indiens, si la santé lui est rendue. Au même moment, le Père de Arce se trouve délivré de toute souffrance; il était guéri contre toute espérance, et si subitement, que, reconnaissant le miracle, ses supérieurs lui permettent de quitter l'enseignement pour les missions. Il va chez les féroces Chiquitos, il y fonde une mission à laquelle il donne le nom de *Saint-François-Xavier*, qu'elle porte encore, et, en 1715, il trouve, au milieu de

ses travaux apostoliques, la palme glorieuse du martyre.

Dans un des fréquents tremblements de terre de *San-Iago,* capitale du Chili, le palais épiscopal fut renversé. L'évêque, don Gaspardo de Villarcelo, fut enseveli sous les ruines; mais il avait invoqué le grand apôtre des Indes orientales au moment de l'écroulement, lui promettant de faire quelque chose à sa gloire s'il le préservait de cette mort inévitable. Le pieux prélat fut retrouvé plein de vie sous les décombres; il n'avait pas reçu la moindre blessure, il n'avait pas même été contusionné! En reconnaissance de ce miracle, il composa en latin les litanies de saint François de Xavier, dont nous donnons plus loin la traduction.

En Italie, notre saint répondait par des merveilles à toutes les prières qui lui étaient adressées.

En 1633, le Père Marcel de Mastrilli, fils du marquis de Saint-Marzan, une des plus illustres familles de Naples, était mourant par suite d'une blessure grave à la tête. Un ouvrier, travaillant dans l'église, avait laissé tomber son marteau de plus de vingt pieds de haut; le Père de Mastrilli l'avait reçu sur la tête, il avait été soigné aussitôt; mais tous les efforts de la science ayant été épuisés en vain, on avait administré le malade, qui n'attendait plus que la mort, lorsque saint François de Xavier lui apparaît et lui

inspire un ardent désir d'aller au Japon pour y travailler à la gloire de Dieu et y mourir pour son nom. Il lui fait faire le vœu de partir sans retard : il pose sur la blessure de sa tête un reliquaire contenant un fragment de la croix du Sauveur, et il lui fait prononcer en latin cette prière qui nous a été religieusement conservée :

« O croix sacrée! et vous Sauveur adorable qui l'a-
« vez inondée de votre sang! je me consacre entière-
« ment à vous pour toujours! Je vous supplie de
« m'accorder la faveur de répandre tout mon sang
« pour votre saint nom! J'implore cette grâce que
« l'apôtre François de Xavier n'a pu obtenir! Je re-
« nonce à ma patrie, à ma famille, à mes amis, à
« tout ce qui pourrait entraver ou retarder mon dé-
« part pour la mission des Indes, et je me voue sans
« réserve au salut des Indiens, en présence de mon
« Père saint François de Xavier. »

Après ce vœu, la santé fut subitement rendue au malade; le grand apôtre lui promit la couronne du martyre, et lui dit qu'il s'emploierait près de Dieu pour tous ceux qui l'invoqueraient avec foi et confiance pendant neuf jours de suite; puis il disparut.

Le Père de Mastrilli se lève aussitôt après cette vision, dans les meilleures conditions de santé; il dit la messe le lendemain et produit un étonnement général. Toute la ville de Naples savait que, la veille,

on n'attendait plus que son dernier soupir, et tout le monde voyait ou apprenait qu'il était parfaitement guéri. Le pape Urbain VIII et Philippe IV, roi d'Espagne, voulurent le voir et entendre de sa bouche le récit de ce miracle; il se rendit à leur désir; puis, il s'embarqua pour Goa, et après avoir fait présent au grand Xavier d'un magnifique tombeau, en reconnaissance de la faveur qu'il en avait reçue, il partit, avec l'agrément de ses supérieurs, pour aller faire la conquête de la couronne qui lui avait été promise. Arrivé au Japon, il écrit à son père :

« J'espère que saint François de Xavier achèvera « son œuvre; par un miracle il m'a rendu la vie, par « un miracle il m'a conduit aux Philippines, par un « miracle il m'a ouvert l'entrée de ce Japon tant dé- « siré ; j'espère que par un miracle je me verrai un « jour au milieu des bourreaux. » Il eut en effet le bonheur d'être martyrisé au Japon, le 17 octobre 1637.

La guérison si prompte du Père de Mastrilli, les circonstances merveilleuses qui l'avaient précédée et suivie, eurent d'autant plus de retentissement, que la famille de Saint-Marzan occupait un rang plus élevé dans la noblesse napolitaine. La neuvaine à saint François de Xavier devint en peu de temps une dévotion populaire si vive, si ardente, qu'en 1652, les Calabrais firent publier un volume considérable des grâces extraordinaires qu'ils avaient obtenues par l'intercession de l'apôtre des Indes. Ce volume con-

tient cent quarante-deux relations de faits miraculeux dus à sa protection.

Le Père Portier, de la Compagnie de Jésus, missionnaire en Grèce, souffrait depuis longtemps d'une jambe dont la science ne pouvait même plus soulager les violentes douleurs. Il se déclare une plaie, la carie attaque les os, les chirurgiens annoncent au malade qu'il faut en venir à l'amputation; mais ses supérieurs désirent que cette cruelle opération soit faite en France, et lui ordonnent de se rendre à Paris, dans l'espoir que l'habileté reconnue des opérateurs français lui rendra l'amputation moins douloureuse, et que les suites en seront mieux soignées. Le Père Portier s'embarque à Constantinople, en 1690. A peine embarqué, il sent une si forte inspiration de prier saint François de Xavier de le guérir, qu'il lui promet de faire en son honneur *la dévotion des dix vendredis* [1], et il la commence dans la même semaine. Dès le troisième vendredi, les douleurs cessent; les parties des os que la gangrène avait atteints se détachent et tombent. Le malade, voulant aider le saint dans son œuvre merveilleuse, imagine de mettre sur cette plaie, si bien en voie de guérison, un appareil de sa façon, qui, selon lui, devait bientôt

1. Cette dévotion consiste dans la récitation de dix *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* en l'honneur des dix années de l'apostolat de saint François de Xavier dans les Indes; cet exercice doit être renouvelé dix vendredis de suite.

achever le miracle commencé. Mais saint François de Xavier ne voulait pas de moyens humains, il n'avait nul besoin d'être aidé, et il le prouva aussitôt au bon Père, en lui rendant, immédiatement, toutes les douleurs dont il avait si cruellement souffert pendant plus de deux ans. Le Père Portier, suffisamment averti, retira les ingrédients dont le saint témoignait pouvoir se passer; les souffrances cessèrent de nouveau, et peu de jours après, la plaie était fermée, la jambe était parfaitement guérie, il ne restait qu'une cicatrice, comme souvenir de l'œuvre divine obtenue par l'intercession et les mérites de l'apôtre de l'Orient.

A Bologne, où notre saint, alors au début de son apostolat, s'était acquis tant de confiance et tant d'amour, son souvenir se conservait vivant dans tous les cœurs, et à la sollicitation des habitants, la chambre qu'il avait autrefois habitée dans le presbytère de la paroisse de Santa-Lucia, fut transformée en une chapelle où le peuple accourait avec empressement pour demander à son apôtre chéri les grâces désirées avec le plus d'ardeur. Bientôt l'église de Santa-Lucia fut donnée à la Compagnie de Jésus, ainsi que le presbytère qui y était attenant; et, plus tard, lorsqu'on l'abattit pour en construire une nouvelle sur de plus vastes proportions, le presbytère fut détruit pour lui donner son emplacement, mais la chapelle de saint François de Xavier fut conservée parfaitement intacte, et se

trouva comprise dans l'enceinte de la nouvelle église. Par suite des persécutions qui ont si souvent honoré la sainte Compagnie de Jésus, cette chapelle fut ravie tout à coup à la tendre dévotion du peuple. On la dédia à la Circoncision, mais on ne put faire oublier aux Bolonais que là avait demeuré le grand Xavier, l'illustre apôtre que leurs pères se faisaient une si grande gloire d'avoir connu, et qui avait manifesté par de nombreux prodiges le souvenir qu'il conservait au ciel pour la ville où il fut si tendrement vénéré.

La dévotion à notre saint s'étendit en Allemagne; comme partout elle y obtint des merveilles, et, vers la fin du siècle dernier, on publiait à Oberbourg un volume considérable des faveurs signalées qu'il avait répandues sur la haute et basse Styrie.

Au château de Xavier, les miracles étaient innombrables. On avait fait une chapelle de la chambre dans laquelle il était né, et les pèlerins s'y portaient en foule. La Navarre le choisit pour patron, et, aujourd'hui encore, tous les Navarrais donnent au baptême le nom de Xavier à leurs enfants, et les pèlerinages sont toujours nombreux à cette chapelle, livrée au public par les descendants de la famille de notre saint. Tous ont conservé, avec un religieux respect, ce noble manoir, illustré par de si glorieux souvenirs. Le château de Xavier est encore ce qu'il était en 1524, alors que don Francisco s'en éloignait pour

toujours... La chapelle de la noble famille est restée ce qu'elle était, au temps où l'heureuse et triste mère du grand apôtre de l'Orient allait y puiser la force de remercier Dieu de tant de souffrance et de bonheur. Le crucifix miraculeux est encore à la place où don Francisco le laissa; le sang merveilleux, coagulé depuis le jour où l'apôtre des Indes monta au ciel, se voit encore maintenant. A la fin du dix-septième siècle, quelques pèlerins ayant osé en enlever des parcelles, l'évêque de Pampelune, averti de cette pieuse témérité, menaça d'excommunication quiconque oserait la renouveler. Depuis longtemps, le public n'a plus l'entrée de cette chapelle; il faut une autorisation particulière pour être admis à contempler le précieux crucifix [1].

En 1744, sur l'ordre du roi Jean IV, l'archevêque de Goa et le marquis de Castel Nuovo, vice-roi des Indes, accompagnés de tous les grands dignitaires, firent la visite des restes de saint François de Xavier, et constatèrent, avec toutes les formalités requises, la parfaite conservation de son corps. Le pape Benoît XIV, voyant les miracles sans nombre qu'on obtenait chaque jour par ses mérites, le déclara protecteur de l'Orient, par un bref du 24 février 1747.

En 1782, le Père Cicala, de la Congrégation des Lazaristes, assista à l'exposition des reliques du grand

1. Voir, à la fin, l'intéressant rapport du R. P. Artola, de la Compagnie de Jésus.

apôtre, les 10, 11 et 12 février. Il écrivait que le concours du peuple avait été si considérable cette année-là, qu'il dépassait tout ce qu'on avait vu depuis trente ans, de son empressement à venir visiter le saint tombeau. On y était accouru de toutes les parties des Indes. Le cercueil, de huit pieds de longueur, de deux pieds de hauteur et fermé par trois serrures, fut ouvert en présence de l'évêque de Cochin, administrateur du diocèse de Goa, de tout le clergé, de tous les Ordres religieux, du vice-roi et de tous les grands dignitaires et magistrats. Le corps du saint était entièrement recouvert d'un voile d'étoffe de soie qu'on enleva, et tous les assistants purent contempler ce qui restait du grand apôtre de l'Orient. Il était revêtu des habits sacerdotaux; sa chasuble, présent de la reine de Portugal [1], et brodée de sa main, était de la plus grande fraîcheur. Le corps n'avait pas le moindre indice de corruption; mais il n'avait plus les apparences de vie qu'il avait conservées durant plus d'un siècle. « La peau, écrivait le P. Cicala, la « peau, et la chair qui est desséchée, est totalement « unie avec les os; on voit un beau blanc sur la « face; il ne lui manque que le bras droit qui est à

1. Il est d'usage que les reines de Portugal brodent de leurs propres mains la chasuble de laquelle est revêtu le corps du saint. Tous les vingt ans on fait l'ouverture de la châsse et on change la chasuble; la vieille est envoyée à la cour, qui en fait ses générosités à qui elle juge à propos. (Note de M. Perrin, citée par M. Crétineau-Joly, dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*.)

« Rome, et deux doigts du pied droit, ainsi que les « intestins. Les pieds surtout se sont conservés dans « la plus grande beauté [1]. »

Un fragment du bras droit, nous l'avons dit, avait été accordé au collége que la Compagnie de Jésus avait établi à Macao ; mais sous l'influence ou plutôt sous la domination anglaise, le collége des Jésuites fut transformé en caserne, l'église seule fut conservée. En 1834, une imprudence des soldats mit le feu à la caserne, les secours furent mal dirigés, l'incendie dévora les bâtiments, gagna l'église et ne laissa que des ruines... Nous nous trompons : au milieu de cette grande et déplorable destruction, un miracle frappant fut constaté : quatre statues seulement avaient été respectées par les flammes ; quatre statues seulement étaient restées debout, et toutes les quatre parfaitement intactes : c'étaient celles de saint Ignace de Loyola, de saint Francois de Xavier, de saint François de Borgia et de saint Louis de Gonzague.

De nombreuses reliques des martyrs du Japon dis-

1. Le P. Cicala ajoute : « Il est à observer que le saint était « de stature très-basse. » Qui ne sait que les corps privés de vie se retirent? Le P. Bouhours, qui dépeint notre saint d'après les historiens contemporains, dit que sa taille était « au-dessus de la moyenne. » Aurait-on donné huit pieds de longueur au cercueil destiné à recevoir un corps « de stature très-basse, » c'est-à-dire de cinq pieds environ? Ce n'est pas supposable. Peut-être le P. Cicala était-il très-grand lui-même. M. Crétineau-Joly, dans son *Histoire de la Compagnie de Jésus*, dit que saint François de Xavier « était de taille médiocre. » Dans le portrait que nous en avons fait au commencement de cette histoire, nous avons suivi les indications données par le P. Bouhours.

parurent dans ce désastre... Celle de saint François de Xavier fut seule sauvée!

Nous pourrions citer des faits plus récents encore, attestant que la puissance des mérites de l'illustre apôtre dont il nous a été si doux d'écrire l'admirable vie est bien loin d'être affaiblie; mais nous nous bornerons à affirmer qu'on ne l'invoque pas en vain. En Belgique, il s'est formé une association pour la conversion des pécheurs, sous le patronage et l'invocation de saint François de Xavier, et cette association obtient de nombreux miracles de conversions. Qui ne sait le bien qui s'opère par une association d'un autre genre, fondée à Paris, pour les ouvriers, sous le même patronage et la même invocation? Et qui ne sait les progrès merveilleux et toujours croissants de celle de la Propagation de la Foi également placée sous sa protection? Un moyen sûr de toucher le cœur du grand apôtre de l'Orient est de prier pour la conversion des infidèles; qu'on veuille bien adopter dans ce but la récitation quotidienne de la prière que Dieu lui inspira [1], et qu'on lui demande tout ce qu'on désirera. Nous ajoutons que les pages qu'on vient de lire ont été inspirées par le sentiment de la plus profonde, de la plus vive, de la plus douce reconnaissance.

Gloire à Dieu! Gloire à saint François de Xavier!

1. Voir à la fin.

P. S. Au moment de faire mettre sous presse, on nous signale un article de la *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 15 décembre 1856, intitulé *Les Anglais et l'Inde*, et signé par un écrivain protestant, d'où il résulterait [1] que saint François de Xavier n'a fait rien d'important pour le bien des Indiens. Nous n'avons pas lu cet article et ne chercherons pas à le lire. Pour nous éclairer sur le magnifique apostolat du grand Xavier, il nous suffit du témoignage des écrivains catholiques, il nous suffit surtout et avant tout de celui de l'Église. Au reste, nous reproduirons, pour ceux de nos lecteurs qui auraient connaissance de l'article dont on nous a parlé, quelques citations que nous avons trouvées dans le P. Bouhours, et que nous avions négligé de rapporter, en raison de l'étendue de cet ouvrage. A la fin de la *Vie de saint François de Xavier*, le P. Bouhours nous fait connaître un passage de Baldeus, écrivain protestant, et que l'évêque de Castorie cite dans sa lettre pastorale adressée aux catholiques des *Provinces-Unies* [2].

« Si la religion de Xavier s'accordait avec la nôtre, « dit Baldeus, dans son *Histoire des Indes*, nous de- « vrions l'estimer et l'honorer comme un autre saint « Paul. Toutefois, nonobstant cette différence de re- « ligion, son zèle, sa vigilance et la sainteté de ses

1. Page 768 et suiv.

2. Cette lettre pastorale est placée en tête du *Traité de la lecture de l'Écriture sainte*.

« mœurs doivent exciter tous les gens de bien à ne « point faire l'œuvre de Dieu négligemment, car « les dons que Xavier avait reçus pour exercer la « charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ « étaient si éminents, que mon esprit n'est pas capa- « ble de les exprimer. Si je considère la patience et la « douceur avec lesquelles il a présenté aux grands et « aux petits les eaux saintes et vives de l'Évangile, si « je regarde le courage avec lequel il a souffert les « injures et les affronts, je suis contraint de m'écrier « avec l'Apôtre : *Qui est capable, comme lui, de ces « choses merveilleuses ?* »

Baldeus termine son éloge par cette parole remarquable, qu'il adresse à Xavier :

« Plût à Dieu, qu'ayant été ce que vous avez été, « vous fussiez, ou eussiez été des nôtres ! »

Un ministre anglican, Richard Halkwit, dans son *Recueil de voyages*, s'exprime ainsi :

« Sancian est une île sur les confins de la Chine, « près le port de Canton, et célèbre par la mort de « François de Xavier, ce digne ouvrier évangélique, « ce divin maître des Indiens en ce qui concerne la « religion, qui, après de grands travaux et des peines « infinies, souffertes avec patience et avec joie, mou- « rut dans une cabane sur une montagne déserte, le « 2 décembre de l'année 1552, dépourvu de toutes « les choses de ce monde, mais comblé de toutes « sortes de bénédictions spirituelles, ayant fait con- « naître Jésus-Christ à plusieurs milliers de ces peu-

« ples orientaux. *Les histoires des Indes sont remplies « des excellentes vertus et des œuvres miraculeuses de « ce saint personnage.* »

Un autre protestant, Tavernier, dit, en parlant de l'île de Sancian :

« Saint François de Xavier finit en ce lieu sa mis- « sion avec sa vie, après avoir établi la foi chrétienne, « avec un succès admirable, dans tous les lieux où il « avait passé, non-seulement par son zèle, mais aussi « par l'exemple de sa sainteté. Il n'a jamais été dans « l'empire Chinois, mais il est bien probable que le « christianisme qu'il établit dans l'île de Niphon s'é- « tendit dans les pays voisins et se multiplia par les « soins de ce saint homme, qu'on peut nommer à « juste titre *le saint Paul et le véritable apôtre des « Indes.* »

Nous recommandons ces auteurs protestants à celui qui a signé, dans la *Revue des Deux-Mondes, Les Anglais et l'Inde*, s'il est vrai qu'il ait jugé si différemment l'illustre apôtre de l'Orient.

Traduction de la lettre qu'escrivit l'interprète chinois qui alloit avec sainct François-Xavier à la Chine, et qui se trouva près de lui à sa mort[1].

Mon très-cher Père,

Puisque vous désirez sçavoir les circonstances de l'heureuse mort du Père maistre François que i'assistay dans sa maladie, ie veux vous donner cette consolation. Vous sçavez les ennuis et les travaux qui

1. Cette relation que nous devons à l'obligeance du R. P. de Montézon diffère en quelques points de celles des historiens de notre saint, et c'est là sans doute le motif qui l'a fait rester inédite jusqu'à ce jour. Mais si l'on veut bien se rappeler que le fidèle Antonio avait assez peu de mémoire pour avoir oublié sa langue maternelle pendant les quelques années qu'il passa dans les Indes, on comprendra qu'il àit fait une telle confusion de jours et d'heures au sujet d'événements accomplis depuis plus de cinq ans; car l'ordre de faire les informations ne fut expédié d'Europe qu'en 1556, et n'arriva dans les Indes que l'année suivante. On doit calculer aussi que la différence de latitude produit une différence relative entre le calendrier des Portugais des Indes et celui des Portugais d'Europe, à plus forte raison à une distance comme celle de Sancian. Les Portugais firent leur rapport pour Rome et Lisbonne en tenant compte de cette différence qu'ils avaient l'habitude de calculer; mais le naïf Antonio fit le sien avec ses souvenirs seulement. Nous trouvons dans sa lettre tant de simplicité et de naturel, elle rapproche si bien les faits du lecteur et les rend tellement présents, que nous tenons à la publier telle que l'a laissée le traducteur, sans en changer même l'orthographe. Peut-être est-ce à ce dernier que les erreurs de jours et d'heures doivent être attribuées.

l'accueillirent dans Malaca; toute cette persécution ne l'empescha pas d'effectuer son dessein. Nous partismes nous deux de Malaca, et le vent nous fut si favorable, que dans peu de jours nous arrivasmes à la hauteur de la coste de Chine, et néantmoins nostre patron ne sçavoit si nous avions passé le port où nous devions aller, ou s'il estoit encore devant nous. Le Père maistre François le voyant ainsy chanceler luy dist que nous l'avions désià passé, ce qui se trouva vray. En mesme temps nous retournons sur nos pas et entrons dans le port de Sanciam avec bien de la joye. Les Portugais qui estoient dans ce lieu aïant sceu que le Père maistre François estoit arrivé, le vinrent tous recevoir et chacun à l'envi le vouloient loger parce que tous l'aymoient. Enfin Jorge Alvarez son intime amy fut le plus heureux; il le logea, et tous l'accompagnèrent pendant deux mois ou environ. Le Père maistre François n'eust pas plutost descendu du basteau qu'il pria les Portugais de luy faire une petite église de paille pour y dire la messe et y enseigner la doctrine chrestienne aux enfants et aux esclaves, lesquels, bien qu'ils fussent en petit nombre, il enseignoit néantmoins selon sa coustume avec un zèle et une charité incomparables. Ils s'occupoit aussi à ouïr les confessions de plusieurs personnes, et le temps qui luy restoit il le donnoit à demander l'aumosne pour les pauvres et à converser avec les marchands chinois auxquels il ne parloit pas de la foy, mais de leurs entretiens ordinaires pour s'insinuer et s'y fami-

liariser; il respondoit à leurs demandes qui pour l'ordinaire estoient question de philosophie, cóme de quoy estoit composé le monde, et il y satisfaisoit si bien qu'ils se retiroient disant : *Le Père François est hóme de grande science et de grande vertu.* En même temps, un hóme si dévot et affectioné au Père maistre François qu'il ne perdoit pas un jour sa messe, tomba malade, et dans cet estat, cóme ses serviteurs le portoient dans son vaisseau ainsy qu'il l'avoit désyré, le Père leur dit : Vous portez auiourd'hui dans son vaisseau Diogo de Sousavos, ainsy se nómoit-il, et dans trois iours vous le rapporterez mort à terre pour l'enterrer. Ce qui arriva, et le Père sortit de son petit hermitage avec son surplis pour le recevoir et ensevelir cóme il faisoit à tous ceux qui moururent dans cette île tout le temps qu'il y fut, mais tous ses soins et toutes ses pensées estoient d'entrer dans la Chine pour y prescher Jésus-Christ. Il traita plusieurs fois de cette grande affaire avec les marchands chinois qui lui disoient que l'entrée de ce royaume leur paroissoit impossible, parce que le roy l'avoit défendue à tous les estrangers, et chastioit rigoureusement ceux qui leur donnoient entrée. D'autres luy disoient que sa vertu et sa saincte vie leur sembloit rendre cette entreprise plus facile; enfin, presque tous en iugeoient l'exécution impossible et très-funeste. Mais toutes ces difficultés n'ébranloient pas sa confiance. Luy qui avoit un cœur plein et animé de grandes espérances en la bonté de Nostre-Seigneur qui le vou-

loit dans la Chine, il résolut, s'il ne pouvoit passer de Sanciam à la Chine, d'aller au royaume de Siam pour passer de là dans ce grand royaume avec les ambassadeurs du roi de Siam, qui y sont envoyés tous les ans. Dans cette résolution, il fut attaqué d'une fièvre qui au cômencement estoit petite, elle ne l'empeschoit pas de dire la messe tous les iours; il se purgea par le conseil des Portugais ses amis, et se porta mieux. Aussitost il reprend ses exercices ordinaires de catéchisme et converse avec les Chinois, l'un desquels luy promist de le prendre et moy dans son vaisseau, et de nous exposer de nuict à la coste de Canton; car le Père n'en demandoit pas plus, sans que personne en sceut rien, pour n'estre pas mis à mort selon les ordonnances du roy. Le Père luy devoit donner pour récompense du poivre que les Chinois estiment beaucoup, côme de cent cinquante séraphis, qui est une moneye qui vaut trente sols et demi de France. Cela ainsi arresté, le Père fut trouver le capitaine général des Portugais pour lui demander la licence de partir. Il la lui accorda, mais il le pria d'en différer l'exécution jusqu'à ce que les vaisseaux portugais qui estoient en la Chine en fussent partis pour retourner à Malaca, de peur que les mandarins le voyant n'en prissent occasion de maltraiter tous les Portugais et confisquer leurs vaisseaux. Le Père iugeant sa prière raisonnable résolut d'attendre. Cependant, celui qui le logeoit partit pour Malaca et ainsy nous demeurasmes tous deux sans maison pour

nous retirer ny sans avoir de quoy manger. Il me disoit souvent que ie fusse demander aux Portugais qui estoient encore dans l'isle un morceau de pain pour l'amour de Dieu, et ils lui envoyèrent plusieurs fois : mais leur charité selon leurs moïens ne l'empeschèrent pas de pastir, en sorte qu'il tomba malade, et se voyant dans cet estat sans avoir de quoy manger, il me demanda s'il ne feroit pas bien d'aller dans le vaisseau de Diogo de Pereira qui estoit à l'ancre dans la rade ; ie luy dis que ouy parce que nous trouverions là quelque chose pour manger, et quelques médicamens et que peut-être l'air de la mer luy seroit plus favorable. Il s'embarqua aussitost pour le vaisseau. C'estoit le mardy après midy, mais il n'y demeura guère ; car aïant passé cette nuict avec de grandes douleurs, tant pour le bransle du vaisseau qui estoit extraordinairement agité que pour l'ardeur de la fièvre qui avoit beaucoup accru : il retourna avec moy à terre, portant sous son bras des haut-de-chausses de drap qu'on luy avoit donnés par aumosne contre le froid qui estoit pressant, et quelque peu d'amandes qu'il mist dans sa manche. Il arriva dans cet estat de pauvreté avec une fièvre si ardente qu'il ressembloit à un fer embrasé dans la fournaise. Au mesme temps qu'il sortoit du basteau, nous rencontrasmes un de ses amis nomé Jorge Alvarez qui le voulut avoir dans sa maison qui estoit une chaumière de paille, où estant arrivé il luy dict qu'il falloit qu'il se fit seigner au plus tost. Le Père luy dict qu'il n'es-

toit point besoin de remède, et dans la seignée il pasma, et avec un peu d'eau qu'on lui ietta sur le visage il revint. Depuis cette seignée il fust si dégousté qu'il ne pouvoit du tout manger. Le lendemain qui estoit le ieudy, la fièvre ayant redoublé on le seigna pour la seconde fois avec les mêmes accidents; et bien que ses douleurs fussent très-véhémentes, cōme il savoit tout souffrir et estoit très-patient, on n'ouït iamais sortir une parole de sa bouche pour se plaindre. Il entra ce même iour en délire et convulsions, et néantmoins il ne dict iamais une parole et il ne fist aucune action qui fust tant soit peu indécente, et le visage plein de ioye avec des soupirs et une voix élevée come s'il eust presché il disoit des choses que ie ne comprenois pas pour n'estre pas en mesme langue; il est vrai que ie luy entendois souvent répester ces paroles : *Tu autem peccatorum meorum et delictorum meorum miserere*, et il les proféroit et les autres aussy quy m'estoient inconnues, avec tant de ferveur pendant cinq ou six heures que ien estois ravy et consolé. Il avoit aussi souvent le saint nom de Iésus en la bouche. Il fut dans ces entretiens le ieudy et le vendredy avec tant de patience et bénignité, qu'il ne donnoit aucun travail à ceux qui le servoient. Et depüis qu'il eust été seigné, ce fust le mercredy, il ne mangea du tout rien iusqu'au samedy, auquel il comença à perdre la parolle. Aussitost que ie le vis en cet estat, ie iugeay que Nostre Seigneur le vouloit bientost appeler au ciel et ie le veillay ceste nuict du

samedy au dimanche, et pendant tout ce temps il ne retira iamais les yeux de dessus son crucifix[1] qui estoit là; car à la pointe du iour du dimanche, luy aïant veu rendre un grand souspir ie luy mis une

1. Ce crucifix qu'il portait toujours sur lui, avec lequel il arrêta l'armée du Naïr de Maduré, dont il se servit pour opérer tant de prodiges, qu'il laissa tomber dans la mer des Moluques que la Providence lui fit rapporter le lendemain par un cancre, sur le rivage de l'île de Baranura, et qui fut sa seule consolation à la mort; ce crucifix, après le rétablissement des Jésuites en France, leur fut donné par l'archevêque de Besançon, que les circonstances avaient mis en mesure d'en disposer. Ce fut le R. P. Gloriot qui le porta de Besançon à Paris. De la maison professe de Paris, cette précieuse relique fut transférée au noviciat de Montrouge, où tous les Pères qui y étaient novices à cette époque l'ont vue et vénérée. En 1823, le R. P. J.-B. Gury, recteur de la maison de Montrouge, eut la douleur de reconnaître un vide immense, une perte à jamais regrettable... Le crucifix miraculeux de saint François de Xavier avait disparu; il avait été volé! Le R. P. de Ravignan, alors au noviciat de Montrouge, et qui y avait vu le précieux crucifix, a conservé le souvenir du vif et profond chagrin que le R. P. Gloriot, manifesta en sa présence, dans le cabinet du Père recteur, au sujet de cette disparition. Toutes les prières, toutes les recherches restèrent sans effet; le trésor enlevé ne se retrouva pas. L'année suivante, le R. P. Godinot, provincial de France, fit un appel à toutes les maisons de la Compagnie composant sa province pour demander à ce sujet des renseignements que nul ne put donner.

Telles furent les informations que nous recueillîmes, en 1854, du révérend Père supérieur, et par lui de quelques autres de la maison professe de Paris [1]. Quelques mois après, nous allions publier cette histoire avec le regret de ne pouvoir mentionner la conservation de cette relique, unique dans le monde par les souvenirs qui s'y rattachent, lorsque nous apprîmes son existence d'une manière toute providentielle, et après plus de deux ans de

1. Plusieurs des Pères alors en résidence à Paris, étaient au noviciat de Montrouge avant le vol du crucifix et affirment l'y avoir vu.

chandelle béniste allumée dans sa main, et son âme saincte partit de ce misérable monde sans peine et sans travail, pour aller iouïr de son Créateur et recevoir dans le repos bienheureux la récompense de ses travaux pour l'exaltation et la propagation de la foy et du saint nom de Iésus. Il mourut la nuict du dimanche sur les deux heures après minuit [1] le deuzième décembre 1552, dans une chaumine de paille, dans l'isle de Sanciam, vis-à-vis de Canton. Après sa mort son visage estoit si agréable, si vermeil et si beau que ie le tenois encore vivant, mais puisque Nostre Seigneur l'avoit voulu enlever, i'en allay avertir le capitaine du vaisseau, et y aïant pris ce qui estoit néces-

recherches, nous avons enfin découvert que ce précieux crucifix est en Portugal. Il est à Lisbonne, et, nous le disons avec consolation, il est dans une famille éminemment chrétienne, celle de P....a, et appartient à une personne de cette famille, Madame da Ca...., qui a occupé une position importante à la cour de Portugal. La famille de P....a dut acheter ce crucifix pendant le séjour qu'elle fit à Paris après la révolution de 1830, ne se doutant pas, assurément, qu'il eût été volé à la Compagnie de Jésus; d'après ce que nous savons, de sa haute piété, nous ne doutons pas que si ces lignes tombaient un jour sous les yeux d'un de ses membres, la Compagnie de Jésus n'eût bientôt le bonheur de rentrer en possession du trésor qu'elle ne cesse de regretter.

Le bâton sur lequel l'apôtre de l'Orient s'appuyait dans ces voyages à pied, est aussi à Lisbonne; il appartient au marquis de Pombal.

1. Est-ce le traducteur, est-ce Antonio qui met *la pointe du iour* à deux heures du matin? Toutes les informations prises auprès des Portugais de la *Santa-Cruz* prouvent d'ailleurs que le saint mourut le 2 décembre, un *vendredi*, à deux heures après *midi*, et non après *minuit*. C'est évidemment une erreur du traducteur.

saire pour l'ensevelir, ie le laissay estant tout en deuil et en tristesse de me voir privé d'une si douce et si amiable conversation qui estoit celle du Père, et m'en revins à son corps que ie trouvay en mesme estat que ie l'avois laissé. Ie le mis dans le suaire avec bien de la douleur et des larmes de tous ceux qui estoient présents. Dans cette occupation m'estant souvenu de la coustume des Chinois qui mettent leurs morts dans un coffre bien fermé, ie iugeay qu'il seroit meilleur d'user de cette façon, Jorge Alvarez fust de mon sentiment, et aïant fait faire un coffre nous y mismes le corps du bienheureux Père, y estant assistés de deux hōmes qui m'aydèrent à le lever, nous nous embarquasmes seuls dans un basteau et allasmes avec ce sacré dépost à leur vaisseau qui appartenoit à Diogo Pereira qui estoit de l'autre costé de l'isle, où la terre estoit plus propre pour la sépulture, nous y fismes une fosse et nous y mismes le corps : mais cōme nous estions prests à la fermer, il me vint à l'esprit que Nostre-Seigneur vouloit manifester les merveilles que vous sçavez. En mesme temps un de ces hōmes qui estoient avec moy, nōmé Jorge Mendez, me dit qu'il seroit à propos de ietter dessus et dessous le corps sainct dans la caisse de la chau vive affin de consumer la chair et qu'il ne restast que les os, lesquels sans doute quelqu'un désireroit avoir dans l'Inde. Nous fusmes tous de son avis, et sans perdre de temps nous allasmes chercher quatre grands sacs de chau que nous versasmes dans ce coffre lequel

nous enlevasmes et enterrasmes, et après avoir bien bastu la terre ie mis dessus quelques pierres pour signal du lieu où estoit le bénin Père, et ainsi fust ensevely ce grand serviteur de Dieu par quatre hōmes sçavoir deux mulastres, c'est-à-dire qui sont nés d'un père européen et d'une mère asiatique, un Portugais et un Chinois; car les autres n'osoient sortir de leur cabanne tant le froid estoit rigoureux. La sépulture se fist le mesme iour[1] de son trespas sur le midy. Le sainct corps demeura dessous la terre depuis ce iour iusqu'au 17 febvrier que le temps estoit propre pour faire voile en l'Inde, et cōme le mesme vaisseau où il estoit venu se préparoit au despart, ie dis au capitaine : *Quoy donc, vous laisseriez icy dans ceste isle le corps du Père maistre François qui estoit si grand sainct. Ie sçais bien*, me respondit-il, *qu'il estoit sainct et que Nostre-Seigneur a fait par luy plusieurs merveilles et prodiges, mais que voulez-vous, Antonio, que nous fassions? le corps ne sera pas en estat d'estre transporté; i'envoyeray néantmoins voir, et s'il est en estat ie ne veux partir sans le prendre*. Il commande sur le champ à un Portugais auquel il se confioit, de le désenterrer et de lui apporter les os s'ils estoient déchaisnés, mais que s'il sentoit mal, il le laissast et le remist souls terre. Cet hôme aïant ouvert la fosse et

1. Il est impossible que cette erreur soit du fait d'Antonio; elle ne peut être attribuée qu'au traducteur. On ne peut inhumer un corps dix heures seulement après la mort; d'ailleurs, tous les Portugais de la *Santa-Cruz* affirmèrent que l'inhumation n'eut lieu que le troisième jour.

la caisse, il trouva le corps du Père tout entier aussi sain que nous l'avions mis, sans autre senteur que celle de la chau. Voïant ce miracle, il rendit grâce à Dieu qui conservoit ainsy son serviteur, et retournant vers le capitaine, il apporta avec soy un morceau de la chair du sainct corps, qu'il coupa côme ie crois de sa cuisse, affin qu'il iugeast de là en quel estat estoit tout le corps. Le capitaine sentit ce morceau de chair sans y trouver aucune mauvaise odeur, et cômanda qu'on luy apportast tout le corps côme il estoit dans la chau, qu'on fermast le coffre et qu'on l'oignist de braye [1], affin qu'estant sur mer, il ne iestast aucune mauvaise senteur. Cela estant faist nous partismes pour Malaca. Quand nous y arrivasmes on avoit déià sceu par une ionque, qui est un petit basteau chinois, que le corps du saint Père venoit dans nostre vaisseau, et côme tous l'estimoient beaucoup, ils résolurent de le recevoir avec plus de magnificence qu'ils pourroient; mais surtout son grant ami Diogo de Pereira à qui appartenoit le vaisseau. Il faict faire une grande quantité de cierges et préparer tout ce qui estoit nécessaire pour ceste réception. D'autres vous diront mieux que moy cette solennité. Néantmoins puisque vous m'en demandez compte, ie vous dirai ce que ma mémoire m'en fournit

Nous arrivasmes à Malaca le 20 mars sur le midy, et parce que il estoit déià tard pour recevoir le corps du Père, on remit au lendemain, se contentant pour ce

1. Braie. — Toile goudronnée.

iour de le porter du vaisseau à terre, dans une maison proche du port. Ce lieu fut bientost rempli de peuple qui y accouroit de toute la ville parce qu'on sçavoit en quel estast il estoit. Les vicaires vinrent aussy, et pour s'asseurer si ce qu'on en disoit estoit vray, firent oster toutes les planches du coffre où il estoit, excepté celles du fond, et l'aïant veu frais, vermeil et entier, ils louèrent Nostre-Seigneur. Le iour suivant, tout le clergé vient le matin pour l'enlever avec des cierges, et l'appareil de Diogo de Pereira, et on le porta à Nostre-Dame du Mont pour l'ensevelir. La procession étoit si belle et si nombreuse que iamais, dit-on, il s'en estoït veu une pareille dans Malaca. Estant arrivé à l'église on fist son office selon la coustume, et on l'enterra sans coffre pour la second fois avec la chau dans la chapelle de Nostre-Dame, et ils foulèrent et battirent la terre avec de gros leviers et luy rompirent et abaissèrent le nez dans l'estat que vous l'avez veu à Goa, et luy crevèrent le costé droit, dans lequel côme vous savez un Père de la Compagnie à Goa aïant mis les doits de la main droitte, les en tira sanglans et parfumés d'une odeur toute céleste. Le sainct corps demeura ainsy depuis le 21 mars jusqu'au 15 d'aoust, que le Père Joam de Beiras et le Frère qui alloient aux Moluques le découvrirent une nuict secrètement lorsque les vaisseaux devoient partir pour Goa, dans l'un desquels le Frère Manoel de Tavora l'enlevast. Pour les merveilles que Nostre-Seigneur fist dans ce voyage, et pour la réception

qu'on luy fist à Goa vous le sçavez mieux que moy pour l'avoir veu de vos yeux et y avoir assisté. Ie ne dis que ce que iay veu excepté cette circonstance des doits dans le costé, aïant esté si heureux que de converser avec le Père maistre François dans son voyage de la Chine et assisté à sa mort. Ce que ie dis Nostre-Seigneur m'est témoin que c'est la vérité mesme, bien que ie ne dise pas touttes les merveilles qu'il a opérées par son sainct. Plaise à Dieu de miséricorde par l'intercession de son sainct serviteur, partant de ce monde, nous puissions aller où ie crois qu'il est. Ainsi soit-il.

Nostre-Seigneur soit avec vous mon très cher Père.

Le chinois Antonio DE SANTA FE.

-co-

Rapport du R. P. Artola, de la Compagnie de Jésus, résidant à Loyola, adressé au R. P. Maris, de la même Compagnie, recteur de la Maison de Laval, sur l'état actuel du château de Xavier[1].

« 1° Xavier est un petit village de dix-sept maisons et d'environ une centaine d'habitants. Il a pris son nom du château que ces maisons entourent, et qui, dans les temps féodaux, étaient habitées par les gens du château. Le village de Xavier est situé dans la vallée d'Aïbar, que traverse la rivière Aragon ; il a une petite église paroissiale, dédiée à Notre-Dame de l'Assomption, et desservie par un curé de seconde classe, qu'en Espagne on appelle vicaire; les habitants ont, de plus, la chapelle publique du château.

« Le château de Xavier était jadis le manoir de la très-illustre famille de don Juan Jasso, seigneur d'Idocin, favori de don Juan III, roi de Navarre, président de son conseil, et son ambassadeur extraordinaire auprès du roi catholique. Il avait épousé dona Maria d'Azpilcueta y Xavier, issue d'une famille des plus distinguées de Navarre. Le dernier enfant de ce mariage fut François, à qui on donna l'illustre nom de sa mère, afin qu'il ne fût pas éteint dans la personne

1. Le R. P. Artola venait de faire le pèlerinage de Xavier l'année précédente, 1854.

de dona Maria. François naquit dans le château de Xavier. Cet ancien manoir, situé au pied des Pyrénées, fut donné par le roi Thibaud, en récompense de services signalés, à la famille de Xavier, qui l'a habité pendant plus de trois siècles. Il est parfaitement conservé, — beaucoup mieux même que celui de Loyola, — et il est resté absolument tel qu'il était au temps de saint François. On y voit encore les créneaux, meurtrières, machicoulis, tout ce qui rappelle une forteresse du moyen âge. L'entrée n'est pas au rez-de-chaussée, mais au premier étage. Le château est bâti sur le sommet d'un rocher qui, s'élevant graduellement, forme une rampe par laquelle on monte jusqu'à l'entrée. La porte est étroite et plaquée de fer.

« Le château de Xavier appartient aujourd'hui au duc de Grenade d'Éga, qui, par suite des alliances de sa famille avec celle de Xavier, en est devenu légitime héritier.

« 2° Le crucifix miraculeux qui suait du sang tous les vendredis, et toutes les fois que saint François de Xavier éprouvait de plus grandes fatigues, se conserve dans l'*oratoire* ou ancienne chapelle du château. Cette chapelle est petite, elle a une tribune qui peut contenir cinq ou six personnes, et un autel au-dessus duquel est placé le crucifix qu'on a mis dans une sorte de niche ou armoire vitrée, afin de le garantir de la poussière. Il porte tous les caractères d'une grande ancienneté. Monté sur l'autel, et me faisant éclairer,

car la chapelle est un peu sombre, je l'ai examiné avec une scrupuleuse attention, et j'ai remarqué que, de la tête aux pieds, il y a des lignes noirâtres comme celles qu'aurait formées du sang coagulé. Dans quelques endroits ces lignes sont interrompues, la croûte du vernis, ou couleur dont le crucifix (qui est en bois) est peint, a disparu[1]; mais on peut néanmoins vérifier le cours que suivait le sang en ruisselant. Voilà ce que j'ai vu, *ce qu'on appelle vu*, de mes propres yeux *vu*.

« 3° Cette chapelle n'est pas livrée au public; il n'y a même pas de culte. La sainte messe est célébrée dans une autre chapelle, érigée plus tard dans la partie basse du château et dédiée à saint François de Xavier[2]. Un chapelain ou aumônier y est attaché aux frais du duc de Grenade, dans le seul but de continuer le culte du saint dans le lieu où il est né. C'est cette chapelle qui est visitée par les pèlerins. On y voit quatre bons tableaux représentant plusieurs traits de la vie du saint.

« 4° Les fonts baptismaux où saint François de Xavier fut baptisé existent encore dans l'église paroissiale du village. Ils sont plus ornés que ceux où saint

1. Ces vides observés par le R. P. Artola sont probablement les marques de l'enlèvement des parcelles du sang miraculeux que les pèlerins se permirent avant que l'évêque de Pampelune eût fait défense, sous peine d'excommunication, de porter la main sur cette précieuse relique.

2. C'était la chambre où naquit l'illustre saint.

Ignace reçut le baptême, à Azpeitia, bien que, pendant les guerres soutenues contre Napoléon Ier, les soldats français aient emporté les plaques d'argent qui les couvraient; on y voit les barres de fer ou de plomb qui les tenaient fixées au couvercle; ce couvercle, en pierre, existe encore.

« Il y a toujours dans le pays une grande dévotion à saint François de Xavier; il est toujours invoqué avec confiance, et, en été surtout, de nombreux pèlerins vont visiter la chapelle publique du château. Dans les environs de Loyola on donne pour second nom de baptême à tous les enfants, le nom d'Ignace; dans les environs de Xavier, on leur donne celui de Xavier. Tous les enfants s'appellent: Joseph Xavier, Pierre Xavier, Antoine Xavier, etc., etc.

« La neuvaine à saint François de Xavier se fait, à peu d'exceptions près, dans toutes les paroisses de la Navarre, dont il est le patron. La guerre civile avait fait tomber cet usage, mais on y est revenu depuis.

« Dans le cloître de la cathédrale de Pampelune, on voit encore l'épitaphe du docteur Jérôme Garcès (plus connu sous le nom de maître Frago), docteur en théologie au collége de la Sorbonne, et professeur de saint François de Xavier et de saint Ignace de Loyola. Maître Frago mourut peu à près avoir été élu chanoine de la cathédrale de Pampelune. Saint François de Xavier, élu chanoine de la même cathédrale en même temps que son professeur, n'accepta pas

comme lui, et, à cette occasion, il écrivit deux lettres de remercîment au chapitre. Ces lettres sont restées inédites; elles ont échappé aux recherches du P. Roque Menchaca, pour sa précieuse et exacte collection des lettres de notre saint publiées à Bologne. »

-co-

Saint Ignace de Loyola à son neveu Bertrando de Loyola[1].

« Que la grâce de Notre-Seigneur nous soit toujours en aide !

« Pressés par les ordres que nous avons reçus d'envoyer nos Frères, les uns dans les Indes, les autres en Écosse, d'autres en divers lieux d'Italie, il ne m'est pas possible de vous écrire aussi longuement que je l'aurais désiré. Cette lettre vous sera remise par maître Francisco de Xavier, frère du seigneur de Xavier et membre de notre Société. Sur la demande du roi de Portugal et par l'ordre du souverain Pontife, il part avec le senhor ambassadeur. Un autre de nos Frères vient de s'embarquer et se rend à Lisbonne par mer. Maître Francisco vous dira le but de ce voyage et vous mettra au courant de nos affaires, comme je le ferais moi-même. Vous savez que le senhor ambassadeur avec qui maître Francisco fait ce voyage, est notre ami très-dévoué, et que nous lui sommes très-redevables ; il espère nous être infi-

1. Nous reproduisons, à titre de document, cette lettre de saint Ignace, où on voit qu'il appelait notre saint *Francisco de Xavier*, et que le jeune don Francisco, du collége de Sainte-Barbe, ne connaissait pas la famille de Loyola, mais que ses frères la connaissaient et en étaient connus, ainsi que nous l'avons dit dans la première partie.

niment utile auprès de son souverain pour tout ce qui intéresse la gloire de Dieu. Je vous demande de le recevoir avec tout l'honneur qui lui est dû, et si Araoz est avec vous, je le prie de regarder cette lettre comme lui étant adressée personnellement. Voyez en maître Francisco un second moi-même, et témoignez-lui la même confiance que vous auriez en moi.

« Rappelez-moi au souvenir de la senhora de Loyola et à celui de chacun des membres de notre famille.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur nous soient toujours en aide!

« Pauvre de vertu,

« IGNACIO. »

PRIÈRES

Composées par saint François de Xavier.

-o-

ACTE DE FOI.

Je crois, de toute mon âme, tout ce que la très-sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, m'ordonne de croire de vous, ô mon Dieu! Dieu unique en trois personnes. Je crois tout ce qu'elle croit et enseigne du Fils éternel du Père, Dieu comme lui, et qui, pour moi, s'est fait homme, a souffert, est mort, est ressuscité et règne dans le ciel avec le Père et le Saint-Esprit. Je crois enfin tout ce que la sainte Église, notre mère, m'ordonne de croire. J'ai la ferme volonté de tout perdre, de tout souffrir, de donner mon sang et ma vie, plutôt que de renoncer à un seul point de ma foi, dans laquelle je veux vivre et mourir. Quand viendra mon heure dernière, ma bouche glacée ne pourra peut-être renouveler l'expression de ma foi; mais je confesse, dès maintenant, pour le moment de ma mort, que je vous reconnais, ô Sauveur Jésus! pour le Fils de Dieu. Je crois en vous, je vous consacre mon cœur, mon âme, ma vie, tout moi-même. Amen.

ACTE D'ESPÉRANCE.

J'espère tout de vous, ô Jésus, divin Rédempteur! J'espère que, dans votre miséricorde infinie et par vos mérites, vous m'accorderez le secours de votre grâce; et si je suis fidèle à cette précieuse grâce, si j'observe vos divins préceptes, j'espère que je parviendrai à la félicité éternelle, pour laquelle vous m'avez créé, et que vous avez promise à vos élus. Amen.

ACTE DE CONTRITION ET D'AMOUR DE DIEU.

O mon Dieu! je vous aime plus que toute chose, et j'ai eu le malheur de vous déplaire et de vous offenser, vous, mon Dieu, si bon, si digne de tout mon amour! Je hais les péchés que j'ai commis; je les hais parce qu'ils vous ont offensé et m'ont éloigné de vous. Je veux vous aimer désormais de manière à ne plus m'exposer au danger de perdre votre divine grâce, à laquelle je vous conjure de me rendre fidèle jusqu'au dernier instant de ma vie. Amen.

ACTE DE REMERCIMENT, DE CONFIANCE ET D'AMOUR.

O Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses, c'est vous qui m'avez créé, c'est vous qui m'avez donné une âme, c'est vous qui avez formé mon corps; je tiens de vous, ô mon Dieu, tout ce que je suis et tout ce que je possède. Vous m'avez fait à votre image, à votre ressemblance, je suis créé pour vous, et vous serez un jour ma suprême félicité. Je m'abandonne à vous, ô mon Seigneur et mon Père! avec la confiance la plus entière!

J'espère de votre adorable miséricorde obtenir mon salut éternel, par les mérites infinis de la sainte passion et de la sainte mort de mon Sauveur, le Seigneur Jésus, quels que soient le nombre et l'énormité des péchés que j'ai commis depuis que je suis au monde. Je vous remercie, ô mon Dieu ! Je vous rends mille actions de grâces de m'avoir accordé le bonheur de connaître la foi de l'Église et votre divin Fils, mon Seigneur Jésus-Christ. Père des miséricordes ! mettez dans la balance de votre justice, d'un côté tous les péchés de ma vie, et de l'autre tous les mérites de la passion et de la mort de mon divin Rédempteur, Jésus-Christ votre adorable Fils, et alors je serai pardonné, je serai délivré, j'obtiendrai la gloire éternelle du paradis. Amen.

ACTE D'AMOUR DE DIEU.

Je veux vous servir, ô mon Dieu ! Je veux vous servir parce que je vous aime, et non par la crainte que pourrait m'inspirer votre justice et les châtiments qu'elle réserve à ceux qui vous offensent. Je veux vous servir parce que vous m'attirez à vous, ô Jésus, mon Sauveur et mon Rédempteur ! Votre adorable cœur, ouvert par une lance, la Croix à laquelle votre sacré corps est attaché, le sang divin qui coule de vos plaies, m'attachent à vous pour toujours. N'eussé-je pas d'enfer à redouter ou de gloire immortelle à espérer, je vous aimerais, ô mon Dieu, mon Créateur ! Je vous aimerais pour vos perfections infinies ! Je vous aimerais pour les tendres soins de votre ineffable Providence ! Je vous aimerais pour votre seul amour ! O Fils unique de Dieu, Fils d'une Vierge ! vous, plein de douceur et de force, d'innocence et d'amour, Jésus-Christ, ô mon Dieu ! qui avez voulu mourir pour moi, accordez-

moi de vous aimer de tout l'amour que mérite votre amour ! Amen.

PRIÈRE AUX CINQ PLAIES.

O Jésus ! l'amour de mon cœur ! par ces adorables Plaies que votre amour pour nous vous a fait subir et par lesquelles vous avez répandu tout votre sang sur la croix, ayez pitié de nous ! Délivrez-nous des périls qui nous entourent, accordez-nous le temps et la grâce de faire une sincère pénitence, et la rémission de tous nos péchés après notre mort ! Faites-nous aimer tous nos frères, amis et ennemis, et faites qu'ils nous aiment également, afin que tous nous soyons éternellement heureux avec tous vos élus dans le ciel, votre royaume, ô vous, qui êtes mon Dieu, et qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles ! Amen.

PRIÈRE A LA SAINTE CROIX.

Seigneur Jésus-Christ, Dieu d'amour et de miséricorde ! ô vous, Sauveur des hommes ! par cette croix que votre corps sacré a sanctifiée et consacrée, à laquelle votre amour pour nous vous a si douloureusement attaché, et que vous avez inondée de votre sang précieux, par les mérites de votre sainte passion et de votre sainte mort sur cette croix, pardonnez-moi mes péchés ! ô Jésus ! Pardonnez-moi comme vous pardonnâtes au larron pénitent crucifié près de vous ! Faites-moi triompher des ennemis de mon salut ; appelez tous les hommes à la connaissance de votre sainte loi et au repentir de leurs péchés, et purifiez-les dans votre adorable sang, ô Sauveur de mon

âme, qui vivez et régnez dans tous les siècles, en l'unité du Père et du Saint-Esprit! Amen.

PRIÈRE POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES.

O Dieu éternel, créateur de toutes choses, souvenez-vous que les âmes des fidèles sont votre ouvrage, et que c'est à votre ressemblance qu'elles sont créées. Voilà, Seigneur, que l'enfer s'en remplit, à la honte de votre nom; Ah! ne permettez plus, je vous en conjure, qu'il soit méprisé des idolâtres. Laissez-vous fléchir par les prières de l'Église la très-sainte épouse de Jésus-Christ, et souvenez-vous de votre miséricorde! Oubliez, ô mon Dieu, leur infidélité, et faites qu'ils reconnaissent enfin pour leur Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, que vous avez envoyé au monde, et qui est notre salut, notre vie, notre résurrection; par lequel nous avons été délivrés de l'enfer, et à qui soit rendue toute gloire dans l'éternité des siècles. Amen.

PRIÈRE A NOTRE TRÈS-SAINTE SOUVERAINE.

O ma divine souveraine! ô Marie! vous l'espérance des chrétiens, la Reine des anges et des saints qui environnent le trône de Dieu dans le ciel! je me remets entre vos mains, je me recommande à votre puissante protection et à celle de tous les saints, pour tous les jours de ma vie et pour le moment de ma mort. O ma Souveraine, qui êtes aussi ma mère, préservez-moi des dangers qui m'entourent! Le monde et le démon ne cessent de me tendre des piéges, ils font tous leurs efforts pour m'entraîner dans l'abîme et me précipiter dans l'enfer. O Mère pleine

de tendresse et de bonté ! ne permettez pas qu'ils triomphent ; sauvez-moi, je vous en conjure ! Amen.

PRIÈRE A SAINT MICHEL ARCHANGE.

O puissant protecteur de ceux qui vous invoquent, Archange saint Michel, défendez-moi contre les attaques du démon, à tous les instants de ma vie, et surtout au moment où le Juge suprême m'appellera pour lui rendre compte de toutes mes actions et de ma fidélité dans l'accomplissement de sa sainte loi. Amen.

PRIÈRE AU SAINT ANGE GARDIEN.

O saint Ange, à qui la divine Providence a confié le soin et la garde de mon âme, veillez toujours sur moi, secourez-moi au moment de la tentation, présentez mes prières à Dieu, intercédez pour moi, afin que dans sa bonté infinie, Dieu Notre-Seigneur daigne m'accorder le pardon de tous mes péchés, une vive douleur de les avoir commis, et toutes les grâces dont j'ai besoin pour éviter de l'offenser désormais ; pour vivre saintement, persévérer courageusement et mourir dans son amour ! Eloignez de moi les tentations de mon ennemi, obtenez du Dieu de miséricorde ce que je ne saurais obtenir par moi-même, que la pensée du mal ne puisse pénétrer en moi, qu'elle n'y trouve jamais de place ! Et si j'avais le malheur de m'écarter de la voie où la main de Dieu m'a fait entrer, oh ! ramenez-moi aussitôt, je vous en conjure ! à la suite de mon Sauveur. Quand vous me verrez en proie à l'épreuve et à la douleur, priez pour moi, secourez-moi, protégez-moi, défendez-moi ! Nuit et jour veillez sur moi, gardez-moi ; dirigez-moi en toutes choses, accompagnez-

moi en tous lieux, et surtout, lorsque viendra ma dernière heure, ô saint gardien de mon âme ! redoublez de zèle et de charité pour elle. Défendez-la contre les attaques des démons, éloignez d'elle les vaines frayeurs, le trouble, le désespoir ! Ne me quittez pas, ne m'abandonnez pas que vous ne m'ayez conduit dans le ciel, en présence de Dieu Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge, de tous les anges et de tous les saints, pour y jouir éternellement avec vous de la félicité qui nous sera donnée par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui règne dans l'éternité avec le Père et le Saint-Esprit. Amen.

LITANIES

DE SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

composées

PAR GASPARDO DE VILLARCEL,
Évêque de San-Iago du Chili, dans l'Amérique du Sud.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
O Dieu, ayez pitié de nous.
Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de nous.
Trinité adorable, ayez pitié de nous.

Sainte Marie, priez pour nous.
Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus,
Saint François de Xavier, très-digne fils de saint Ignace,
Saint François de Xavier, apôtre des Indes,
Saint François de Xavier, qui avez annoncé la paix,
Saint François de Xavier, qui avez annoncé le bonheur,
Vaisseau d'élection, destiné à porter le nom de Jésus-Christ aux nations infidèles,
Vase rempli de l'amour divin,
Base et soutien de l'Église d'Orient,
Défenseur de la foi,
Ennemi de l'infidélité,
Prédicateur des vérités évangéliques,
Destructeur de l'idolâtrie,
Instrument dont le Père éternel s'est servi pour étendre sa gloire,
Fidèle imitateur de Jésus-Christ, Fils de Dieu,
Organe par lequel le Saint-Esprit a fait entendre sa voix aux barbares,

Priez pour nous.

Colonne du temple de Dieu,
Lumière des païens,
Maître des fidèles,
Miroir de la véritable piété,
Modèle de la sainteté et du zèle apostolique,
Guide assuré dans le chemin de la vertu et de la perfection chrétienne,
O vous qui, pendant votre vie, étiez l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux,
O vous, qui étiez la santé des malades et la vie des morts,
O vous, qui étiez un port assuré pour les naufragés,
Saint François de Xavier, la terreur des démons,
Protecteur des peuples dans les temps de peste, de famine et de guerre,

Priez pour nous.

Vous, à qui Dieu a voulu que la mer et les vagues obéissent,
Vous, dont Dieu a voulu que les ordres fussent respectés par les éléments,
Thaumaturge de ces derniers temps,
Refuge des misérables,
Joie des affligés,
Lumière de l'Orient,
Tabernacle incorruptible,
Fournaise embrasée de l'amour divin,
Gloire immortelle de la Compagnie de Jésus,
Xavier, parfait imitateur de la pauvreté évangélique,
Xavier, toujours vigilant à garder une inviolable chasteté,
Xavier, entièrement soumis à l'obéissance,
Xavier, distingué par une profonde humilité,
Xavier, dévoré d'un désir insatiable de travailler et de souffrir pour Jésus-Christ,
Ardent zélateur du culte du vrai Dieu et du salut des âmes,

Priez pour nous.

Ange, par l'innocence de votre vie,
Patriarche, par votre affection pour le troupeau de Jésus-Christ,
Prophète par les dons que vous avez reçus de l'Esprit de Dieu,
Apôtre par l'étendue et le succès de vos travaux,
Docteur des nations, puissant en œuvres et en paroles,
Martyr par le désir de mourir pour Jésus-Christ,
Confesseur par la sainteté de votre vie,
Vierge par la pureté de votre corps et de votre âme,
Saint François de Xavier, en qui, par la bonté de Dieu qui vous a sanctifié, nous honorons les vertus de tous les saints,

Priez pour nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

℣ Saint François de Xavier, priez pour nous,

℟ Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

℣ Seigneur, écoutez nos prières,

℟ Et que nos voix s'élèvent jusqu'à vous.

ORAISON.

O Dieu, qui par la prédication et les miracles de saint François de Xavier, avez voulu attirer à la véritable foi les peuples des Indes, et les mettre au nombre des enfants de votre Eglise, soyez-nous propice, et accordez-nous la grâce d'imiter parfaitement les vertus de celui dont nous honorons les glorieux mérites, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Que les âmes des fidèles qui sont morts, reposent en paix par la miséricorde de Dieu. Ainsi soit-il.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

-∞-

CINQUIÈME PARTIE.

RETOUR DANS LA PRESQU'ILE EN DEÇA DU GANGE.

(Janvier 1548 — Mai 1549.)

SIXIÈME PARTIE.

JAPON.

(Mai 1549 — Novembre 1551.)

SEPTIÈME PARTIE.

RETOUR AUX INDES. — ILE DE SANCIAN.

(Novembre 1551 — Décembre 1552.)

HUITIÈME PARTIE.

AU CIEL.

(Décembre 1552-1855.)

Paris. — Imprimerie Bailly, Divry et Cᵉ, pl. Sorbonne, 2.

